

Paraboles

sous un autre angle 

Recueil de
POÈMES

 **PLUMES**
éditions

© Plumes Éditions, 2021

Ce livre reste sous la responsabilité de Plumes Éditions.

Vous êtes autorisé :

- à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

- vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;
- créer un produit dérivé du livre numérique.
- placer le livre numérique en téléchargement sur un serveur internet, sans en avoir premièrement obtenu l'autorisation auprès de Plumes Éditions.

Chaque auteur est le seul propriétaire des droits de son poème.

Mise en page et graphisme : *David M.*

Illustration de couverture : *Amandine M.*

Icônes : *Freepik, David M.*

Illustrations : *Pixabay*

Les versets sont tirés de la Bible Segond 21.

Édition de juin 2021. Version intégrale illustrée.

ISBN : 978-2-918948-49-0

EAN : 9782918948490

Plumes Editions

<https://plumeschretiennes.com/>

Contact : plumeschretiennes@gmail.com

Heureux sont vos yeux parce qu'ils voient,
et vos oreilles parce qu'elles entendent !
Matthieu 13:16

Préface

Par le jury du concours : André Fillion, Yves Prigent,
Typhaine Couret et Meak

Un semeur sortit pour semer...

Un père avait deux fils...

Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho...

Si Jésus avait vécu en un autre temps et dans un autre pays, il aurait pu dire : « *Un homme flânait sur les trottoirs de la rue Blondel...* »

Au moyen de ces paraboles, Notre Seigneur illustre des vérités spirituelles pour les rendre plus accessibles ; d'autre part, il rendait ces vérités incompréhensibles à ceux qui avaient le cœur fermé.

Notre concours d'écriture s'est fixé pour objectif de dévoiler les paraboles de l'Évangile « **sous un autre angle** », les réécrire sous une forme poétique et originale, en vers classiques, contemporains ou en prose, raconter une nouvelle histoire tout en préservant la pensée de la parabole.

Après *Le Point commun*, *Lueurs dans la tempête* et *Combat spirituel*, **Plumes chrétiennes** publie un nouveau recueil issu de ce concours. Cette publication existe en deux versions. Une première version contient les vingt poèmes les mieux notés par le jury (également disponible en version papier). Un deuxième livre numérique contient les cent-sept poèmes présentés au concours.

Les poèmes sont publiés dans l'ordre de notre classement, qui fait la synthèse des notes que chacun de nous avons attribuées. Nous avons établi nos notes selon une grille qui évaluait les trois aspects suivants : le respect du thème, la mise en forme et le ressenti.

Le respect du thème était primordial. Est-ce que le sens de la parabole apparaît ? Est-ce que la parabole est réellement présentée « sous un autre angle » ? En effet, il ne s'agissait pas de réécrire simplement la Parabole, mais aussi de la présenter sous un jour nouveau, décalé, surprenant. Il fallait inventer une histoire parallèle à celles qu'a inventées Jésus lui-même, puisque les paraboles ne sont pas autre chose que des petites fables. Certains candidats l'ont bien compris, d'autres moins.

Un deuxième tiers de la note était consacré à la forme. La poésie, tout comme la peinture et la musique, est régie par un ensemble de règles : foi ne rime pas avec joie. Nous conseillerions à tous ceux qui veulent se lancer dans une entreprise poétique, qu'ils soient plutôt Molière ou plutôt Paul Eluard, d'étudier ces

règles, tout en s'octroyant le droit de les transgresser.¹ La poésie est un art difficile, mais qui offre tant de joie, à plus forte raison s'il est consacré au service de Jésus-Christ !

Enfin, la dernière partie de la note portait sur notre ressenti. Nous nous sommes laissé guider par l'impression générale à la lecture du poème, en saisissant l'émotion au passage.

Plumes chrétiennes tient à remercier particulièrement les vingt-deux jeunes de moins de vingt-trois ans et les quatre-vingt-cinq adultes pour leur implication dans cet ouvrage. Nous avons tenu à mettre en avant ceux qui nous ont apporté les meilleurs textes, mais nous ne voudrions pas que les autres se découragent, nous tenons, au contraire, à les exhorter à persévérer, à tirer des leçons de ce concours pour progresser dans l'art poétique, car « l'exercice fait le maître », dit le proverbe allemand, « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage », écrivait Boileau.

Si nous sommes parvenus à communiquer aux chrétiens le goût de la lecture et de l'écriture, nous aurons atteint notre but.

« Des paroles pleines de charme bouillonnent dans mon cœur. Je dis : Mon œuvre est pour le roi ! Que ma langue soit comme la plume d'un habile écrivain ! » – *Psaume 45.2*

1. Nous recommandons « [L'Art des Vers](#) » d'Auguste Dorchain (éditions [ThéoTeX](#)), accessible gratuitement sur Plumes Chrétiennes [en suivant ce lien](#)

Les larmes d'Angélo

Angélo P.



*Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel perd sa
saveur, avec quoi sera-t-il salé ?*

Matthieu 5:13

Ses pizzas de couleur surpassaient Kandinsky,
On respirait l'Éden dans leur vapeur ardente ;
Ses gnocchis à la crème invoquaient le grand Dante,
Et son osso-bucco scandait des vers exquis...
Angélo Palourdi, cuisinier trois étoiles,
Génial apprêteur de succulentes moelles,
Au temps de son bonheur, voyait les fins gourmets
Élever la fourchette, et jouir yeux fermés.
La guinguette était pleine, aussi le tiroir-caisse ;
Que la vie coulait douce aux tables de liesse !

Or un soir qu'il créait un divin nouveau pot,
L'artiste n'entend pas le petit coup sinistre,
Qu'a frappé sur la vitre, un oiseau d'Edgar Poe,
Ce corbeau de la nuit, des malheurs le ministre.

Alors vacille un fondement.

Le chef goûte la sauce et la trouve insipide ;
Il ajoute du sel, puis un peu de liquide,
Touille le tout rapidement :

« Par saint Laurent, quel est ce sortilège ?
C'est aussi plat que du blanc d'œuf en neige ! »

Affolé, Angélo assaisonne à foison,
Plus il met, plus le mets s'obstine à rester fade,
Sa recette devient une absurde foirade,
Et le pauvre cuistot croit perdre la raison.
Le voici hébété, rempli d'aigreur acerbe,
Devant l'échec de son savoir,
Car si le sel perd son pouvoir...
Si le sel... où a-t-il entendu ce proverbe ?
« Bah, c'est un dicton idiot !
Retâtons de mon rabiote. »

Soudain, le cuisinier saisit l'affreux mystère :
En vain de condiment, il gave le ragoût,
C'est lui, et non le sel, qui a perdu le goût...
Ô Virus redouté ! Ô Covid délétère !

Ludwig, devenu sourd, savait trouver le ton
D'inouïs concertos ; aveugle, John Milton
Dictait de beaux sonnets ; mais frappé d'agueusie,
Maître Queux ne vaut pas une soupe moisie,
Repoussée du client, bonne pour le fumier ;
Ce coup signe la mort de son art coutumier.

Fourneaux éteints, placards fermés, compotiers vides,
Racontez les tourments de votre roi tombé,
A présent confiné dans ses pensées sordides,
Et par les marmitons, tourné en quolibet...
Aux banquets fraternels, reverra-t-il encore
Les bouches se pâmer, sur le fumet des cieux,
Que lui seul sait donner, à un menu précieux ?
Mais le corbeau cruel a redit : « Nevermore !! »

Or un soir qu'il souffrait, de courroux oppressé,
Un cantique impromptu surgit de sa mémoire,
Réveillant tout à tour les ombres du passé,
Ensemble elles refont le puzzle dérisoire :

Amour, rêve avorté,
Serment, et trahison,
Attente, et nullité,
Chagrin sans horizon,

Tout ce mal qu'il a fait, et celui qu'a fait l'autre ;
Qui peut juger vraiment, la part qui est la nôtre ?
Sur un chaudron trop net, quelque rayon cuivré

Sourit comme autrefois, quand s'allumait l'aurore
Du visage adoré, sur son cœur enivré...

« Volatile rimeur, je t'en prie : Saynomore !! »

Fallait-il pour autant devenir si charnel,
Ne plus porter un grain du sel de l'Évangile ?
Celui qui donne envie, à nos êtres d'argile,
De goûter les repas d'un festin éternel.

Angélo radouci, comprend la parabole,
Comment il a rendu, par sa rancune folle,
Le chrétien sans attrait et l'exemple impuissant.
Submergé de douleur, vaincu, il rend les armes,
Un sanglot le secoue, et dans sa gorge il sent,
Ô Dieu ! Tu le guéris ! l'eau salée de ses larmes !

« Car si mon sel perd sa saveur...
Qui me redonnera la soif de ta présence ?
Et si l'esprit perd sa ferveur,
Qui me redonnera du goût à l'existence ?
Et si mon cœur n'est plus rêveur,
Qui lui redonnera les chants de l'espérance ?
Toi tu le peux, mon cher Sauveur ! »



Le bon marseillais

Véronique Canestrelli



*Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain
de celui qui était tombé au milieu des brigands ?*

Luc 10.25-37

Il était une fois, dans un lointain pays
Un homme cultivé, capable d'enseigner.
Il avait étudié, il était aguerri
Et aucune question ne semblait l'inquiéter
Ayant une réponse à toujours apporter...

Mais en lui subsistait une interrogation
Bien cachée dans son cœur, et qui le tourmentait :
« Que pouvait-il donc faire, réussir, opérer
Pour gagner une vie qui ne cesse jamais ? »
Personne n'ayant pu apaiser son tourment,
Il décida un jour, sans détour, hardiment,
De demander à Dieu quelques explications

Et Dieu lui répondit d'aimer de tout son cœur
Son Maître dans le ciel, le puissant Créateur,
Celui à l'origine du souffle de son âme
Et de celui de tous ses « copains » de voyage
Qu'il devait eux aussi chérir pratiquement.
Et pour bien illustrer ce grand enseignement
Et qu'il comprenne ainsi qui étaient ces « copains ».
Dieu lui dit d'écouter l'histoire de quelqu'un
Qui avait appliqué ce beau commandement.

Un homme descendit un jour de son Paris
Où il vivait choyé, bien loti et nanti.
Il s'en vint à Marseille, visiter ses quartiers
Et découvrir entre autres le charme du « Panier¹ »
Mais malheureusement, il croisa en chemin
Quelques petits voyous, pullulant dans le coin.
Ils fouillèrent ses poches, les vidant de leur or
Le rouèrent de coups si bien qu'il semblait mort,
Puis ils partirent enfin, emportant leur trésor.

Un curé, par hasard, promenait par ici.
Il remarqua cet homme mais passa son chemin
Il était fatigué, et puis il avait faim
Il préférait rentrer vite se reposer
Et puis cet homme-là semblait venir d'ailleurs ;
« Qu'il se débrouille donc, ce n'est pas mon ami ».
Visitant les boutiques, la femme du pasteur,
Avec son jeune enfant, arriva à son tour

Mais elle était pressée, et le petit pleurait ;
Elle voulait rentrer avant la fin du jour
Alors elle se dit : « Quelqu'un d'autre peut bien
S'occuper de ce gars, je suis trop occupée »
Et elle partit de là sans même se retourner...

Mais sur ces entrefaites, quelqu'un surgit soudain
Il faisait un peu peur, il portait des rastas
Et de grands tatouages, recouvraient ses gros bras.
Ici les Parisiens on ne les aimait pas
Et les identifier était à la portée
De n'importe quel homme se disant Marseillais.
Cependant ce colosse, qui n'avait peur de rien
Et pour qui la violence était le quotidien
Sentit son cœur trembler en voyant étendu
Cet homme qui souffrait et qu'on ne voyait pas.
Alors il s'approcha et du mieux qu'il le put
Secourut le blessé, lui donna quelques soins
Puis le mit sur son dos et partit d'un bon pas.
Il le mena jusqu'à l'hôpital le plus proche
Demanda qu'on le soigne et paya de sa poche.

L'histoire terminée, ce fut au tour de Dieu
De questionner alors son savant aguerri
Qui avait écouté, attentif et sérieux...

Mais avait-il au fond de son cœur étriqué
Bien compris la leçon de l'homme malchanceux ?
« Lequel de ces trois-là te semble avoir été
Un « copain » pour ce pauvre inconnu parisien ? »
Sans une hésitation, il répondit soudain :
« Celui qui a agi, pour lui avec bonté »
« Alors fais comme lui et tu auras la vie »
Et puis Dieu s'en alla, le laissant méditer...



Le corbeau

Sam D.



« Observez les corbeaux : ils ne sèment pas et ne moissonnent pas, ils n'ont ni cave ni grenier, et Dieu les nourrit. Vous valez beaucoup plus que les oiseaux ! »

Luc 12:24

Par une nuit glacée d'un hiver qui s'achève,
Je tentais de dormir sur mon lit d'hôpital ;
Tout mon corps aspirait à ce repos vital
En vain ! Mon œil ouvert refusait cette trêve !

Mon cerveau projetait un vieux film entêtant :
Plan large sur ma vie abîmée par les drames,
Contre-plongées, gros plans des ruines de mon âme,
Puis travelling avant sur mes phobies d'antan...

Bientôt, des bruits stridents me firent retourner :
Une nuée d'oiseaux sur un arbre perchée,
Donnait un concerto de cris simultanés
Si bruyants, que je crus mes oreilles écorchées !

Je leur criais, aigri : « La paix, maudites pies !
Car le désir me vient de vous mettre en charpie ! »
Tous les oiseaux surpris s'envolèrent aussitôt
Sauf un, solide et fier, qui répliqua bientôt :

« Je ne suis pas une pie, mais je suis un corbeau,
Éclaireur pour Noé, mémoire pour Rimbaud,
De mes plumes de jais a coulé beaucoup d'encre :
Pourquoi me rejeter comme un vulgaire cancre ? »

Cet oiseau de malheur, bien loin de m'adoucir
Redoubla ma fureur ! J'écumais, dans ma rage :
« Espèce d'insolent, sous tes faux airs de sage,
Connais-tu mes soucis ? Laisse-moi donc dormir ! »

Un silence suivit qui aggrava le froid ;
Le corvidé honteux semblait battre de l'aile,
J'espérais, un instant, la fin de la querelle,
Mais le maître voulait montrer sa belle voix :

« J'étais là. Sur le pont. L'eau aux reflets d'étain.
La lune à peine voilée. Une pause. La chute.
Le silence soudain, comme un feu qui s'éteint...
Pourquoi faire cela ? Il faut que l'on discute ! »

Un peu déconcerté, j'oubliais ma colère.
Je m'approchais de lui pour déverser mon cœur :
« Je faisais un métier qui offrait du bonheur.
Joueur de mots. Chanteur aux rimes populaires.

Lorsque tout a fermé, du jour au lendemain,
J'ai perdu mon public, mon succès, mon salaire,
Même plus un radis pour apaiser ma faim !
Je voulais oublier cette vie de galères... »

Le corbeau m'arrêta : « Tu n'avais plus un sou ?
Alors nous sommes frères, ouvre bien tes oreilles !
Je ne sème aucun grain, jamais on ne me paye,
Sans placard ni grenier, je mange tout mon soûl.

Dieu a créé le pain et ses nombreuses miettes,
Les places et les enfants qui perdent leur goûter.
Lorsque tombe la neige, on me laisse une assiette :
Chaque jour - à jamais ! - je mange à satiété. »

« Tu vaux plus qu'un corbeau pour ton Père céleste »
Mais d'où était venu ce long croassement ?
Le vil oiseau du ciel, qui me parlait gaiement,
Avait fiché le camp, sans demander son reste !

Aujourd'hui, je le sais : c'était sa voix, à Lui !
Merci ! Merci d'avoir créé cet oiseau mal-aimé !
Ce baume de Judée a rallongé mes nuits ;
Sur l'écran de mon âme il me crie : « A jamais ! »





Le grand concert

Jérôme Enor

*« Un homme offrit un grand repas
au cours auquel il invita beaucoup de
monde. A l'heure du repas, il envoya
son serviteur dire aux invités : "Venez,
car c'est prêt maintenant." »*

Luc 14:16-17

Un jour, un chanteur populaire
Organisa pour ses amis
Un grand concert à Miami
Qui s'annonçait spectaculaire.

Le jour venu tant espéré
Son manager, car c'est l'usage
Envoya ce petit message :
« Venez, maintenant, tout est prêt ! »

L'un d'eux répondit tout de suite :
Désolé, je viens d'acheter
D'un hôtel la plus grande suite
Je m'en allais en profiter...

Un autre éteignit son portable
Il venait tout juste de payer
Cinq voitures décapotables :
Il fallait bien les essayer !

Un troisième fit un selfie
En costume de cérémonie
Et dit : je viens de me marier
Problème de calendrier...

Les réponses s'amoncelèrent
Dans la boîte de réception
Toujours la même déception :
Elles étaient toutes similaires

Le manager, dans l'embarras
Dût bien annoncer la nouvelle :
« Monsieur, personne ne viendra !
Des priorités se révèlent... »

Notre chanteur, voyant cela
Entra dans une grande colère
Sa voix tinta comme le glas
Et figea soudain l'atmosphère...

« Dépêche-toi ! Va dans les rues
Écume toutes les avenues
Amène-moi les sans-abris
Les vagabonds et les bandits... »

Le manager, de place en place
Ramène au chaud les malheureux
Les estropiés, les miséreux
Mais il reste encore de la place

Bien, dit le chanteur, va plus loin !
Sur les chemins, le long des plaines
Parle de moi, sois mon témoin
Ma maison doit être pleine...

Enfin, le show put être offert
A l'intérieur, ô quelle joie !
A l'extérieur, on s'apitoie
Car c'était le dernier concert.



Le billet perdu

Marc Breton

*Si une femme a dix pièces d'argent et
qu'elle en perde une, ne va-t-elle pas
allumer une lampe, balayer la mai-
son et chercher avec soin jusqu'à ce
qu'elle la retrouve ?*

Luc 15:8

Il y a à peine un quart d'heure
Elle avait pourtant retiré,
Dix billets au distributeur
Pour faire vivre son foyer.

Elle a beau compter, recompter
Sept, huit, neuf, et c'est terminé.
Il manque un précieux billet
Elle est sur le point de pleurer.

Elle regarde sous l'armoire,
Sous les coussins du canapé.
Elle fouille dans les tiroirs,
Inspecte le meuble télé.

Elle s'assoit, désespérée.
Elle pourrait abandonner.
Il lui reste neuf beaux billets.
Non, il faut encore chercher.

Passons le balai sous le lit,
Surtout dans les recoins obscurs.
N'oublions pas sous les tapis.
Il n'est pas dans les balayures.

Elle écarte le rideau gris
Pour laisser entrer la lumière
De ce monde dans son logis.
Avec sa lampe, elle s'éclaire.

Elle n'est plus seule à chercher.
Elle redouble d'énergie,
Fouille la corbeille à papier.
Dans le halo, un billet luit.

Elle interpelle ses amies.
A ses voisines elle crie :
Venez et partagez ma joie,
Réjouissez-vous avec moi !

Parmi tous les anges de Dieu,
Il y a une joie immense
Pour un seul pécheur qui commence
Une vie neuve sous les cieux.

Grands Espoirs

Michael Del



Il donna cinq sacs d'argent à l'un, deux à l'autre et un au troisième, à chacun selon sa capacité, puis il partit aussitôt.

Matthieu 25:15

Unique

Et tant pratique

Notre maître m'a confié

Moi tout seul, à ce sujet privilégié.

Du point de vue humain, je ne suis qu'une pièce

Mais je peux représenter une bien plus grande richesse

Je suis un talent, une aptitude, une faculté, une compétence,

Et le serviteur qui m'a reçu n'imagine certainement pas sa chance.

D'autres que lui ont obtenu de la part du maître plusieurs dons

Mais la qualité dont je suis fait est à prendre en considération.

Pour nous donner cette possibilité d'étendre sa gloire

Le maître doit porter en nous de grands espoirs

Je rêve de rencontres, de nouveaux lieux

Où irons-nous ainsi tous les deux ?

Tout autour de la terre ?

Au-delà des mers ?

Le linge.
 Il m'a caché dans son linge.
 Traître. Poltron. Scélérat. Sors-moi de là !
 Mes supplications sont vaines, il ne m'entend pas.
 A quoi je sers moi ici, coincé entre ces draps et ces habits ?
 Je ne peux évoluer, me multiplier ou me faire fructifier comme ceci.
 N'ai-je donc pas la valeur requise à ses yeux pour qu'ainsi il me méprise ?
 M'a-t-il conduit là par crainte, par colère ou bien par fainéantise ?
 Notre maître avait de si grands projets pour lui et moi.
 Mais dans cette pénombre, je ne brille pas.
 Il n'y a personne pour m'admirer
 Personne pour en profiter
 Je suis inutile

 Mis en retrait
 Longtemps j'attendrai,
 Puis au règlement des comptes
 Mon propriétaire sera rempli de honte.
 Les serviteurs montreront leurs nouveaux talents
 Qu'ils auront pu exercer à la gloire du Dieu puissant
 Et puis chacun d'entre eux obtiendra sa récompense
 Mais le mien, qu'invoquera-t-il pour sa défense ?
 Il me rendra dans l'état où il m'avait reçu
 Et un serviteur qui n'aura pas déçu
 Pour son labeur me gagnera
 Et enfin, m'emploiera
 Je serai utile

On donnera
A celui qui a déjà
Mais à celui qui n'a pas
On lui prendra même ce qu'il a
Ce que Dieu vous a donné
Faites le fructifier
Ne le gâchez
pas





Illustration de Jean-Philippe Chavey

Je ne peux pas le croire

Jean-Philippe Chavey

« Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi. »

Luc 15:31

(Ses bras !)

Je suis si fatigué, et j'ai encore si peur...

Je ne peux pas le croire... il m'a pris dans ses bras !

Mon père voudrait-il dire, malgré toutes mes erreurs,
Qu'il m'aime et qu'il m'accueille ? Non, je n'en reviens pas !

J'ai connu d'autres bras, dans les bals les plus fous,
Des bras, des jambes, des corps, des plaisirs enflammés.

Mais rien ne vaut l'accueil de ces bras forts et doux,
Qui m'entourent pour me dire : « Je t'ai toujours aimé ! ».

Bien loin de la maison, j'ai tant manqué de pain.

Mon ventre a tant crié, quand je ne mangeais pas.

Mais maintenant je sais de quoi j'avais si faim
Bien plus que de pain frais, j'avais faim de ses bras !

* * *

(Trahison !)

Je ne peux pas le croire, cette musique et ces danses

Ce serait donc une fête pour ce traître de frère ?

Lui qui nous a quittés avec tant d'insolence

Reviendrait en fanfare pour retrouver mon père ?!

Pendant que chaque matin, je sortais aux aurores,

Pour gérer ce domaine qu'il avait délaissé,

Lui dansait toute la nuit, et le matin encore,

Et le voilà soudain qui revient pour danser !!!

Et vous, vous voudriez que j'ouvre grand les bras,

Que je chante avec vous, que je mange le veau gras ?!

Mais ce veau, voyez-vous, il ne le mérite pas,

Et j'aurais préféré, qu'il ne revienne pas !

* * *

(Est-ce bien lui ?)

Je ne peux pas le croire, après autant de temps...

Est-ce bien lui que je tiens, dans mes bras éblouis ?

Chaque jour j'ai versé des pleurs en l'attendant...

J'ai encore de la peine, à croire que c'est bien lui.

Quelque chose me murmure, que je ne devrais pas,

Recevoir ce fils sale, aussi vite dans mes bras.

Quelque chose me murmure, qu'étreindre cet enfant

Ce n'est pas faire justice, c'est faire grâce au méchant !

Mais c'est plus fort que moi, j'ai tant et tant rêvé

De revoir son visage, d'entendre enfin son pas.

Ce jour est arrivé, alors, sale ou lavé,

Qu'importe ! mon fils est là, je le veux dans mes bras !!!

Semer des fleurs

François Volff

Un semeur sortit pour semer sa semence...

Luc 8:5

Un semeur sortit pour semer.
Et toi, tu restes sur ta chaise ?
Satan t'aurait-il désarmé,
Ou bien la semence est mauvaise ?

« Dans ce pays de mécréants,
En vain on sème Ta parole :
Il est ouvert aux quatre vents,
Et tout de suite Elle s'envole. »

Alors, cherche un autre terrain.
Coillard, Schweitzer et Livingstone,
Cœurs de chair et jambes d'airain,
Ont tout donné de leur personne.

« Mais après eux, qu'est-il, resté ?
Taylor a-t-il sauvé la Chine ?
Carey en Inde a-t-il compté ?
Ce n'est plus qu'un buisson d'épine. »

« Je sers Jésus dans mon travail,
Et dans une œuvre humanitaire.
Loin de moi les saints de vitrail,
Il faut avoir les pieds sur terre. »

« Sur le rocher de mon Salut,
J'ai bâti ma vie de famille.
Tout ce que j'ai, je l'ai voulu,
Sans que jamais ma foi vacille. »

Quand vas-tu arroser ce roc
D'un peu d'amour et de lumière ?
Après avoir passé le soc,
Il faut la semence à la terre.

Il faut faire jaillir les fleurs
Sans savoir si quelqu'un les cueille :
Je les planterai dans les cœurs,
C'est là que Je veux qu'on m'accueille.



La brebis perdue

Marie-Madeleine Vaubaillon

*« Si l'un de vous a 100 brebis et qu'il en perde une,
ne laisse-t-il pas les 99 autres dans le désert pour
aller à la recherche de celle qui est perdue jusqu'à
ce qu'il la retrouve ? »*

Luc 15:4

Petite et minuscule aux yeux de tous ces gens,
Je me sens ridicule et sans grande importance.
On s'écarte de moi, j'inspire la méfiance
Ou alors on se moque, on rit à mes dépens.
Je ne suis pas de ceux que l'on peut côtoyer.
Alors tout doucement je me suis éloignée.
A petits pas discrets, je prends une autre route.
J'aspire à des prairies, à de vertes vallées.
Mais le ciel s'assombrit et, dans l'obscurité,

Me voilà prise aux pièges de mes peurs, mes doutes.
Mes pieds sont chancelants, se prennent dans les ronces.
Au bord du gouffre obscur, les épines s'enfoncent ;
Coincée dans les rochers, je ne peux plus bouger.
Comme un agneau perdu, je me mets à trembler.

La douleur lancinante et l'angoisse m'enserrent ;
Mes forces s'amenuisent ; avec un dernier cri
Je pense au bon berger, lui fait une prière.
Saura-t-il me trouver loin de sa bergerie ?
Voudra-t-il me chercher moi qui me suis enfuie ?
Soudain j'entends un bruit, une voix familière.
On me délivre alors et Jésus me sourit.

« Ah ! Te voilà enfin ! Pendant des heures entières
J'ai laissé mon troupeau pour pouvoir te chercher
Et j'ai quitté mon père pour pouvoir te sauver.
Je soignerai tes plaies, je guérirai ton cœur.
Je porte tes fardeaux, calme-toi, n'aie plus peur. »

Blottie sur ses épaules, je l'entends murmurer :
« Pour les anges du ciel, quelle joie infinie
Plus que pour tous les justes, qu'un pécheur repent. »

De retour au foyer, il les a appelés :
« Amis, voisins, venez et réjouissons-nous
Car je l'ai retrouvée ma brebis égarée. »

A l'abri du danger, sous son regard si doux,
Je me sens apaisée, précieuse et aimée.
C'est à toi que Jésus veut parler aujourd'hui :

« Je suis mort sur la croix pour que tu sois sauvée ;
Je suis ressuscité pour que tu aies la vie.
Ne me rejette pas, je suis le bon berger.
Ton cœur et tes pensées, ce que tu as vécu,
Ton parcours, tes échecs, je connais tout de toi ;
Mes bras sont grands ouverts et n'attendent que toi. »



Le chant des oiseaux

Timothée Scherrer

*Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas
et ne moissonnent pas, ils n'amassent rien dans
des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne
valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?*

Matthieu 6.26

L'angoisse à mes talons, l'esprit préoccupé,
Malgré le couvre-feu, je marchais dans la nuit ;
Hypnos était parti me laissant l'insomnie,
Et de nombreux soucis d'étudiant fauché.

Ma tête était peuplée de fées mélancoliques,
Me suçant joies, espoir et paix comme des tiques,
Donnant aux lendemains un goût de fruit amer,
Et aux couleurs du ciel des teintes mortifères.

Je traînais vers le fleuve où un grand pont se jette,
Où des reflets brillants attiraient mon regard ;
J'aurais aimé plonger à travers les eaux noires
Pour peut-être y goûter le néant du Poète.

D'une impasse plus loin résonna un écho,
Qui vint briser le cours de mes pensées troublées.
Curiosité piquée, je suspendais mes maux,
Pour voir d'où il venait et mieux le cerner.

Je poursuivais ce son dans la sombre ruelle
Dont les premiers mètres abritaient des poubelles.
Mille piailllements y flottaient dans les airs,
Jurant comme un cyan sur monochrome vert.

Ce qui était au fond me frappa d'étonnement ;
Et encore aujourd'hui, me laisse tout songeur :
Dans un trait de lumière, un cèdre du Liban
Y sonnait d'un grand chœur de moineaux tapageurs.

Ce qui n'était d'abord qu'un simple pépiement
Se transforma soudain en véritable chant :
«Ô Gloire, gloire, gloire à la main du Très-Haut,
Jeune homme n'aies pas peur : tends l'oreille à nos mots.

Nous ne manquons de rien, mais vois-tu un grenier ?
Nos petits sont nourris, mais où sont nos celliers ?
Nous ne moissonnons rien mais ne maigrissons point :
Le Grand Dispensateur pourvoit à nos besoins.

Et pour ton pain, de même, adresse-toi à Dieu
Et rejette le joug du maître de ces lieux :
Il ne tient pas promesse – il s'appelle Mamon –
Attache-toi à l'Un et hais le second !

Pourquoi t'inquiètes-tu ? Nous valons quatre sous !
Considère cela : vaudrais-tu moins que nous ?
Sa main serait-elle fermée pour les humains ?
Serais-tu un devin ? Laisse-Lui donc demain !»

Décidant encore si ce que je voyais
Et ce que j'entendais étaient réalité,
La lumière soudain brilla comme un éclair
Puis disparut avec les oiseaux et le cèdre.

Le silence se fit : j'étais seul et penseur ;
Le soleil se levait au loin sur l'horizon
Je le sentis aussi se lever dans mon cœur
À la méditation du sens de ma vision.



La vigne et la croix

Marina Augagneur

N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures : La pierre qu'ont rejetée ceux qui construisaient est devenue la pierre angulaire ; c'est l'œuvre du Seigneur, et c'est un prodige à nos yeux ?

Matthieu 21:42

L'or des pampres déteint sur mes doigts encore gourds
Je suis riche – un instant – mais le travail m'attend !
Employé dans une vigne qui gagne tous les concours,
Je ne goûte pas ses fruits, seulement ses tourments ;
Le vignoble appartient à un noble seigneur
Esclave, j'appartiens aux durs viticulteurs.

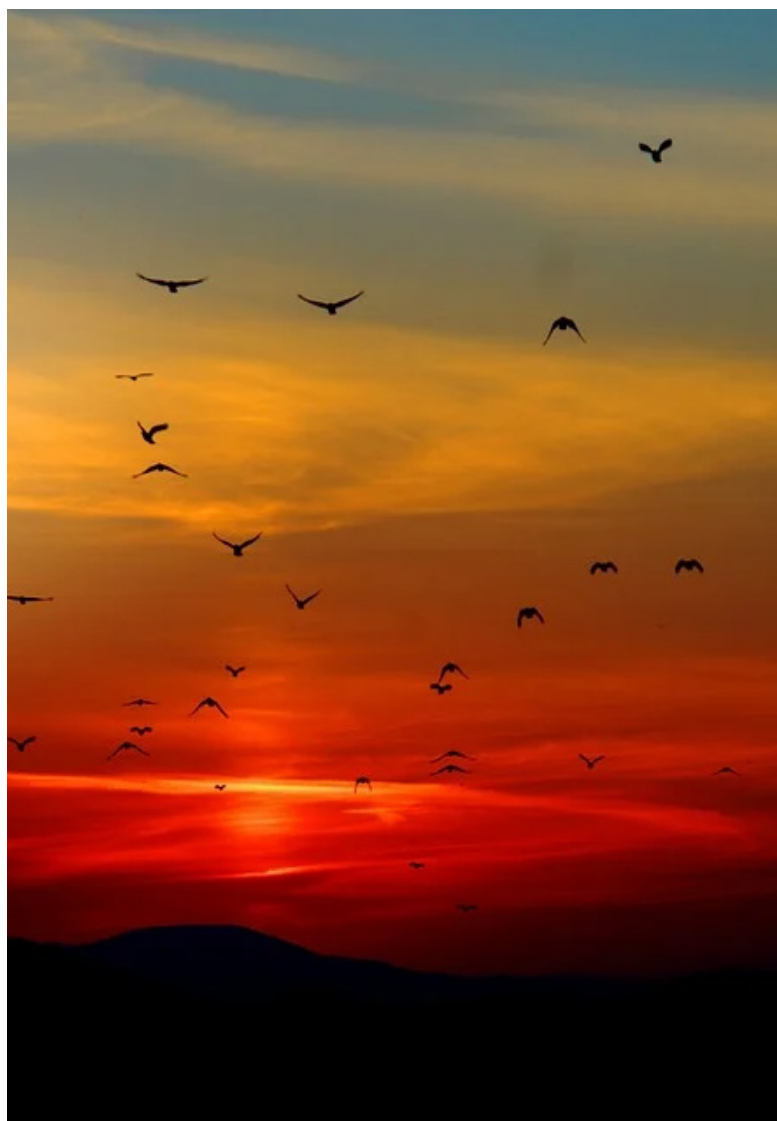
Laissez-moi commencer l'histoire par son début :
Celui qui l'a plantée est parti en voyage,
Depuis de nombreux mois, personne ne l'a revu,
Mes maîtres ont reçu la vigne en fermage
Mais ils espèrent qu'il ne reviendra jamais,
Et sans plus l'attendre, peaufinent leurs projets.

Mais quelle déconvenue ! Un serviteur survient,
Du Maître il réclame la part qui lui revient ;
Mes patrons l'injurient et ne cèdent en rien,
Le frappent et le chassent, le traitent comme un chien ;
Et tous les envoyés subissent un même sort,
Renvoyés à grands coups, certains sont même morts !

Un ultime émissaire est arrivé ce soir,
Il nous aide un moment et nous parle du ciel,
C'est le fils du Maître qui vient sans aucune gloire
Les vigneron jubilent, l'occasion est trop belle !
Si cet héritier meurt, à eux la succession !
Ils se saisissent de lui avec agitation.

Ils ôtent ses habits, partagent ses vêtements
Le couvrent de lazzis, tirent au sort sa tunique,
Et hors de cette vigne, là-bas, loin dans les champs
Vignerons et passants deviennent bourreaux iniques
Le fils du Maître meurt comme un esclave rebelle
Je pleure en observant de loin ces coups cruels.

Il s'est humilié jusqu'à la mort infâme
Aussi Dieu a placé son trône dans les nues,
Sur terre et dans le ciel, oui toutes les âmes
Se courberont devant le saint nom de Jésus
Celles qui le haïssent pour la condamnation
Celles qui le chérissent pour la rédemption.



Sur la parabole des oiseaux du ciel et en relisant Saint François d'Assise

Romain Forestier

Regardez les oiseaux qui parsèment le ciel,
Qui sèment cependant au bord de l'eau leur plume
Et moissonnent l'azur d'un vol confidentiel
Avec légèreté sans prendre de volume,

Et voyez donc combien, sans grotte ni grenier,
Ils nourrissent la terre avec leur chant allègre
Et boivent sans carafe et mangent sans denier
Sans être trop bouffi ni sans être trop maigre ;

Regardez les oiseaux qui parsèment le ciel,
Qui, sans être un bon grain et sans être l'ivraie,
Sans nuire à la récolte ou produire du miel
Sont nourris par le Ciel dans leur essence vraie,

Et voyez combien l'Homme, à sa propre façon,
Se nourrit dans sa foi, et traçant son passage,
Moissonne sa semence et glane sa moisson,
Et se verra mûrir dans son apprentissage !

Le retour d'un fils

Jean Rhéaume

À la mort de sa mère, un ado, cœur broyé,
Un quart de million d'euros se vit octroyé.
Très tôt, il partit en voyage autour du monde,
Visita les pays que la mousson inonde,
Ceux couverts de sable, et ceux couverts de glace...
Mais, de la paix du cœur, il ne trouvait la place.
Son bon père, il laissa sans la moindre nouvelle ;
Ainsi, le chagrin paternel se renouvelle...

Un jour, son trésor épuisé, le bel ado
Se retrouva sans un repas et sans cadeau.
Il se mit à mendier. Il n'osait regarder
Les bons piétons dont les dons ne sauraient tarder.
Mais le soir venu, un coup d'œil sur son chapeau
Révéla qu'il avait reçu peu de dépôts.
Tant de gens passaient, avec café et croissant,
Insouciants de sa faim, de son sort tracassant.

Il se rappela son enfance heureuse et choyée,
Les gens de son lycée qu'il avait côtoyés...
Un balayeur de rue, venu pour nettoyer,
Lui fit penser à son foyer, aux employés
Qui époussetaient les meubles en chantant, heureux
De travailler pour des patrons si chaleureux,
Pour ses parents! Il prit son baluchon, partit
Vers ce paradis où on ne voit pas d'orties.

Assis sur le balcon, son père, chaque saison,
Espérait voir la forme humaine, à l'horizon,
De son ado. Dès qu'il l'aperçut, il chanta,
Si joyeux de revoir l'ado qu'il enfanta.
Magnanime et généreux, comblé de bonheur,
Il organisa un banquet en son honneur.
Pendant que son bon père le couvrait de baisers,
Son frère, furieux, ne pouvait sa rage apaiser.

Le fils aîné resta à l'écart, en colère.
Fâché, il reprocha à son père: « Tu tolères
Ses voyages, le gaspillage de notre héritage,
Alors que je vis presque dans un ermitage! »
« Mon très cher fils, à ton frère ne tiens point rancune:
Notre famille est notre unique et vraie fortune,

Et ton frère a découvert cette vérité:
Nous valons plus que ce dont il a hérité.
Réjouissons-nous car nous sommes enfin réunis,
Ce n'est pas le moment pour lui d'être puni.
En plein cœur de Paris, le long des gris trottoirs,
Dure est la vie des sans-abris quand vient le soir.
Ton frère a commis de grosses erreurs. Pourtant,
Il est revenu sain et sauf, c'est l'important ! »



Le témoin prodigue

Paul Lautier

*« Ton frère est de retour et ton père a tué le veau engrais-
sé parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé. »*

Luc 15:27

La graisse du veau gras grésille. Son odeur enivre les convives rassemblés autour du feu. Leurs visages paraissent transcendés sous cet éclairage de clair-obscur. Tous gardent le silence comme pour mieux savourer ces instants, comme pour mieux se délecter à l'avance du festin. Tendre moment, tendre chère. Tendre affection aussi. Le père est soulagé. Le fils est rassuré. Mais en partie seulement. Il approche de l'un des autres convives qui lui ressemble étonnamment.

Il lui parle à voix basse.

Écoutons-le :

« Je sais ce que tu ressens.

Je connais ta rancœur.

Et je la comprends bien sûr.

Mais laisse-moi tenter, non de me justifier, mais de te conter ce qui suit. Que ceci, à défaut de m'avoir été heureux, te soit au moins bénéfique. »

Et comme l'autre ne dit rien, le premier poursuit :

« J'avais cru tout d'abord entendre là-haut les alouettes célestes
Celles qui charrient aux fils prodigues leur avenir doré.

J'y ai cru,

Et j'avais pris ainsi mes pauvres bagages

Que père a alourdi, contre son gré, par amour parental.

J'ai vu alors ce que je pensais voir,

Ce que je voulais voir.

Des muses épatées volaient devant mes yeux.

Des sirènes ailées me contaient les adieux

Dont les reines, jadis, au gré des turbulences

Gratifiaient des amants en proie à leurs vengeances.

Quelques jeunes filles en lentes processions

Semblaient venir vers moi, versant des libations,

Visages accueillants et paroles joyeuses,
Baignées de la lueur d'aurores prometteuses.

Et moi, je me suis cru autorisé à jouir
Des mille délices surgissant de l'écume
Qui, trompeurs, effacent des lèvres l'amertume
Pour mieux élabousser les anges de plaisir.

J'ai chevauché, fiérot, la queue de la comète
Au-dessus du désert, tout là-haut. J'ai volé
L'azur étincelant que je croyais dompter
Pour assouvir enfin mon impossible quête.

Je me suis allongé sur des trophées parfaits,
Bercé de caresses dedans ma chevelure,
Pour regarder passer les Siroccos épais ;
Là, au cœur de la nuit, tout n'était que luxure.

J'ai parlé au griffon qui garde les enfers.
J'ai tutoyé, charmeur, des déesses languides.
Puis, les matins rauques, j'ai bu les chants amers
Que lancent les femmes à nos réveils perfides.

J'ai alors transpercé, affolé de sueur,
La candide blancheur d'innombrables nuages
Avant de m'écraser dans d'odieux marécages,
Un matin enflammé crépitant de fureur.

Les vents ne diffusaient plus aucune allégresse.
Mais je savais trop bien, qu'ayant brisé tout lien,
Seul Dieu et notre père auraient pour moi, vaurien,
Quelque indulgence face à ma lente détresse.

Je m'étais réveillé et j'avais tout perdu.
J'avais été prince. Mais j'en étais déchu.
Ma débauche achevée, j'errai en pauvre hère
Et voulus me cacher d'une honte sincère.

Et c'est alors, pour vrai, que je suis de retour,
Non pour chercher l'asile après tout ce détour
Mais bien pour t'instruire de ma triste expérience.
Ainsi... juge-moi donc en ton âme et conscience. »

L'autre lui dit alors :

« Je te remercie de ton honnêteté. Sache que mon cœur t'est
à nouveau grand ouvert. Ne t'inquiète plus ; je t'ai entendu,
je sais maintenant. Tu es vraiment ici dans ta famille et on
restera unis par ces liens sacrés. Rassure-toi et écoute-moi te
dire :

Bienvenue enfin chez nous, mon frère. »



Un soir singulier

Débora

*« Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la drachme
que j'avais perdue. »*

Luc 15:9

En cette nouvelle année, elle sera encore seule
Elle allume la cheminée, d'un geste las et veule
Une bonne couverture, un vin couleur ambrée
Un ouvrage de peinture, pour passer la soirée

Mais le chagrin remonte, elle pense à sa famille
Elle a soudain honte, tout autour d'elle vacille
Pourtant elle se souvient, où maintes et maintes fois
Que dans les jours anciens, on lui parlait du Roi

Elle songe à cette bible, enfouie dans le grenier
Elle trouve cela risible, en ce soir singulier
Un élan la poussa, à chercher ce livre
D'un bond elle se leva, en quête de poursuivre,

La lecture de ces pages, si longtemps ignorées
Elle grimpe à l'étage, d'une chandelle éclairée
Les flammes vacillantes, agrandissant les ombres
Là-haut sous la charpente, Il faisait si sombre

Des écrits poussiéreux, surgissant comme des âmes
Ont l'air tout heureux, de revoir cette femme
Elle balaie la mansarde, les particules dansent
Elle astique et regarde, crée une belle ambiance

Des livres jamais ouverts, reprennent l'éclat du neuf
Des objets découverts, la crèche l'âne et le bœuf,
Et tous ses personnages, lui rappellent maintenant
De magnifiques images, les beaux Noël d'antan

Une belle famille unie a volé en éclat
La parfaite harmonie, tourna au pugilat
Des larmes déferlent sur ses joues de maman
Mais telle une perle qui brille à ce moment,
Une tranche scintillante, paraît dans l'encoignure
D'une main hésitante, elle retire la brochure
Comme une fragile amphore, sortie de son abri
Cette nuit-là elle dévore le précieux manuscrit

Des mots jadis ardu, aussi doux que le miel
Tel un bras étendu, lui révèlent le ciel
Et comme un luminaire qui s'est allumé
Un verset s'éclaire sous ses yeux fatigués

C'est son anniversaire, elle invite le Seigneur
Reconnaît sa misère, sur ces temps de malheur
Pardonnée à son tour, elle chante sa victoire
A ceux des alentours, venez Lui rendre gloire !

Quelqu'un frappe à la porte, qui vient à cette heure-ci ?
Non je ne suis pas morte, suis-je au paradis ?
A l'aube ils sont venus ! mes bien-aimés sont là !
Je ne l'espérais plus, mes enfants vous voilà !
Les sanglots de tristesse, font place à l'euphorie
Des hymnes d'allégresse, acclament le Messie
Les voisines et amies se joignent au doux festin
Une femme s'est repentie, les cieux chantent ce matin



Prodiges d'un Père

Camille Mino di Ca

Ma besace remplie du pécule attitré
J'allais de par le monde éprouver la sagesse
Mon butin était mince et mon orgueil en liesse
Me voilait le trésor de mon céleste allié

Aveugle je hantais les cours des rois fictifs
Potentats empruntés aux couronnes tronquées
L'ivresse et la fredaine étaient en moi campées
Et mon cœur obscurci demeurait en captif

Alors naquit en moi l'indécente tristesse
Spirituelle famine, sécheresse de l'âme
Dans l'errance j'allais par les ombres infâmes
Je scrutais la lueur, désirais l'allégresse

Aux tréfonds de mon être un grand feu crépitait
Survivance d'un Père et d'un éden secret
Alors, de ce feu mémoriel j'entendis le babil
Je courus vers l'aïeul qui m'accueillit, fébrile

Enjoué il me fêta, et de ses bras aimants
Il m'enlaça heureux. Et dans sa douce étreinte
Je m'abandonnais là reléguant toute crainte
Il exultait d'amour en ce précieux moment

Je fus tout pardonné et la table fut mise
Telles celles d'un roi, on dressa des agapes
Mais mon frère jaloux et à qui rien n'échappe
Musela l'enjouement et prôna la trahison

Son ire était extrême, et son abîme vaste
Que mon Père exulta et fêta le veau gras
N'était point bienséant, mais mon Père insista
De la mort je revins, je méritais le faste

Ainsi de mon périple et de ma pauvreté
J'appris la contrition et la miséricorde
Le doux feu de mon Père, amour qui tant déborde
Me liquéfia le cœur dans Son immensité





Le fils cadet

Michel Doyen

*Peu de jours après, le plus jeune fils ramassa
tout et partit pour un pays éloigné, où il gas-
pilla sa fortune en vivant dans la débauche.*

Luc 15.13

En Orient vivait un grand seigneur,
D'amasser des biens, il n'avait de cesse.
Chaque année, il accroissait sa richesse,
Dans sa maison, rayonnait le bonheur.

Lassé d'une routine sédentaire,
Son fils cadet rêvait d'autres pays.
Ce beau projet ne voulait pas se taire,
Et relançait, chaque jour, ce défi.

Il vint vers son père devenu vieux
Et réclama sa part de l'héritage.
Il lui dit : Je veux partir en voyage,
Vivre tous les plaisirs, sous d'autres cieux.

Il s'en alla, les poches pleines d'or
Et perdit son âme dans la débauche.
Se gorgeant de luxure, sans remord,
Il devint comme du blé que l'on fauche.

Durant trois ans, la pluie ne tomba pas !
Le pays fut plongé dans la détresse,
Ne laissant, en terre, que quelques gesses.
Rongé de faim, il craignit le trépas.

Ruiné, la boue remplaça le fin lin,
D'étrangers, il devint le mercenaire.
Plus de mets qui puissent le satisfaire,
Plus de grains à moudre dans les moulins.

Dans les épais silences de la nuit,
Il se souvint de la maison du père.
Il regretta le sol qu'il avait fui,
Et versa des larmes sur sa misère.

Dès l'aube, il repartit vers l'Orient,
Pour un long voyage, en quête de grâce.
Il espérait, que pour son âme lasse,
Son vieux l'accueillerait en souriant.

Le corps faible, sous un soleil brûlant,
Il marcha longtemps, vêtu de guenilles.
Assoiffé, ses pas devinrent plus lents,
La douleur s'empara de ses chevilles.

S'approchant du village paternel,
Il lui parut, comme sortant d'un rêve.
Comme un sarment en qui revient la sève,
Il revint en son lieu originel.

Un corps se détacha de l'horizon,
Les bras ouverts, comme de blanches ailes.
D'amour, son cœur chauffa comme un tison,
Dans ces bras, tout son être devint frêle.

Père, j'ai dépensé ma part de biens,
Tout ce qu'il me reste ce sont mes larmes.
Frappée de honte, mon âme s'alarme,
En homme brisé, vers toi, je reviens.

Oh mon fils, loin de moi tu étais mort,
Que mon pardon te ramène à la vie.
Ne crains point de ce que sera ton sort,
Revoir ta face était ma seule envie.

Viens et revêts-toi du plus bel habit,
Car aujourd'hui est un grand jour de joie.
Qu'avec toi, toute ma maison festoie,
Que tous les meilleurs plats te soient servis.

Entrez dans la danse des tambourins,
Qu'au son de nos voix, frémissent les nues.
Contemplez l'enfant sorti de mes reins,
Qu'en tout lieu, sa rédemption soit connue.

En ce jour, célébrons tous le bonheur,
Mon fils est revenu, qu'on le proclame.
En mes yeux, il a rallumé la flamme,
Qu'on lui rende sa place et son honneur.



L'Abricotier Stérile

Paul Espoirs

*Alors il dit au vigneron : Voilà trois ans que je viens
chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point.
Coupe-le : pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ?*

Luc 13:7

Ce bel arbre fut planté en sommet de colline,
Beau et bien apprêté, vigoureux, prometteur,
Il était destiné à une vie de bonheur
Pourvu tel son voisin, de bien belles racines

Dès le premier printemps, il n'y eut pas de fruits,
Personne ne s'inquiéta, c'était prématuré
Mais sans faire un seul bruit, l'ennemi lui rodait...
Ce fut un cerf gourmand qui l'écorcha une nuit

Il souffrit alors tant de terribles tourments
De l'extérieur chacun pensait le voir grandir,
Mais un mal le rongait, allait-il s'en sortir ?
Malgré cette éraflure, il luttait vaillamment

Quatre ans passèrent ainsi, enfin des abricots ?
Il en donnait si peu... le mal demeurait là
On découvrit alors ce qui le rendait las,
Cette plaie persistait, elle causait ce fiasco!

Le maître de la vigne lui accorda trois ans,
Pendant lesquels je dus veiller sur ce blessé
Je l'aimais, je voulais... le soigner, le sauver
Je pris grand soin de lui, j'y allouai du temps

Il fallait le sarcler, bien le désaltérer,
J'étais à son chevet, je fis tant de prières
Je devais diriger ses branches vers la lumière
Tailler les vieux rameaux, le laisser respirer

L'amour est un tyran qui n'épargne personne
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute tous ces assauts que bravait ma vertu
J'en vint à espérer que l'espoir m'abandonne

Tant que tint cet arbuste je dus le supporter,
De là prenait son cours mon déplaisir secret
J'acceptai de le perdre, le perdis à regret
Je souffris cependant, j'en étais tourmenté

Mon courage était haut, mais mon cœur embrasé
Je vis avec chagrin que l'amour me poussait
À pousser des soupirs pour ce que je fuyais,
J'avais en deux partis mon esprit divisé,

Je pleurais qu'il s'en sorte ou ne s'en sorte pas
Ma prière fut celle-ci :

Oh mon Dieu, Juste Ciel, d'où j'attends mon remède,
Rends son effet plus prompt, en mon âme éperdue
Oui, assure mon repos, quelle sera donc l'issue ?
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède¹

Et elle fut exaucée, au terme de ces trois ans...
Mais avant que revienne le bon temps des cerises,
L'hiver dut s'en venir, la bise avant la brise,
Essentiel au bonheur, à la vie du printemps

Après deux ans je crus saisir la récompense
Je m'étais réjoui, la lutte semblait gagnée,
Seulement ces quelques fruits qu'il finit par porter
C'était moins de l'espoir, que sa dernière danse

J'avais fait toute ma part, loyalement combattu,
Son heure était venue, il devait expirer.
Par amour pour cet arbre, j'avais assez peiné
Le Ciel avait jugé, alors je me suis tu

Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui :
C'est un feu qui s'éteint privé de nourriture
Je dus faire le constat de cette mésaventure
Le Ciel laisse espérer jusqu'au bout de la nuit²

1. Ce vers et les 18 vers précédents sont inspirés du Cid de Corneille.

2. Cette strophe s'inspire également du Cid de Corneille.

Comme je l'avais aimé ! Quand je le cultivais,
Je le rêvais chargé de convives chamarrés,
Qu'il serait un endroit où les oiseaux viendraient,
Ah quel poète j'étais, ivre d'avoir tant rêvé

Alors que cette histoire venait à s'arrêter,
Quelle ne fut ma surprise : un germe vint m'enchanter
Ce qui avait failli, m'avait désenchanté,
N'était qu'une seule partie, juste la pièce rapportée,

Le greffon n'a pas pris, mais quant au porte-greffe,
Gracié, il se relève, voilà qu'il ressuscite :
Il pousse et il prospère, oh quelle joie il suscite !
Un rejeton s'élève, la vie prime sur les griefs

« Mais, comme un térébinthe ou comme un chêne qui
conserve sa souche quand il est abattu, la souche de ce
peuple sera une semence sainte. »

Esaïe 6:13b



La saveur du sel

Béatrice Thivrier

Qu'est ce qui fait fondre la neige et casser la glace ?
Qu'est ce qui accélère le processus du dégel ?
Un élément qui à son contact les terrasse ;
Bien évidemment je désigne ici... le sel !

Qu'est ce qui accentue la cuisson des aliments ?
Et qui enlève les taches de vin sur la dentelle ?
Je nomme un minéral aux pouvoirs étonnants,
Vous l'avez bien compris, je veux parler du sel.

Avec quoi Elisée assainit-il les eaux
Qu'on disait stériles et qu'on disait même mortelles ?
C'est son premier miracle qu'il fit à Jéricho
Car à la source des eaux il y jeta du sel.

Et qu'est ce qui donne du goût à la viande et au pain ?
Qu'est ce qui par sa saveur l'augmente et le révèle ?
C'est plus qu'un condiment que Dieu donne à l'humain
C'est un cadeau précieux : c'est la vie, c'est le sel.

Mélangé au fumier il féconde la terre ;
Il purifie, il désinfecte et il conserve.
Comprendre ses qualités ? C'est un divin mystère
Des cadeaux comme ça Dieu en a plein Sa réserve.

Et quand Jésus dit 'Vous êtes le sel de la terre'
Il faut comprendre ô combien haute est sa saveur !
Comme Lui notre mission est de parler du Père,
Comme le sel nous devons le faire avec ardeur.

C'est par mon attitude et par mon témoignage
Que je montrerai que je suis un vrai disciple,
Car dans mon comportement je renvoie l'image
De ce qu'est l'Amour de Dieu aux reflets multiples.

« Tu mettras du sel sur toutes tes offrandes » dit Dieu
A l'époque où se pratiquaient les holocaustes.
Aujourd'hui l'offrande c'est moi, prunelle de Ses yeux
Et c'est, salé, que Son Amour que sur moi j'aposte.

Et je n'serai pas foulé aux pieds par les hommes,
Si pareil au sel je sais garder ma saveur,
Et si je sais de Dieu leur donner le shalom
Quand ils reconnaîtront en Jésus leur sauveur.





Fiel éternel

Louisa Treyborac

Restez donc vigilants, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme viendra.

Matthieu 15:13

C'est la ritournelle
En un chant choral,
Des noces des pucelles .
Copines idéales,
Dans la citadelle,
L'attente est subtile,
Pourtant essentielle,
De l'amant loyal
Pour les demoiselles
En robes de tulle,
Et voiles de dentelle.
Foule.

Comme le temps défile,
 Tu t'affales,
 Et te défoules.
 Toi, tranquille,
 Tu perds la focale,
 En cœur infidèle.
 Espèce de folle,
Dans ton manque de zèle,
 Tu piétines au sol
 Le cérémonial,
 L'amour éternel.
 Vile !

Quand ton cœur se gèle,
 Oubli immoral,
 Vide émotionnel,
 Somnolence banale,
 Sous ton parasol.
Aux portes de la ville,
 S'assombrit le ciel,
 Sortent les étoiles,
D'une nuit immobile.
 L'époux se révèle,
 Voici qu'il appelle
 À la noce et au bal !
Et toi la belle... bulles !

Vide est ta fiole,
Réserve volatile,
Que ça flambe et brûle,
Ta lampe à un fil,
Il te faut de l'huile !
Comme c'est débile,
Erreur magistrale,
Plus une goutte de pétrole,
Pas de graisse ni de bol,
Rien dans l'ustensile.
Flamme qui se défile,
Dans la nuit totale,
Feu qui s'envole,
Folle.

Alors tu appelles,
« Qui a un bocal ?
Où sont les barils ?
Où est-ce que ça coule ?
Et chez qui j'en vole ? »
Même à fond de cale,
Cartons à la pelle,
Fatras qu'on déballe,
Boîtes qu'on chamboule,
Vases qu'on empile,
Non ! Néant ! Point d'huile,
Dans ce noir dédale... File !

Là, tu t'affoles,
Tu fonces dans la foule,
Te faufiles dans la ville,
Car le promis déboule,
Le bien-aimé appelle,
Sentimental,
Homme de parole.
Il embarque les belles,
Parées et loyales,
Filles en ribambelle,
Qui décollent en rafale... Volent.

Tu vis les séquelles,
D'une négligence folle,
De ton cœur si seul,
Qui déglutit cette boule
Ton oubli éternel.
Quand le jour se voile,
Erreur magistrale,
Rien dans ta timbale,
Point de flammerole... Feule !

Que tu es débile !
Ah, lampe ridicule,
Et point d'auréole,
Dans le crépuscule !
Tout va de travers,
Espoir qui s'écoule,
Avenir qui s'étiole,
Sinistre chandelle,
Nulle fumerolle,
Sordide nécropole,
Atroce linceul,
Fiel !



La pièce perdue

Micheline Boland

Une femme possède dix pièces d'argent...
Elle perd une de ses précieuses monnaies.
Elle se questionne, rien ne freine son élan.
Elle furette, elle farfouille, rien ne l'effraie.

Elle perd une de ses précieuses monnaies.
Elle balaie, elle range, elle époussette partout.
Elle furette, elle farfouille, rien ne l'effraie.
Elle se place sur une chaise, debout !

Elle balaie, elle range, elle époussette partout.
De l'étage au sous-sol, elle passe et repasse.
Elle se place sur une chaise, debout !
Des heures et des heures, elle se tracasse.

De l'étage au sous-sol, elle passe et repasse.
Rien n'arrive à la distraire de son tourment.
Des heures et des heures, elle se tracasse.
Soudain, il y a ce magique étonnement !

Rien n'arrive à la distraire de son tourment.

Elle imagine la monnaie qui scintille ?

Soudain, il y a le magique étonnement.

Elle a retrouvé la pièce, elle s'égosille.

Elle imagine la monnaie qui scintille,

La pièce est bien là, ce n'est pas une illusion !

Elle a retrouvé la pièce, elle s'égosille.

Sœurs, voisins, c'est le temps de la jubilation.

La pièce est bien là, ce n'est pas une illusion !

Au Ciel est un bonheur pour toute repentance.

Voisines, c'est le temps de la jubilation.

Quand un pécheur se reprend, la joie est immense.

Au Ciel est un bonheur pour toute repentance

Les regrets d'un égaré sont enchantement.

Quand un pécheur se reprend, la joie est immense.

Une femme possède dix pièces d'argent...



Il part et revient

Nathan Kabuma



Fier et perdu.
Il faut être aveugle pour ne pas voir que je suis fier et perdu.

Luxure et mirage...

Saumâtres et amères goûtent cette luxure, ce mirage

Pèlerin déchu, je te cherche, embrasé.

Rien, ni ta voix ni ta vie ne cessent de me manquer.

Où la chair t'a guidé est une voie déviée !

Dis, sans douter, aux pourceaux de te laisser aller :

Il y a mieux que les carouges pour se sentir exister.

Gelé, dort le sol sous tes pas empressés.

Une fois ton retour dans mes bras, mon rêve se déshabille et se vêt de réalité.

Existe-t-il un plus rutilant joyau que le sourire d'un Fils perdu et maintenant retrouvé ?

Mon fils

Claire Romerowski

Mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à faire la fête.

Luc 14.24

Maman pleure. Quand le soleil se lève sur les draps lisses et froids, maman pleure. Quand le chien gémit et tourne en rond près du puits, maman pleure aussi. Quand le feu ne suffit plus à réchauffer le fauteuil bleu, maman pleure encore. Maman pleure, le jour, la nuit. « Mon fils, mon fils ! elle crie. Mon fils est parti. ».

Son fils est parti un matin frais. Il n'a pas fait boire les chèvres et il n'a pas emmené son chien. Il n'a pas dit au revoir à sa mère. Mais il a pris son anneau, ses beaux rideaux de brocart et ses bracelets d'ivoire. Maintenant, maman pleure et moi je puise l'eau des chèvres avec son chien dans les pattes. Je traie les vaches, je les emmène au pré. Comme si je n'avais

pas assez de travail. Mais qu'est-ce que ça peut bien lui faire, à lui qui fait pleurer sa mère. Et elle crie : « Mon fils est parti ! ».

Je retourne la terre tendre et humide. J'ai trouvé l'endroit parfait pour les nouvelles plantations. La voisine arrive tout essoufflée. Ses lèvres abattues et ses bras affligés ne me trompent pas. Les yeux curieux et rassasiés, elle s'exclame : « J'ai vu ton fils ! ». Alors je creuse et maman pleure. La voisine l'a vu en ville dans les beaux quartiers. Pendant que je préparais les plants de framboisier. Plusieurs fois, elle les a croisés. Devant un restaurant, à l'entrée des Galeries et dans l'allée du parc. « Et jolie, qu'elle est, avec ça ! Aussi jolie que la grande allée d'acacias ». La voisine dit qu'il ne lui tient jamais la main mais qu'il murmure à son oreille. Et moi je sais. Et maman sait. L'anneau d'argent et quelques compliments ont acheté sa peau contre la sienne. J'ai planté les framboisiers, Maman me l'avait demandé.

L'aiguille va et vient dans le rectangle de tissu. Voilà la voisine qui accourt. Je pose l'aiguille sur mes genoux et je prends maman par la main. Je ne veux pas qu'elle pleure. En ville, tout le monde connaît son fils. Il a pris les cours du soir et s'est fait voir dans tous les Cercles. Et maman pleure. Il préfère les rires satisfaits et l'air chargé de promesses ajourées à la compagnie de sa mère. Paraît-il qu'il gagne aux courses. L'aiguille s'enfuit, me mord la peau. Il perd aux jeux mais peu importe, puisque la ville l'adore. « Il joue dans la cour des Grands, maintenant ! ». Maman ne dit rien. J'ai lâché sa main. Si les Grands

l'ont adopté, je ne vois pas pourquoi il reviendrait. Pourtant, maman espère. « On dit qu'ils lui confient leurs secrets, ton fils ferait bien d'être prudent. Oh, et, tu sais ? J'ai vu tes jolis rideaux au deuxième étage des Galeries. ». Mes doigts piqués se crispent sur le tissu brodé. Alors voilà ce qu'il en a fait. Si ça lui paie ses entrées, je ne vois pas pourquoi il reviendrait. Je reprends mon aiguille et je couds à la hâte. Quand j'aurai terminé, au moins, ils ne verront plus maman pleurer.

Maman reste silencieuse. Moi, je sais qu'elle rumine les potins. Son fils a quitté les Cercles. Il a quitté les beaux quartiers. Il a laissé tomber les Grands. À moins que les Grands ne l'aient laissé tomber. M'est avis qu'ils ont fini par l'ennuyer. Son fils a toujours eu soif de nouveauté. Personne ne sait où il est parti. Mais moi, je vois maman qui attend le cœur transi. Alors je sors planter ma hache. Le métal heurte la bûche, une fois, deux fois. Il se fraie un chemin au cœur du bois.

Le facteur entre avec une lettre pour maman. J'entends le papier froissé et les sanglots hoquetants. La voisine a déménagé, mais même à distance, elle arrive encore à s'en mêler. Le bois se fend sous les coups redoublés. J'emporte les bûches à l'intérieur. Maman pleure. La voisine a revu son fils. Paraît qu'il ne sort plus des salles noires. Là où on croit qu'on vit ou qu'on meurt. Je jette les bûches une à une dans l'âtre. Là où on est héros, martyr ou voleur. Les flammes capturent le bois et caressent l'écorce. Là où on a toujours le premier rôle. Les

yeux captivés par le spectacle rougeoyant, je n'entends plus les sanglots de maman. Là où l'on peut revivre mille fois la même histoire. Là où ont fondu ses bracelets d'ivoire. Qu'est-ce qu'elle espère encore ? Son fils est mort.

Maman n'espère ni ne pleure. Elle fait les cent pas dans la maison, le souffle haletant. « Mon fils, mon fils, elle murmure, les yeux éteints. Mon fils a faim. ». Pour une fois, la voisine n'a rien dit. Son ventre vide gronde plus fort que les potins. En ville, tout le monde a faim. Maman va et vient dans la cour. Dans les rues, les enfants pleurent, les vieillards meurent et les femmes cachent les miettes volées entre leurs seins. Maman fait les cents pas devant la grange. Là-bas, ils ont dépecé jusqu'au dernier de leurs chiens. Maman va marcher dans les champs et dans le verger. Je la laisse aller.

Aujourd'hui, maman n'a pas pleuré. Elle s'est habillée et m'a envoyé chercher de l'eau. On a rempli le grand bac en bois et descendu jusqu'au dernier drap. Manches retroussées, bas remonté, nos pieds dans l'eau brûlante ont fait un sort aux taches, à la sueur et aux petits visiteurs. Sur la corde à linges dansent les robes, les tabliers et les longues chaussettes. Je sors le dernier drape du bac et tend une extrémité à maman. Aux deux bouts de la torsade blanche, l'eau déferle sur nos mains et dégouline le long de nos jambes. Je lance le drap sur la corde et tire pour le défroisser. Quand je me retourne, maman a disparu. Elle traverse l'allée et passe le portail. Je scrute l'horizon et le voilà, celui pour qui elle court pieds nus, la robe

trempée. La poussière vole sur le chemin et maman court, encore, elle court vers son fils qui revient. Il a baissé la tête, ce chien maté. Maman lève le bras et dénoue son châle pour couvrir ses épaules affamées. Elle ôte son tablier et essuie le visage maigre et misérable. À moitié nue au milieu des champs, elle a posé la main sur sa joue et pour moi c'en est trop. Le dos tourné, je la devine qui murmure son éternel refrain vibrant et révoltant. « Mon fils, mon fils. »

Maman a rameuté tout le quartier. Et ils sont là, à le regarder manger. Pour lui, elle a sorti le grand jeu. Tourtes, salade de fruits et brioche dorée. La bouche pleine, tout le monde parle en même temps. Je regarde maman qui couve des yeux son fils et lui sert une double part. Elle veut me faire assoir mais je ne peux rien avaler. Elle n'a qu'à engraisser son fils. Au milieu des rires et des cris, maman m'envoie au cellier chercher ses confitures millésimées et l'agneau séché. À mon retour, elle sert le vin à tous les invités. Elle fait déborder sa coupe et pour moi c'en est trop. Alors je fuis. Je fuis les rires et les cris pour la brise tiède. Au pied des framboisiers, je m'assois et j'attends. J'attends qu'ils aient englouti la viande et les fruits. J'attends le calme. J'attends la nuit. Et qu'ils aient tous déguerpi.

Autour de moi, les herbes bruissent. Je lève la tête et je la vois, accroupie, ses yeux dans les miens. Maman, la main sur ma joue, murmure ces mots éternels en me regardant. « Mon fils, mon fils, elle dit. Mon fils chéri. »

Méditation d'une brebis perdue

David Steinmetz

J e voulais juste faire un détour,
Essayer un terrain nouveau.
Découvrir les lieux alentour,
Quand j'ai provisoirement quitté le troupeau.

L'herbe semblait si verte,
Je voulais la goûter puis t'en apporter.
Voyant cette barrière ouverte...
Quel dommage de passer à côté !

Tu nous avais dit de suivre la voie,
Mais je n'en avais pas pour longtemps.
Je t'imaginais tellement fier de moi,
Quand tu aurais vu l'existence de ce champ !

Retournant plus tard sur mes pas,
Je vois poindre au loin les nuages.
Tiens au fait, je ne t'entends pas...
Et ce temps qui tourne à l'orage !

Ils ne doivent pas être si loin,
N'ai-je pas déjà vu ce cyprès ?
Je recherche affolée le chemin,
La pluie tombe et l'air devient frais.

Apeurée, détrempée et tremblant de froid,
Coincée dans les buissons, esseulée, je médite.
De toute façon je n'étais qu'un poids pour toi...
Attendre la mort est tout ce que je mérite.

Tu sais, je voulais bien faire,
J'espérais vraiment pouvoir t'épater.
Mon désir était réel et sincère...
Je voulais simplement que tu puisses m'aimer.

Tu nous avais dit de suivre ta voix,
J'ai quitté les sentiers battus.
Tu nous as laissées libres de nos choix,
Je ne suis plus qu'une brebis perdue.

Ça y est, les loups me flairent,
Je les entends s'approcher au loin.
J'ai cru que j'arriverais un jour à te plaire,
Maintenant pour moi, c'est la fin.

Mais soudain, est-ce possible ? C'est toi que je vois.
En me trouvant tu sembles bien soulagé.
Tu as délaissé tout le troupeau rien que pour moi !
Et tu es venu me chercher, toi, le bon Berger.

Même si je bats de l'aile

Tim Ruffier



J'ai pas de frigo dans mon nid
Mais j'ai le cœur léger comme une plume
Car pour nourrir mes petits
Je trouverai ce qu'il faut, je présume

Chaque jour je mange à satiété,
Parfois même je prends le ver de trop.
Je glane des graines de toutes variétés
Et mon plumage me tient au chaud.

Si cet humain qui vit sous les cieux
Et qu'un tas de problèmes inquiète
Sur les choses d'en haut fixait ses yeux
Ça l'aiderait à relever la tête

S'il servait son Père avec confiance
Et cherchait son royaume en premier
En ayant foi en sa providence
Il se joindrait à nous pour chanter



La Cigale, son Père et la Fourmi

Pierre Imbert

La cigale s'étant barré,
Car ayant hérité,

Se trouva bien paumée
Quand la crise s'est pointée.

Pas un seul petit repère,
Une règle ou comment faire.

Il ne reste, confiné,
Qu'un espace pour penser.

Elle priait certainement,
Sans le savoir vraiment.

Soudain survient une idée,
Fille de Dieu elle était.

Pas de doute cette fois,
Cette route, c'est son choix.

Et son Père, bras ouvert
Ne la prend en défaut.

Sans poser mille questions,
La recouvre de dons.

C'est son frère la fourmi,
Qui de colère est sorti.

Vous partez, à votre tour ?
Eh bien ! aimez en retour !



Éclosion

Najat Balegh Plouvier

Les choses, le quotidien, la vie, tout ce qui me tenait à cœur n'avait plus la même saveur. Une agueusie intérieure, intime, profonde. Malgré l'imposante propriété ancestrale et ses milliers d'hectares, les belles étendues landaises et ses pins, l'océan et son sable fin, plus de goût à rien. Je disposais de tout chez mon père, opulence, faste, privilèges en abondance. Et pourtant j'étouffais. Besoin de partir, explorer, expirer le présent et inspirer un futur nouveau. Quitte à me brûler les ailes, goûter à l'absinthe de ce siècle quoique mortel. La quête de l'aventure brûlait mes artères, à chaque battement de mon cœur. Je réclamai à mon père ma part d'héritage. Curieusement il n'en prit pas ombrage, et me remit ma part de son vivant.

Drapé de l'ivresse de mes sens, avide d'une nouvelle cadence, tout ce que je convoitais m'était acquis. Devenir mon propre dieu, profiter avant d'être vieux, toucher les sommets et éviter les creux. Las Vegas me tendait ses tentacules à foison. Paris, sirène ensorceleuse, me fit perdre la raison. Dubaï m'étourdit de ses extravagances. Monaco me fit succomber à ses avances. Je dévorai l'instant présent chargé de présents. Villes aux mille lumières envoûtantes, éphémères, aliénantes. Borderline, je chevauchais mes sens, me nourrissais de licence. Ce feu finirait par me réduire en cendres, me calciner. Mais comment lui résister ? Je suis ensorcelé, dominé.

Subitement, la mascarade dont j'étais le héros prit fin et ma fortune réduite à rien. La salle de mes trésors pillée, mon héritage semé au vent, éparpillé, les éclats trompeurs s'étaient éteints, le rideau tomba, annonçant le début de mon déclin. Je quittai la scène des lumières mondaines, éteint, misérable. La disette, le rejet, la solitude s'invitèrent dans ma réalité, que j'avais tissée fil après fil, toile d'araignée dont j'étais devenu prisonnier.

Mes pseudo-amitiés des casinos, s'éclipsèrent, me tournant le dos. La rue devint ma demeure, jungle si vaste, si inquiétante que je m'y perds. J'errais le jour et me terrais la nuit, aux aguets dans un monde sans merci. Je disputais aux chats de gouttières les restes de poubelles, un bout de sandwich d'un badaud, ou les maigres restes d'un Macdo.

Goûter à la détresse des laissés-pour-compte, des punks à chien, c'était mon quotidien loin des miens. Fils de notable devenu l'ombre de lui-même, je m'enlissais, corps chétif, âme en peine. Le monde des marginaux, vivier des endurcis qui pleurent de l'intérieur, délestés de leur joie et leur hymne à la vie. Dans ma crasse dégoûtante, dans cette indignité écoeurante, je me répétais un souhait tout bas : Que juste quelqu'un me prenne dans ses bras ! Les squats, le Samu social, la violence... je n'arrivais pas à m'y faire. Et pour quitter cet enfer, je rêvais de la maison de mon père, son parc verdoyant, mes escapades à l'océan...

Jour humide, gris. Frileux dans mes fringues répugnantes, affaibli, mon pulvérisateur et ma raclette étaient prêts à intervenir. Nettoyer les pare-brises vite et bien sinon ils ne donnaient rien. Les voitures s'arrêtèrent et je fonçais vers la plus proche, dégainant mon matériel. Je m'appliquai les gestes précis, habituels. Je récupérai mes pièces, le feu passa au vert et je me mis en arrière. Une berline rutilante ne démarra pas, créant un embouteillage, un brouhaha. Curieux, j'observai la scène, pensant le conducteur en peine. Et il ouvrit sa portière, costard et lunettes noires. J'allais râler contre ce bourgeois, lorsque ma gorge se noua d'émotion.

Un courant indéfini me parcourut tout le corps lorsque je distinguai la silhouette qui se dirigeait vers moi : c'était mon père. Il s'approchait de plus en plus, n'avait pas l'air d'être en colère. Les quelques mètres qui nous séparaient furent les

plus longs. Je m'élançais et me jetais contre lui, tel un étranger retrouvant sa terre natale. Mon âme afficha au grand jour son indignité, sa culpabilité, implorant son pardon ainsi que celui de Dieu. Malgré mes guenilles crasseuses et mon odeur repoussante, il m'entoura de ses bras protecteurs, mêlant les battements de son cœur au mien, pour finalement n'en faire qu'un. Enveloppé de sa tendresse rédemptrice, mon père me légua sur le champ un bouquet de pardon, un antidote pour chaque morsure, une guérison pour chaque blessure, une consolation pour les jours vécus dans les affres de l'oubli, loin de lui, un plein pardon pour chaque transgression.

Les voitures klaxonnaient, les gens hurlaient, mais mon père éternisa son étreinte, semblait vivre hors de leur atteinte. Je me laissais couler dans ses bras, contre son cœur. Le poids de la vie stressante s'évapora, se réduisit en poussière, et j'entrai dans une dimension inespérée devenue réalité pour moi. Je rivalisais de légèreté avec les papillons, mes pieds ne touchaient plus le sol tellement j'étais affranchi, libéré.

Mes douleurs se détachaient de moi comme les blocs d'une fusée, avant de se désintégrer dans l'air. Son cœur de père débarrassait le mien de toutes ses impuretés, ses épines, de ses alliages inutiles. Mon cœur alourdi par le chagrin, mon âme flétrie par le rejet et la solitude, mon esprit courbé par la servitude, tous reçurent la visite tant attendue de la délivrance et sa mansuétude.

Sans un mot, il me prit fermement la main et m'entraîna vers la voiture. Je tournai le dos à la rue, à mes échecs, à mes ratures. Les cris et les klaxons semblaient fêter nos retrouvailles, je regagnai enfin ma maison, mon bercail. Notre rencontre disséminait dans les airs des pétales de joie, qui, en m'effleurant, redonnèrent vie à ma pauvre existence. Le parfum enivrant de cet amour dissipa mon odeur de mort, et me ramena à la vie, la vraie Vie.

Son pardon toucha le sable de mon désert, l'arrosa de sa précieuse pluie. Mon hiver prit fin, et il y eut éclosion de la vie. Tout en moi fredonnait : « Je m'éveille, je m'extirpe de ce lourd sommeil, je revis. »



À ta recherche

Charlotte Tan

C'est l'heure de rentrer ! s'écrie Monsieur Berger,
Directeur de cette colonie de vacances,
S'adressant à chaque enfant en fin de journée.
J'en fais partie mais, moi, j'agis dans l'insouciance.

Après quelques heures au parc d'attraction,
Je refuse de partir d'ici avec eux !
Je ne remarque pas ma triste position :
Je me retrouve seul, sans personne, malheureux.

Tous les manèges sont encore illuminés,
C'est pourquoi je me dis : « À moi la liberté ! »
Les autres enfants partent avec le directeur.
Ils sont quatre-vingt-dix-neuf, il y a erreur.

Je me dirige vers la file d'une attraction,
Sur elle se focalise mon attention.
La joie est bien là mais je ne profite pas,
Car mon cœur s'alourdit, à chacun de mes pas.

Soudainement, une très forte voix s'écrie :
« Le parc fermera ses portes dans cinq minutes.
Veuillez aller en direction de la sortie. »
La foule autour de moi l'entend et s'exécute.

C'est mon deuxième refus, refus d'obéir.
Mais si là je m'arrête, j'avoue que j'ai eu tort.
Peu à peu, la peur m'aveugle et vient m'envahir.
J'essaye de lutter. La nuit aussi s'instaure.

Tout à coup, les lumières sont toutes éteintes.
Au fond de mon cœur, ma conscience porte plainte.
Seul dans ce parc, je sombre dans le désespoir.
Mais quelle sera la fin de cette histoire ?

Noyé dans mes remords, j'entends une voix chaude.
Celui qui est là, face à ma mine penaude,
N'est autre que Monsieur Berger, qui a crié
« Ah, te voilà ! » Il ne m'a donc pas oublié.

Alors j'hésite entre fuir et courir vers lui.
Car déchiré entre peur et soulagement,
Je me pose cette question : « Moi qui aie fui,
Est-t-il prêt à me recueillir joyeusement ?

Le directeur me regarde avec affection,
Ses bras grands ouverts me montrent qu'il me pardonne.
Il s'approche et dit : « Viens, on rentre à la maison ! »
Sur le chemin de la sortie, nos pas résonnent.

Dans la voiture, je reste d'abord silencieux,
J'ignore que cet instant va être merveilleux.
Je demande : « Pourquoi es-tu venu me chercher ? »
Il dit : « Car jamais je ne vais t'abandonner ! »

Il en va de même pour notre Père aux cieux,
Il viendra te chercher parce que tu es précieux.
Son amour dépasse les profondeurs des mers,
Celui-ci n'a absolument rien d'éphémère.





La B.A du bon gars

Serge Millet

Un bourgeois distingué
Traverse un quartier mal fâmé
Quand une bande de zonards
Lui tombe dru sur le paletot.
Ils lui piquent tout :
Son portefeuille et sa rolex,
Son portable et son blouson en cuir.
Ils le laissent bien sonné,
Les deux yeux au beurre noir,
A demi mort sur le trottoir.

Passe un type en costard
Un chapelet dans une main
Un missel sous le bras.
Il continue tout droit,
Sans même un œil sur lui.
Arrive ensuite un sacristain
En route pour l'église du coin,
Qui bigleux, ou malin
Tourne la tête vers le beffroi,
Et repart en courant vers son service.

Mais, un éboueur en repos
Déambulant par-là,
Vois notre homme en misère
Et s'approche de lui.
Il le relève, sort ses kleenex
Et lui essuie ses plaies, le charge sur l'épaule
Jusqu'au toubib tout près.
Puis de sa poche percée,
Il sort un billet tout froissé
Pour prix de la visite, et des soins à venir.

Lequel de ces trois
Te semble avoir été proche
De ce pauvre bourgeois,
Dans cette triste histoire ?



Sûr de son Amour

Justine Oesch

Seine Saint-Denis, banlieue sud de Paris.
Je m'appelle Eric, j'ai vu le jour il y a bientôt vingt années.
Cela fait quatre ans que mon destin a basculé,
Quatre ans au souvenir d'éternité.
Le temps s'est arrêté, figé, statufié
Lorsque la porte derrière Yvan s'est brutalement refermée.

Nous étions deux frères que deux années seulement séparaient.
Dès notre plus jeune âge, les chants d'église nous berçaient.
Chrétiens de père en fils, nous agissions avec droiture
Avant que mon plus jeune frère ne signe son imposture.

Un matin de septembre tranquille et ordinaire,
Mon cadet claque la porte de notre humble chaumière,
Il n'en peut plus de toutes ces fariboles bibliques,
De cette vie monotone devenue toxique.

Coup de tonnerre dans un ciel bleu serein,
Véritable tsunami submergeant nos tranquilles destins...

Je revois encore les yeux de mon père
Ces fleuves prêts à rompre la digue
Mais pourtant, il resta très digne
Et ne cessa continuellement d'espérer un retour en arrière.

Aucune nouvelle pendant des mois puis des années,
Si ce n'est ses frasques dans la presse révélées.
Monsieur menait la grande vie, une vie de conte de fées.
L'herbe était plus verte ailleurs, ses vapeurs bleutées
Trompeuse chimère aux matins désabusés.

Insidieusement, j'ai senti la colère et l'amertume mêlées
Dans mon cœur leur venin distiller
Au point que ce frerot au sang partagé,
Dès lors ne pouvait plus m'inspirer
Rien que de la rancune et du dégoût avérés.

Jusqu'à ce dimanche matin, où consciencieusement j'effectuais mon service
Et là, mon père sort précipitamment de la salle sans un indice
Suivi peu à peu d'une foule de frères et de sœurs.
J'entends alors des cris de joie, je perçois des larmes de bonheur :
L'heure de la célébration est dépassée, que font donc ces déserteurs ?

L'un des fidèles revient me crier la nouvelle : « Ton frère est revenu ! »
Et là, sur place, mon cœur se fige, il ne bat plus.
Voilà un écho pour le moins incongru !
Non, je ne peux pas croire pareille déconvenue !
Ce fuyard, ce lâche, ce traître absolu
Comment ose-t-il tomber ainsi des nues?

Mais voici papa qui court à présent vers moi
Et me prie d'entrer dans ce cercle de fête et de joie !
Seulement voilà, je n'y parviens pas, je suis paralysé
Dans mon esprit et dans ma tête, c'est un raz-de-marée,
Une tornade, un cataclysme, tout est chamboulé !

« Papa, comment peux-tu si facilement lui pardonner
Ses erreurs, ses méfaits, son infidélité?
Il doit payer pour tout ce qu'il a fait, c'est mérité !
Quant à moi, je ne t'ai jamais trahi
Mais jour après jour, avec loyauté, je t'ai obéi
Pourtant pour moi, jamais tu ne t'es autant réjoui ! »

Papa s'approche alors de moi avec compassion,
Je n'oublierai jamais son regard plein de bonté et d'affection.
Il prend mes mains dans les siennes sans détour
Et me murmure qu'il m'aime depuis toujours,
Qu'il m'aimait bien avant ma naissance,
Qu'Il m'aimera peu importe mes errances.

Depuis ce jour, mon âme est bouleversée.
Nuit et jour, je ne cesse de m'interroger :
N'ai-je vraiment rien à prouver pour être à ce point choyé,
N'ai-je pas la moindre chose à faire pour le mériter ?
Puis-je à mon tour mener une vie dans la joie, la légèreté,
Et sûr de son Amour, avancer sur le chemin de la liberté ?



Ma dette était immense...

Anne-Sophie Maleka

*C'est pourquoi, le royaume des cieux ressemble à un roi
qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs.*

Matthieu 18:23

Me voilà au fond de ma prison,
A méditer sur mes actes et mon manque de pardon.
Rongé par le regret et les remords,
Je ne rêve que de pouvoir effacer cet horrible tort !
Maintenant seulement je prends conscience de la folie de
mon comportement,
Maintenant seulement je comprends à quel point il était
dément
D'exiger qu'il me rembourse ces quelques pièces qu'il me
devait,
Alors que le roi venait d'effacer ma dette qui à plusieurs mil-
lions s'élevait.
J'ai refusé de pardonner alors que ma dette gigantesque
venait d'être effacée.
C'était donc amplement mérité que le pardon me soit finale-
ment à moi aussi refusé.

Mon cœur est comme dans un étau, prêt à se briser.
Par la culpabilité et la honte mes entrailles sont constamment oppressées.
Si seulement je n'avais pas gâché, gaspillé, détruit cette chance de rédemption totale...
Si seulement je pouvais revenir en arrière et annuler cet événement fatal...

Mais que se passe-t-il soudain ?
Que m'arrive-t-il au fond de ma prison ?
Me voilà emporté, tourbillonnant !
Il semblerait que... je remonte le temps !
Le Ciel m'aurait-il exaucé,
Et une deuxième chance m'aurait-il gracieusement accordée ?
Oh mon cœur éclate de joie !
Et il n'y aura pas de gâchis cette fois.

Me revoilà devant mon Roi.
Agenouillé devant son trône immense, si impressionnant,
J'ai honte de lever les yeux vers lui, si imposant, si important, si éclatant.
Je me sens comme de la boue face à cet Être Tout-Puissant.
Je lui dois des millions et je n'ai rien.
Je lui demande pardon mais je le sais bien,
Je suis incapable de régler ma dette.
Il parle alors de vendre tout ce qui m'appartient
Pour que je puisse enfin rembourser ce qui est sien.

Il parle de vendre ma famille,
Ma femme, mes enfants, ma vie...
Réduits en esclavage pour que je puisse enfin être acquitté.
Ma dette est extraordinairement élevée, je ne peux pas la
payer...
Je me mets à pleurer.
Je le supplie, j'implore sa clémence,
J'en appelle à davantage de patience.
Je ferai de mon mieux pour tout payer,
Mais par pitié, ne touchez pas à ma famille tant-aimée !
Et je reste là, agenouillé, je n'ose me relever.
Cet instant me paraît alors durer une éternité.
Un silence s'est installé et je ne peux savoir ce qui se passe
dans ses pensées.
Va-t-il finalement accéder à ma demande ?
Ou au contraire, attend-il de donner l'ordre de m'arrêter...
Visage contre terre, je ne vois pas le regard du roi qui a
changé.
La compassion a envahi ses traits,
Des larmes d'émotion sur son visage commencent à couler.
C'est alors qu'il se met à déclarer : « Va en paix, ta dette est
annulée ! »
Je me relève lentement, je ne comprends pas, ai-je vraiment
entendu...
Je croise alors le regard tendre de ce Roi, un regard que je ne
lui connaissais pas.
Le Roi a effacé ma dette.

Je peux repartir à zéro,
Libre et sans fardeau !
Son pardon est fabuleux et dépasse ce que je pouvais imaginer.
Ma dette était immense... mais sa compassion l'a dépassée.
Je sors de chez le roi avec un cœur si léger !
Mes mots sont trop petits, trop étriqués,
Pour vous décrire l'immensité de la joie et de la paix
Qui m'envahissent alors et transforment ma vie à tout
jamais.

Et je rencontre cet ami qui me doit de l'argent. Prison symbolique donc ?

Quelques billets, rien de très important.
C'est maintenant que je peux changer le cours de ma vie,
Cette deuxième chance miraculeusement offerte, je veux la
mettre à profit.

Je voulais récupérer cet argent qu'il me devait,
Comme si j'avais besoin qu'on reconnaisse le tort qu'il
m'avait fait.

Je voulais retenir contre lui cette offense et lui extorquer ce
peu de monnaie,

Même si de sa liberté il devait payer.

Mais lorsque que je le regarde aujourd'hui,
Je ne vois plus sa dette mais mon amitié pour lui.

Sa dette est si dérisoire à côté de celle que je devais.

Comment pouvais-je réclamer et ne pas exercer une grâce

telle que je l'avais expérimentée ?

« Mon ami, ta dette est effacée.

Comme le roi l'a fait pour moi, je veux te pardonner ! »

Je regarde mon compagnon s'éloigner.

Lui aussi semble avoir le cœur plus léger.

Prenons garde de ne jamais oublier

L'immensité du péché que Dieu nous a pardonné.

Les offenses du quotidien n'auront jamais autant de poids,

Faisons preuve de compassion et pardonnons à qui nous
offensera.

Effaçons la dette de ceux qui nous blessent et nous froissent,

Apprenons, comme notre Père céleste, à faire totalement
grâce !





A quoi pensent les hirondelles ?

Mijucle

La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés contre cette maison: elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur le roc.

Matthieu 7:25

Voici, tranquillement blottie, une hirondelle dans son nid.
Cette mère se soucie pour ses œufs, les veut bien à l'abri.
Comment savoir si le nid ne va pas être détruit ?
Comment rester sereine face aux aléas de la vie ?

« Cesse d'être inquiète et observe, sur le buisson, la pie,
et regarde avec soin sur quoi sa maison est bâtie :
elle glane, à travers champs, à travers prés, tout ce qui luit.
Elle ne prend pas le temps pour une branche bien choisie,
elle ne fait pas d'efforts pour bâtir un solide logis.
Elle se pense forte, fait fi du danger, et elle en rit.

Sois donc en paix, l'hirondelle, car ton foyer est béni.
Car tu as choisi un arbre avec de solides racines,
Car ta demeure est protégée par un feuillage fourni,
Tes valeurs inspirées sont les branches d'un tronc affermi.

Peu importe que souffle le vent, que tombe la pluie,
aucune tempête n'emportera ta famille, choisie.
La pie n'est pas éprouvée, et son cœur s'est endurci.
Face aux averses ou vents violents, elle sera anéantie.

Mais, toi, belle hirondelle, que se passe-t-il dans ton esprit ?
Oublie tous tes soucis, et chaque matin ne chante que pour LUI. »



Ce met, il se meurt

Samuel Lefevre

La graine, un serviteur pour contenter son maître
Parcourt tout l'univers chantant de tout son être
Immense amour gratuit, mon maître offre un cadeau
De plus il vous reprend ce joug et ce fardeau

Là un homme occupé continua sur sa voie
Un regard absorbé pour qu'il ne me revoie
Main tendue au second, à qui on lui vola
Son espérance, un aigle, illusion s'envola

Un troisième arriva, la ferveur chancelante
Se laissant entraîner par la mort ruisselante
Un dernier l'accepta, ce trésor, ce festin
Un, deux, trois, marchant vers un affligeant destin

Au loin nos deux héros, ouïrent un bruit de fête
Par peu de tribulations, ma joie est si parfaite
Dit ce fils adopté, à vous mes auditeurs
Le choix vous appartient, de l'amour l'éditeur

La graine

Sophie de Kersabiec

Petit oiseau pressé, avide, gourmand,
La graine est sous tes yeux, et tu ne la gobes pas.
Mais un autre après toi n'en fera qu'un repas.

Le semeur pourrait soupirer, il n'aura pas d'épi.
Mais il sourit, patient, content,
Charmé d'avoir nourri un petit innocent.

Terre hostile, dure, asséchée,
La graine en toi prend appui,
Et tu n'as pas la force de lui donner vie.

Le soleil vient, impitoyable, violent,
Brûle sur pied l'épi trop pressé,
Chétif et frêle que tu laissas pousser.

Le semeur pourrait s'impatienter, l'épi est perdu
Mais il sait qu'en tombant,
Pour la terre l'épi se fait aliment.

Ronces et épines, repoussantes verdure,
La graine étouffe en vos tiges touffues,
Et se meurt avant d'avoir vécu.

Le semeur pourrait désespérer, fatigué,
Mais le grain pour vos mûres,
Est devenu engrais de culture.

Terre douce, meuble, profonde et accueillante,
D'avoir fait germer le grain tu te vantes.
Sais-tu comme le semeur a peiné pour le fruit que tu portes,
Afin que l'épi se lève et sorte ?
Chez toi aussi, l'oiseau gourmand pourrait passer,
La pierre rocailleuse pourrait affleurer,
Le soleil cuisant pourrait brûler,
La ronce étouffante pourrait grimper.
Toi qui, travaillée par l'inlassable semeur,
Porte du fruit en cette heure,
Demain viendra, rien n'est gagné,
Laisse-toi être remuée, abreuvée,
Et cesse de croire qu'autrui
Ne peut entrer dans la Vie.

Labor et Fides

Pierre C.

Je m'en souviens comme si c'était hier, et pourtant,
L'eau a coulé sous les ponts depuis cette journée.
Le patron rentrait sur ses terres, et, ce faisant,
Réunissait sans façon tous les ouvriers.

À vrai dire, je croyais bien ne plus le revoir,
Tant son absence au loin s'était prolongée.
Tous disaient : « C'est lui ! », mais je refusais d'y croire.
À son sujet, trop de rumeurs avaient circulé.

Aussi quel étonnement, quel choc quand je le vis !
(Je n'étais pas vraiment préparé à son retour.)
Là devant mes yeux, aucun doute, c'était bien lui.
Alors, sans surprise, il parla sans détour.

Je revois encore son regard vif et perçant,
Mais trêve de paroles, venons-en au récit.
Un premier homme s'approcha du patron, prudent.
Il lui fallait rendre des comptes, ce qu'il fit.

C'était un ouvrier de confiance, d'une loyauté réelle.
Il avait eu à gérer cinq concessions.
À la sueur de son front, travaillant avec zèle,
Il avait, par ses efforts, fait de belles acquisitions.

Cinq parcelles de plus, cinq nouvelles plantations !
Le patron fut honoré et reconnu son mérite.
Il laissa éclater sa joie, puis dit avec conviction :
« Je te donnerai plus de responsabilités, et très vite ! »

Ce fut ensuite mon tour d'approcher, craintif.
« Patron, tu m'avais confié deux champs à ton départ.
J'ai fait de mon mieux, jamais je ne suis resté oisif.
J'en ai acquis deux autres, comme tu peux le voir. »
Le patron s'en réjouit, et me félicita vivement.
Voyant mon soupir de soulagement, il ajouta, ravi :
« J'ai eu raison de te faire confiance, vraiment !
Je te donnerai plus de responsabilités, à toi aussi. »

Vint alors un dernier ouvrier, assailli par la peur.
Sa seule concession, il l'avait négligée.
Certes, elle n'avait pas perdu de valeur.
Mais elle n'en avait pas non plus gagné.

Le patron ne s'y était pas trompé, lorsqu'en partant
Il avait réparti ses différentes plantations.
Il était connu pour son grand discernement,
Et la réalité lui donnait maintenant raison.

« Tu connaissais pourtant mon niveau d'exigence,
Ouvrier indolent, travailleur paresseux.
Désormais, hors de ma vue, loin de ma présence !
Te confier mon bien était trop audacieux.

Confiez donc cette parcelle au premier ouvrier.
Sa fiabilité, son labeur ne font plus aucun doute.
Lui se mettra au travail et la fera fructifier.
Il saura surmonter les obstacles sur sa route. »

Ainsi se termine cette histoire, ce court récit.
Je n'ai aucune idée si celui-ci vous a plu.
Non, en réalité je n'ai pas tout à fait fini,
Je dois encore dissiper un malentendu.

En effet me croirez-vous, oui vous, humble lecteur,
Si je vous avoue maintenant, avec une pointe de défi ?
Que ces faits, quelle que puisse être leur saveur,
Ne se sont en vérité jamais, non jamais produits !



Un Fils Parfait

Myriam Craddock

C'est l'histoire d'un homme généreux
Qui avait deux fils qu'il aimait tendrement.
Le plus jeune quitta le foyer des parents.
Resta alors l'aîné sage et courageux.

Alors que le cadet se débauchait en ville,
L'autre travaillait dur pour son père,
Il soutenait et consolait sa tendre mère.
Son frère se livrait aux actions les plus viles.

La famine arriva et toujours pas de nouvelle
Du benjamin si chéri de sa famille.
À la maison on se nourrissait de lentille,
Grâce aux soins de l'aîné très professionnel.

Un jour l'impudent refit surface
L'air malade et honteux
Et le père le cœur tout joyeux,
Lui ouvre les bras et l'embrasse.

Un magnifique festin est organisé,
Comme il n'y en a jamais eu par le passé.
Mais l'ainé par un orgueil mal placé,
Se remplit d'une jalousie malavisée.

« Mon père je t'ai servi dans l'obéissance
Et jamais tu ne m'as fait de festin !
Et lui t'a méprisé en égoïste et vilain
Et tu lui offres tout avec opulence ? »

« Mon fils tout ceci est aussi à toi,
Mais laisse moi me réjouir et louer Dieu
Car mon fils qui s'était perdu dans d'obscurs lieux
Est aujourd'hui de nouveau sur le chemin de la foi ! »



Le temps du Jugement...

Chtaloun

Emmanuel, fils unique du grand roi
Prince du salut, des sans voix
Te crucifier la foule a fait le choix
Haine et folie, parmi les hors la loi

Tu rassembles ta maison
Offre ton riche blason
Prône sagesse et raison
Je reviendrai ! dis-tu, pointant l'horizon

A ton retour, sa vie chacun retrace
A la lumière de ta face

L'un se présente, zèle et fidélité
– Monseigneur, voici le fruit porté
– Heureux es-tu ! déclare le ressuscité

Loyal et passionné, un autre proclame :
– Seigneur et Sauveur de mon âme
– Heureux celui qui porte mon oriflamme

Un dernier méprise le divin maître
Argue le connaître
Dans des accusations s'empêtre
– Monseigneur reprends ton don
De toi ne désire ni joies, ni pardon
– Ainsi me vois-tu, pauvre pécheur
Si loin de mon cœur
Négligent majordome
Récusant mon royaume
A l'aune de ton adhérence
Voici ma sentence :

– Gardes : à mes amis la grâce !
Hypocrites, traîtres ! Délogez
Dépouillez, égorgez
Tout ce qui m'est injure
Et combine impure
Ma grande et forte citadelle
Ne reçoit point l'infidèle

Aujourd'hui est le temps du Jugement...





Une brebis retrouvée

Rachel

Le monde, un océan aux multiples tourments
Dans lequel je m'échoue très aisément.

Les secousses me font tituber

Les racines me font trébucher.

Dans un manège aux faux espoirs,

Quelle vérité pourrais-je apercevoir ?

Puisque la vallée de la mort étend son ombre,

Au plus profond de mon cœur sombre.

Dans les tréfonds de l'abîme où j'ai chuté,

Un rayon aveuglant inonde soudain l'obscurité.

Un berger m'élève de ce nid échoué,

Me ramène sur le sentier par son bâton de bonté.

Au-delà du ciel, des anges élèvent leur divine voix,

Non pour louer 99 justes côtoyant l'intégrité,

Mais pour me saluer, moi, pécheur racheté,

Pour qui l'Éternel a pansé les plaies d'autrefois.

Portée sur ses épaules, plus rien ne m'ébranle,
Son aile protectrice m'épargne la déchéance.
Mon esprit était en deuil, mon bonheur couvert d'orages,
Désormais je cours avec joie vers de verts pâturages.

Avec l'Éternel, un palais d'allégresse balaie les ruines de
souffrances.
Son eau paisible, vivifiante et source d'abondance,
Ruisselle dans les interstices du vide passé de son absence,
Et mon cœur connaît la plénitude en sa présence.

Mais ce Dieu à l'insatiable envie de racheter,
Se complaît à agrandir son troupeau.
Alors, comme moi, laisse-toi sauver brebis égarée,
Car mon Dieu promet gloire et renouveau

A la brebis retrouvée.



L'attente

Tony Victor Danly

En véraison fut le fruit, en floraison fut la fleur.
Voici que le moment s'approchait où pour l'unique Prince
On devait parcourir toute la contrée et toute la province
Afin d'y trouver des filles vierges, nobles et meilleures
Qui, de leur consentement seraient gratifiées de royauté.

Furent choisies dix jeunes vierges de particulière beauté
Qui furent au palais conduites pour l'exceptionnelle rencontre
Avec le Prince unique, le seul héritier du trône.
Celui dont sur toute la terre, seul le nom prône
Car pour l'infinité de son règne, nul ne sera contre.

Les minutes devenaient des heures, les heures des jours.
Dans l'immense solitude et la rigueur de la demeure royale,
Ployant sous les faix qui avaient pour nom l'épreuve de l'amour,
Les dix prétendantes ne se lassèrent de leurs flammes cordiales.
Car elles disaient dans une inébranlable assurance :
« Que passent le ciel et la terre, que se décuplent les souffrances,
Le Prince, de toute existence n'a jamais trahi ses promesses.
Qu'advienne que pourra, nous serons ses princesses. »

Des semaines passèrent, puis se succédèrent des mois.
Le calme demeurait toujours le chemin du futur Roi.
« Peut-être ne viendra-t-il plus ? dirent deux d'entre elles. »
Nous partirons, car notre jeunesse ne sera pas éternelle.
Après tout, pour être un homme, il n'est guère le seul.
A rester, viendra-il nous trouver dans des linceuls...
Ainsi l'avaient-elles dit, ainsi l'ont-elles fait
Elles repartirent, disant oublier l'ère morne par des fêtes.

Des mois se sont écoulés pour donner naissance à une année
Le Prince demeurait toujours absent, sans un signe de vie.
Et les cœurs s'amollirent, les pensées semblaient condamnées
Par une promesse qui ne se tiendrait jusqu'à la fin de la vie.

Lasses, deux autres encore repartirent chez les leurs
Et firent une croix sur le temps perdu pour rien.
Comme sur un navire sans aucune réelle destination
Les autres ne gardaient qu'un espoir vide d'attraction.

Les mois d'une année s'envolèrent en pondant une autre
Sans que s'accomplisse la prophétie du «bientôt» des apôtres.
Fatiguées, affligées, deux autres encore s'en allèrent
En promettant un retour quand viendrait le Maître des hères.

Puis, vint un soir où la lune était à son apogée
Et qu'éparses étaient les étoiles dans l'éther logées
Sonna une forte trompette accompagnée de douces symphonies
Qui annonçaient la venue du dominateur de toutes seigneuries.

Sublime était-il dans toute sa grandeur.
Incomparable était sa puissance comme Seigneur.
Son visage dépassait à l'infini une beauté hors-mythe
Et son opulence ne disposait d'aucune limite.

Vous êtes restées malgré l'épreuve et le temps
Dit-il avec amour aux cinq autres qui étaient restées.
Venez donc avec moi dans mon royaume et demeurez.
Festoyer, réjouissez-vous à votre gré pour autant
Car à moi, vous êtes restées fidèles malgré tout
A mon tour d'être avec vous pour une durée sans bout.

Les autres qui étaient parties apprirent la nouvelle
Et demandèrent aussitôt qu'on leur ouvrit la porte du Suprême.
Quand il sortit et vit à ses portes cinq autres demoiselles
Qui clamaient être ses prétendantes qui l'aiment,
Il leur répondit calmement sans hâter de pas,
« Partez mes chères car je ne vous connais pas. »



Retour à la Lumière

Kristo

Pêcheurs et publicains, pour écouter Jésus, viennent de
toutes parts

Et s'assoient près de lui, savourant chaque mot.

Mais plus loin, en retrait, regard lourd, bouche amère,

Des pharisiens debout, muets comme des tombeaux.

Jésus veut leur montrer qu'à l'Amour infini, non, personne
n'accède

Sourcils froncés, bouche pincée et le dos raide,

Mais bras ouverts, le cœur brûlant et le pardon à fleur de peau !

Alors, Jésus raconte : « Un homme avait deux fils... »

Le dernier veut s'enfuir d'une vie sans surprise,

S'enivrer du parfum des vents de liberté

Et goûter aux délices d'un avenir rêvé.

Il a si soif « d'ailleurs » et si faim « d'autrement » !

Il demande sa part et le Père y consent.

Alors il va et se jette à plein corps, brisant son innocence,

Se laissant emporter par l'ivresse des sens
Mais le pouvoir de l'or donne de fausses ailes,
Aveugle, il croit qu'il vole, en vérité il tombe
Et son âme enivrée le précipite au fond,
Avec pour seul secours, la compagnie des porcs.

Mais le miracle est là !
Au fond de l'innommé, se lève une lumière.
C'est dans l'obscurité, qu'au plus sombre, il se voit.
Qu'il voit son devenir : celui d'une âme morte .
Alors, il se redresse et choisit l'espérance : « Je vais retourner chez
mon père ».
Il se lève et s'en va, une blessure au cœur qui le brûle en-dedans,
Cette même blessure qui brûle aussi un autre,
Cette même douleur qui frappe les deux âmes lorsque leur lien se
brise.

Il est encore bien loin de sa maison d'enfance
Mais le Père le voit, il court jusqu'à ses bras.
Et l'Amour, dans l'instant, renoue le lien brisé.
Pourtant, il veut encore clamer sa repentance,
« Père, pardonne-moi, ... », mais à peine ces mots sont-ils articulés
Que le voilà chaussé, habillé et bagué. Mais, surtout, pardonné !
Sacrifions le veau gras et que les cœurs exultent !
Crions-le sur les toits pour qu'enfin tous l'entendent
Le péché n'est que paille et l'Amour feu ardent !

Les pharisiens sont là, médusés, bouche bée,

Mais Jésus les regarde et ses yeux touchent l'âme :

« Oui, grande est ma joie d'être auprès de ces âmes blessées,
Car elles erraient dans les ténèbres et elles marchent vers la
lumière !

Oui, grande est ma joie de partager avec elles ce repas
Car c'est de Vérité qu'elles ont faim et de Vie qu'elles ont soif !
Vous, frères aînés, vous qui toujours avez foulé les chemins de
la Loi,
Régouissez-vous car elles sont aujourd'hui arrachées au
Néant ! »

Ô, pour nous tous, ami(e)s, qui écoutons sa voix,
Qu'au plus secret de l'âme, enfin, ces mots résonnent :
La Justice suprême trouve sa perfection dans l'Amour qui par-
donne.



Le père propice

Elisabeth Tonnac

Un père a deux fils
Si précieux
A ses yeux...

L'un toujours dans le rang
Veut la tranquillité.
Et l'autre, hors du rang,
Cherche la liberté.

Il les menait
Avec douceur,
Il les comblait
Avec chaleur.

L'un le voit directeur.
Mais il est son père !
L'autre, son pourvoyeur.
Mais il est son père !

L'un est resté.
L'autre parti,
Si effronté,
Sans garantie...

« Je sais qu'il reviendra,
Humilié, affamé...
Je sais que dans mes bras
Il se saura aimé !

Mais mon aîné,
Que lui dire ?
Son cœur miné,
Sans sourire...

Je lui dirai mon cœur,
Toujours, de jour en jour,
Lui dirai sa valeur !
J'attendrai dans l'amour... »

Un père a deux fils
Si précieux
A ses yeux...



La Fête à ne pas manquer

Jemima Delavegas

Un homme organisa une grande fête,
Et il invita beaucoup de gens.
Le jour étant arrivé et ne voyant pas leurs têtes,
Il leur téléphona pour leur dire de venir car il était temps.

Le premier dit : « Je te prie de m'excuser,
J'ai un partiel la semaine prochaine ;
Il faut que je révise mes cours sans tarder,
Pour valider mon semestre, sinon j'aurai la haine. »

Un autre dit : « Je te prie de m'excuser,
Je viens d'acheter une magnifique Bugatti ;
Il faut absolument que j'aille l'essayer,
Et tester sa puissance garantie.

Un autre dit: « Je te prie de m'excuser,
J'ai réservé une chambre d'hôtel spa,
Pour faire plaisir à ma dulcinée ;
Je ne pourrai donc pas être là. »

L'organisateur de la fête indigné de ces réponses,
Appela toutes les personnes de son répertoire ;
Et sur ses réseaux sociaux, il mit aussi une annonce,
Pour inviter toutes personnes, sans attendre le soir.



Bâtir sa vie

Enintsoa Rasamimanana

Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ?

Luc 6. 47-49.

Sam :

Hey man, je n'ai pas pu m'empêcher de te donner un coup de téléphone

Vois-tu je viens d'acheter la dernière version de l'iPhone
Celle dont je t'ai parlé ce matin que j'ai toujours voulu avoir
Je l'ai maintenant dans mes mains je n'arrive pas à y croire

J'ai pris une photo sur mon fauteuil pour le partager à mes
« fans »

Surtout n'oublie pas de jeter un coup d'œil sur mon Instagram

Tu imagines le nombre de "J'aime" que ça va faire
Je ne compte même plus les milliers de commentaires

Patrick :

Wow, je suis vraiment content pour toi mon vieux
A travers ta voix j'entends à quel point tu es heureux.

Sam :

Ouais ! Et pourquoi on n'irait pas manger ensemble ce soir ?
Comme ça je pourrai bien te raconter toute l'histoire
Tu sais le projet dont je me suis lancé il y a pas si longtemps
Bah, on dirait que ça a marché et regarde déjà le rendement !

Patrick :

Désolé mon grand, mais je fais des études bibliques ce soir
Après cela dans notre logement on peut toujours se voir

Sam :

Oh non, alors tu t'entraînes encore avec tes vieux bouquins ?
A ruminer sur tes trucs de John Owen et de Jean Calvin ?
Je te dis d'essayer mes vidéos de développement personnel
Tu verras que tes rêves les plus beaux vont devenir réels

Si tu veux réussir ta vie, c'est le dur labeur qui compte
La Bible est juste une utopie et je ne sais plus à quand ça remonte
Donc je le répète encore : il faut que tu penses à ton avenir.
Je m'inquiète sur ton sort quand tu t'engouffres dans ces délires.

Patrick :

Oh merci de te soucier de ma vie en pensant à mon avenir
Mais comme je t'ai déjà dit c'est sur ce livre que je veux le bâtir.

Ce livre qui m'a appris que je suis un pécheur et la mort
m'est destinée

Mais par ma foi en Jésus, je suis maintenant sauvé

Ce livre qui m'a appris qu'un Sauveur s'est sacrifié

A pris ma place et a subi la colère de Dieu qui m'a été réservée

Que mon cœur a été régénéré pour que je croie en Lui

Et que sa justice m'a été donnée pour que j'aie la vraie vie

Y a-t-il un meilleur avenir que celui d'un sans-abri ramené à la maison ?

Celui d'un coupable qui a été adopté au lieu de subir les sanctions ?

Celui d'un esclave devenu un ami proche du Maître

Celui qui a reçu la grâce d'abandonner son poste de traître

Celui qui, à travers toute chose, grandit dans la sainteté

Celui qui, malgré les coups de la vie, se dit que 'le ciel, je vais l'hériter' !

Celui qui, bien sûr, doit bien travailler et relever des défis

Celui qui, dans tout ce qu'il fait, veut honorer Jésus Christ.



Le fils resté

Anna Cordelier

Ça y est, mon frère est parti !
Laisant derrière lui sa patrie.
Il s'est saisi de l'héritage
Pour vivre de libertinage.
Tous les matins mon Père l'attend
Il reviendra, mais en son temps
Me dit-il avec assurance.
Mon frère lui donne tant de souffrances...
Je crois qu'il nous a dépouillés
Et dans les fêtes, vite oubliés !
La patience de mon Père m'agace
Mon frère ne mérite que sarcasme.
Un mois s'est d'abord écoulé
Même au final plusieurs années
Où mon Père s'est montré patient
Et moi blasé et méprisant.
Mais Papa croit en son retour
Car on a toujours soif d'amour...
L'argent ne peut pas nous payer
Ce que la famille veut nous donner.

Mais je suis resté près de Père,
M'aime-t-il autant que mon frère ?
Celui-ci amaigri revînt
Père lui fit alors un festin...
Oubliant les fautes, les péchés
De ce fils revenu fauché.
C'est plus tard que je comprendrai
Qu'il m'aime également, en effet :
« Tous mes biens sont aussi les tiens »
Me clamera-t-il l'air de rien.
Dans toutes ces années de labeur
Dieu me partageait son bonheur.
J'ai gaspillé de l'énergie
A maudire mon frère le hardi.
Alors que pendant tout ce temps
Dieu me donnait des biens très grands...
Je les vois là-bas se réjouir
Père peut de nouveau le chérir,
Content que son fils soit revenu
Lui qui était mort et perdu...



Dans ses larmes

Anna Mouhot

L'après-midi fait sommeiller les pierres des murs
Et des rayons de soleil traînent dans la poussière
Un homme se tient face à l'autel, debout, fort et sûr
Un autre à genoux, les yeux tristes et le cœur amer

Le premier énumère chaque action, se juge bon
Bien meilleur que l'autre, par la même occasion.
Il se construit à chaque mot une belle façade
Bien trop aveuglé pour voir son cœur malade...

Malade, oui, malade d'un syndrome mortel
Faisant frémir l'autre homme qui prie, désespéré
Laisant fuir ses mots trop faibles vers le ciel
Alors que dans ses larmes se reflète la vérité.

Cette vérité.
Que rien ni personne ne peut affirmer devant
Le maître de tout qu'il est supérieur à autrui.
Car aucun de nous n'a cet amour puissant
Qui rend libre les âmes et redonne la vie.



Le véritable cep

Johanna Delmas

Demeurez en moi et je demeurerai en vous. Le sarment ne peut pas porter de fruit par lui-même, sans rester attaché au cep ; il en va de même pour vous si vous ne demeurez pas en moi.

Jean 15:4

M'enfonçant dans la boue
En plein cœur de la vigne
Je me tiens, debout
Cherchant un signe
Tout semble mourir
Parmi les plantations
Aucun fruit ne voulant mûrir
Pas d'oiseau pour une chanson

Mais alors que le froid gouverne
M'obligeant à trembler
Parmi le paysage terne
Une voix semble m'appeler
Voilà qu'un homme s'approche
Un vigneron, plutôt accueillant
Comme si nous étions proches
S'adresse à moi, tout souriant

Il m'indique un petit chemin
Vers une colline massive
Doucement, il prend ma main
Voulant que je le suive
Je me laisse alors guider
L'air semblant plus pur
Je sens ma peur s'envoler
Sa présence me rassure

Une fois arrivé en haut
Nous trouvons un arbre
Sortant clairement du lot
Brillant tel du marbre
Ses sarments sont nombreux
Et d'autres viennent s'ajouter
Portant de bons fruits juteux
Donnant un air de majesté

Soudainement, j'avance
Ne pouvant plus cacher
Cette irrésistible attirance
J'ose alors le toucher
Le vigneron, près de moi
Me regarde avec tendresse
Tandis que s'élèvent des voix
Poussant des cris d'allégresse

Une nouvelle branche apparaît
Portant à son tour la vie
Révélant que je suis dans sa vérité
Alors, enfin, je lui souris

Voilà ma véritable maison
Auprès du véritable Cep



Passe-Cœur

Vanessa Schoonooghe

Et Abraham lui dit: S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader quand même quelqu'un des morts ressusciterait.

Luc 16:31

Dans la belle Nazareth vivent deux hommes bénis
Des rêves pleins la tête, ils s'attendent au meilleur de
la vie.

Les années passent et offrent leurs lots d'épreuves,

Tandis que la destinée accomplit son œuvre.

Alors qu'à l'un la vie est opportune,

A l'autre, elle n'est qu'infortune.

Misérable, Lazare n'a plus de moyen de subsister

Incapable même de pouvoir se déplacer.

Tous les jours, couché à la porte du fortuné

Il attend de recevoir quelques bonnes charités.

Il observe les gens de ce monde mener des vies abondantes

Courant après les articles en vogue, aux allures ridiculement
éclatantes.

Tous les jours, le riche rogue croise le pauvre.

Jamais son regard ne se porte sur le mendiant.
Alors, plutôt que de se restaurer des miettes du méprisant,
Lazare se fait dévorer par la pauvreté.
Bien souvent les forts occupés, souffrent de cécité
Et ne voient bien que les plaisirs superficiels.
Sans plaintes, Lazare attend le secours de l'Éternel.
Quand, sans crier garde, pour l'un et l'autre la fin sonna.
Nul n'échappe au jugement du juste quand tinte l'heure du trépas.
Il ait des choses que l'argent ne peut acheter.
Face à celui qui détient la vérité, rien ne saurait être caché.
Le cœur est la clef.
Seuls ceux qui croient, passent la porte de félicité,
Les autres franchissent celle de la géhenne.
Tel est le cas pour le riche qui paye désormais le prix de son désintérêt.
Alors que son corps prend place sous terre en grande pompe,
Il subit le châtiment funeste qu'il ne pourrait corrompre.
Tandis que Lazare au cœur tendre, reçoit les honneurs des cieux
Porté par les anges, il est accueilli dans le sein de Dieu.
Du milieu de sa flamme, subissant son châtiment,
Le riche se lamente.
Il aperçoit Lazare au côté d'Abraham,
Se met à réclamer faveur pour son âme.
Il prie le saint de Dieu de lui envoyer Lazare

Pour recevoir quelques consolations.
Lui, qui durant sa vie était dénué de compassion,
Se pense encore quelques droits sur le racheté.
Mais la justice est immuable dans la royauté.
L'aide que le riche a négligé d'apporter,
Ne pourrait lui être accordé.
Le riche comprenant son erreur pense à ses frères.
Il implore un miracle dans leur maison pour preuve,
Afin qu'ils considèrent la foi qui pour l'éternité libère,
Et qu'aucun d'eux dans les tourments ne s'égarent.
Il insiste : un mort ressuscité tel un phare
Leur permettrait d'être sauvés.
Ils reconnaîtraient le Sauveur, le Seigneur des âmes rescapées.
Mais l'homme de Dieu connaît le cœur des hommes.
Le manque de foi vient de la rébellion du cœur.
Aussi longtemps que le cœur n'est disposé à croire,
L'homme ne saisit que son âme est en danger.
Les preuves les plus évidentes ne suffiraient pas à le persuader.
La foi ne naît pas d'une quelconque démonstration,
Mais du cœur s'éveille la conviction.



Petit oiseau tombé du nid

Paulalie

Jeanne, atteinte de graves troubles
Vivait dans un monde de peur,
Pouvant asséner des coups doubles
Et provoquer un grand malheur.

Un tout petit être fragile
Tomba de ce nid, sans soutien.
Sa mère, incompétente, agile,
N'assumerait pas l'entretien.

Le bébé, placé dans un centre,
Trouverait la sécurité
Mais n'aurait pas l'amour très tendre
Donné par prodigalité.

Une assistante maternelle
Risquerait de ne pas tenir
Face à Jeanne irrationnelle.
Que proposer pour l'avenir ?

L'oncle alla demander au juge
De pouvoir prendre son neveu
Avec sa femme en leur refuge.
Cela tenait par un cheveu !

Après des années difficiles,
Avec aide et tendresse, au sol,
Et des critiques imbéciles,
Le blessé put prendre son vol.



Le monde que je vois

Nadine Grimand

Or, comme on arrache l'ivraie et qu'on la jette au feu, il en sera de même à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité : et ils les jetteront dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Matthieu 13:40-42

Que vois-tu mon âme en cette étendue infinie?
Un monde à deux faces, nommées la mort et la vie.
L'une où l'exquise lumière divine jaillit.
L'autre où siègent les ténèbres de la nuit.

Du côté de l'éblouissante lumière règne le bien
Où les enfants heureux se réjouissent d'un rien.
Du côté sombre et obscur règne une nuit sans fin
Tristesse, mort, violence, vie sans lendemain.

Un recto aux prairies de toutes les couleurs
Où papillons, oiseaux et abeilles font leur demeure.
D'où l'on revient les bras chargés de fleurs
Pour avoir chez soi d'envoûtantes senteurs.

Un verso où les champs s'étendent à perte de vue
Rien ne bouge, rien ne vit, tout est mort, tout est nu.
Engrais et pesticides, ils en ont beaucoup trop bu
Afin que les cupides impies soient toujours repus.

J'implore l'Eternel d'ôter de la terre ces méchants
Il me répond « Ma colère atteindrait aussi mes enfants,
Mon bien aimé, ne t'en fais pas, sois patient,
J'agirai en mon temps et les enverrai dans le néant »



Le religieux et l'éboueur

Sabrina Edy

Il y avait dans le temple deux croyants
Priant chacun leur Dieu sincèrement.

Comptabilisant fièrement auprès de Dieu
Toutes ses actions menées avec un esprit religieux,
Le premier priait à haute voix debout,
Tandis que le second avait préféré s'isoler à genoux :

« Je te loue de ce que je jeûne régulièrement,
De ce que je te donne ma dîme fidèlement,
De ce que je suis toujours bien vêtu !
Ô combien je te suis reconnaissant
Que je ne sois pas comme tous ces gens
Ingrats, adultères, injustes, dealers
Ni même comme ce pauvre éboueur
Au parfum de mauvaise odeur ! »

« Père, je viens devant toi en toute humilité
Aie pitié de moi, pauvre pêcheur !
Ô Dieu, daigne pardonner mes iniquités !
Puisses-tu recevoir mon amour imparfait

Ne me rejette pas loin de ta face...
Mais étends sur moi ta grâce
A ta droite éternelle
Réserve-moi une place !

Je vous le dis, en vérité,
« Seule la prière du second a été exaucée.
Cessez de juger à l'apparence,
Présentez-vous en toute transparence
Gardez-vous de juger vos pairs
À leur tenue vestimentaire
Au sein même de mon sanctuaire.
Mais regardez premièrement au cœur
Et soignez d'abord votre intérieur...

Afin que de tous soit connue votre douceur
Et non votre petit doigt accusateur...
Revenez à moi votre rédempteur
Comme cet éboueur, au cœur pur,
Que j'ai lavé de toute souillure
Repentez-vous et sanctifiez-vous
Et je reviendrai vers vous.

Votre Père qui pardonne TOUT.



Mon merveilleux Berger

Doumourous

Je me pose dans mon lit et je réfléchis
Je réfléchis mais l'inspiration me fuit
Mille idées s'entrechoquent et s'emmêlent dans ma tête
Là-haut c'est la fête
Je regarde les aiguilles trotter en attendant qu'elle s'arrête

« Réécrire une parabole sous un autre angle », voilà la
consigne
Mais laquelle choisir ? L'économe fidèle et avisé, le trésor caché ou les deux fils dans la vigne ? Je ne vais pas abandonner, je vais continuer à chercher et je vais trouver
Et je suis bien décidée à L'honorer pour Sa bonté et Sa fidélité

Pause déjeuner
Mes mâchoires turbinent et dans ma tête aussi ça turbine
pour trouver mon idée
Quand soudain, la machinerie est stoppée

Mon idée est fixée
Ma parabole sera celle-là, c'est décidé !

Alors je prends la plume pour vous la conter
Et tout en commençant, je sais que viendront des larmes
Aussitôt suivies d'un merci du plus profond de mon âme
Pour mon merveilleux Berger qui m'a consolée

« J'étais jeune, j'aimais le Seigneur.
Je savais que j'avais profondément besoin de lui, je lui ai
demandé d'être mon Sauveur.
J'étais bien décidée à le suivre par-delà les montagnes et les
tempêtes,
Et cela, jusqu'à la Cité Céleste.
Je ne suivais que Sa voix pour avancer.
Je savais qu'Il n'allait jamais me laisser.
J'écoutais Ses conseils et Ses mises en garde pour ne pas
m'égarer,
Il était mon Berger.

Mais, un jour, j'ai préféré choisir la direction de ma vie.
À une intersection, je l'ai laissé, je ne l'ai pas suivi.
Je suis partie sans me retourner, sourde à Ses « Reviens ma
fille ! »
Lorsque je l'ai regardé une dernière fois, j'ai vu Ses yeux
s'emplir de larmes...
Mais elles n'ont pas suffi à raviver ma flamme.

Je me suis enfoncée dans ce chemin
Je n'y voyais rien.
Les ténèbres environnantes m'ont tourmentée et assaillie
Ma vie n'était plus que nuit
J'avais l'impression de devoir toujours me battre, surtout
contre moi
Au fond de moi, il restait un peu de foi
Mais je ne voulais pas retourner à la Croix
Je fuyais mon Berger
Parfois, dans la tourmente, je l'entendais m'appeler
Je voyais Sa lumière au loin, comme un phare qui voulait me
guider
Mais je continuais à m'enfoncer dans cet océan noir d'encre où
j'ai cru cent fois me noyer.

Un jour, je suis tombée dans un gouffre très profond
J'étais en déséquilibre sur le fil de ma vie et j'avais littéralement
touché le fond
Des machines m'aidaient à respirer
Dans ma tête, tout s'est alors éclairé
Des images me sont revenues du passé
Mon erreur, ma détresse mais surtout l'amour de mon Berger
Alors je l'ai appelé
Et dans ce gouffre, Il est venu me chercher

Il m'a prise dans Ses bras
Ses yeux se sont emplis de larmes mais c'étaient des larmes de
joie

J'avais retrouvé mon Papa

Quelques temps plus tard, je me suis endormie

Mais avant, Il m'a dit qu'il allait prévenir une autre brebis,
ma p'tite sœur, de mon retour à la bergerie.

J'ai alors su que dans sa détresse, l'espoir et la joie lui raient
comme des trésors pour le reste de sa vie. »

Cette autre brebis, c'est moi.



Le bon samaritain

Diana Mayer

Paisible et gai, il cheminait
Quand tout à coup, les coups
Firent entrer la haine.
Elle le dépouilla, le vola
Et sur le sol, seul, le laissa.

Tu le vis, toi qui passais
Bien que prêtre de profession
Tu n'en avais pas la passion
Et souvent la charité, tu oubliais.

Tu le vis, toi qui passais
Homme de loi,
Mais pas de foi
Souvent la bonté, tu oubliais

Mais, tu le vis, toi qui passais,
Mais, tu le pris, toi qui aimais
D'amour, tu l'enveloppas
Et de sa vie tu te préoccupas

Et si demain, par les chemins
Paisible et gai, il chemine
C'est grâce à tes soins,
Toi, le bon samaritain.



Maître Corbeau est bien nourri

Laura Stoll

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Ne tenait pas en son bec un fromage.
Maître Corbeau se sentait au contraire bien trop aimé
Pour s'aventurer dans un quelconque pillage.

Il était pourtant vrai qu'il vieillissait en âge,
Il entendait de tous côtés une tonne de babillages
Certains lui disaient qu'il f'rait mieux d'amasser,
Maitre Renard lui disait d'agrandir ses greniers :
« Pourquoi ne fais-tu pas comme ces hommes ?
Qui amassent et amassent mais ne moissonnent ?
Regarde-les chercher, creuser, fouiller, suer,
Quêtant la moindre miette pour remplir leur cellier ».
« A quoi bon s'épuiser ? », répondait Maitr'Corbeau
« Pourquoi s'inquiéter, à quoi bon s'ronger les os ?
Quand Celui qui a tout donné règne là-haut ?
J'préfère bien au contraire trouver l'repos. »

Mais un beau jour, Maitre Corbeau n'y tenant plus,
Alla voir ces hommes qui s'acharnaient à mains nues :
« Il est temps qu'vous vous détourniez de ces soucis

Qui n'vous offr'pas une seule seconde de répit.
Le Très-Haut n'attend que votre belle repentance
Croyez qu'Il est Celui qui vous apportera la délivrance.
Cessez un peu d'vouloir remplir vos greniers,
Préférez plutôt rechercher Celui qui a sauvé l'humanité.
Reposez-vous sous ses grandes ailes bienfaisantes,
Recevez pleinement cette sûreté apaisante,
Que le Prince de la Paix vous couvrira de sa main
Pour que plus jamais votre pain n'soit sans levain.
C'est de Lui-même que vient de cette grande parole de sagesse :
« Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la
durée de sa vie ? ».

Il est vrai que rien de bon ne peut sortir de la paresse,
Mais ce que j'vous dis, c'est d'vous présenter devant la Source de
la vie,
Cherchez son Royaume et soyez dans l'allégresse,
Car il est écrit que tout est déjà accompli.

Moi qui ne suis qu'un petit corbeau,
Mon Dieu prend soin de moi comme si j'étais l'plus beau
Alors à combien plus fortes raisons,
Vous les hommes, ne serez jamais plus à l'abandon.
Vous qui êtes appelés « merveilleuses créatures »,
Pouvez être sûrs de valoir bien plus encore que l'or le plus pur.
Le Dieu trois fois Saint ne vous délaissera point,
N'ayez plus peur du lendemain mais croyez à Celui qui a été
oint.



L'orchestre à bout de souffle...

Anderson Desilus

A lors le royaume des cieux ressemblera à dix musiciens qui ont pour objectif de se préparer au concert qui sera animé par un célèbre chef d'orchestre.

Cinq d'entre eux étaient des musiciens accoutumés à des répétitions intensives, les cinq autres étaient un peu plus désinvoltes.

Ces derniers ne prirent pas la peine ne serait-ce que d'emporter leurs partitions, tandis que les disciplinés, eux, ne manquaient de rien pour lancer les premières notes.

La répétition commença.

Sagement, le contrebassiste et le violoncelliste déployèrent leur archet, suivis des instruments à vents qui s'installèrent tranquillement.

Face à eux, la guitariste, le harpiste, la pianiste et les joueurs de grosses caisses se chamaillèrent.

L'harmonie à bout de souffle peina à s'installer...

Soudain, en un tiers de temps, dans un chahut assourdissant, on poussa un cri aigu : Taratata !

Un silence remplaça le tintamarre. Le chef d'orchestre arriva sans faire de bruit.

Les musiciens décomposés, crièrent « Piano, piano ! »

Et dans le même rythme réclamèrent à l'unisson aux musiciens dociles de les accompagner dans une ultime répétition.

En réponse, les musiciens sages déclinèrent poliment la proposition et les invitèrent à relire leurs partitions.

De sa baguette, le chef d'orchestre désigna logiquement les cinq meilleurs, qui durement travaillèrent pour faire partie de son orchestre élitiste.

La guitariste, dans un soupir, se fit porte-parole de ses congénères et interpella dans un solo en mi bémol, le chef d'orchestre pour lui justifier la cause de leur piètre prestation.

A ce ceci, la réponse du chef d'orchestre dans un point d'orgue, fut la suivante :

« Non, car vous n'avez pas donné le meilleur de vous-même. »

La réponse sans appel, sonna le glas aux cinq musiciens dépités tandis que pour le quintette élu, celle-ci donna le LA.

Moralité : Cette parodie de la parabole des dix vierges doit nous interpeller sur la manière dont nous gérons un bien très précieux: LE TEMPS.

Oui, il s'agit de lutter efficacement contre la procrastination. Nous sommes tous des artistes, chacun avec son style mais tel un sablier qui est sur le point de s'arrêter, nos journées, nos temps libres et même nos soirées sont autant d'occasions pour se préparer sans plus tarder à rencontrer notre Seigneur Jésus-Christ.

Ne l'oublions pas : Maranatha !



Mes lendemains sont dans ta main...

Christ'in

« La peur des problèmes cause bien plus de problèmes que les problèmes eux-mêmes. »

Par la foi, je veux croire, mais l'inquiétude m'assaille, et comme les nuages qui cachent le soleil, le flux de mes soucis me dissimule le Père. Sur ma couche, tout le jour, je n'ai point de repos. S'agissant de demain, l'angoisse ne me lâche pas. L'esprit préoccupé, je ne peux être en paix. Tant de questions me hantent au point que j'en oublie les faveurs de mon Dieu, Ses yeux fixés sur moi et toutes Ses bontés renouvelées chaque matin.

Et pourtant... Et pourtant, me dit-Il sans le moindre jugement. Son bulbe déchiré, ses racines étendues dans une terre féconde, voici le lys des champs ! Sous un ciel favorable, abrité des tourmentes d'un hiver exigeant, réchauffé d'un soleil de printemps nécessaire, regarde ce magnifique qui tout l'été fleurit. Exhibant ses corolles dans les champs d'herbe fraîche, exhalant alentour son parfum généreux, observe-le bien !

Contemple et apprécie, car si on dit de la rose qu'elle est la reine des fleurs, poussant en majesté, le lys en est le roi ! Regarde et sois instruit ! Année après année, le voilà de nouveau qui recèle en son cœur des fragrances voluptueuses, et s'habille de couleur aux saisons répétées. Création merveilleuse, dis-toi que cette fleur qui s'élance sur sa tige comme pour toucher le ciel et s'offrir en calice aux abeilles gourmandes, est une fleur docile qui n'a guère travaillé à son éblouissement ni à ses ornements, mais croît tout simplement par Ma main créatrice ! »

« Le lys... Comment ? me dis-je... Parure naturelle du divin jardinier, comment dans sa beauté pourrais-je l'égaliser, moi qui n'ai pour atours que de piètres attraits ? Sur ma peau, sur mon corps, je ne trouve point de grâce, alors rivaliser avec tant d'harmonie sans de riches étoffes à pouvoir me mettre, cela me semble ardu. Pour moi, la chose est sûre, je n'ai point sa splendeur, ni ne dégage non plus d'arôme savoureux. »

« Et les oiseaux, poursuit le Créateur, regarde-les sans souci... »

Et si je lève la tête, constatant qu'en effet, parmi les plus petits dans toute la création que sont ces volatiles, dans leur diversité, ni le couvert ni le gîte non plus, ni leurs plumages variés, rien ne leur fait défaut. Perchés sur leurs branches d'arbres ou volant à tire d'aile, ils m'apparaissent sereins et j'en prends de la graine.

Leçon de la nature et leçon de la vie pour moi qui suis aimée par le grand Créateur. Choyée, je suis Son choix parmi toutes Ses œuvres. Héritière de Son règne, mon nom est dans Ses mains ; à Ses yeux j'ai du prix. Honorée et placée au-dessus de Ses anges, de tout ce qui se meut sur la Terre des vivants, je suis Son couronnement, Sa création parfaite faite à Sa ressemblance.

Plans de paix, de bonheur, le meilleur est pour moi. Et pourtant si j'oublie que Lui seul est ma source, alors mes yeux se tournent et mon regard dévie du divin donateur. Et pourtant si j'oublie, alors ma bouche se tait, et de reconnaissance, je n'en ai que pour moi qui dois tout planifier pour ne manquer de rien et compter sur mes forces pour remplir mes greniers. Et pourtant si j'oublie, alors je deviens sourd à Sa voix qui murmure que : « J'ai bien peu de foi, car je mets ma confiance un peu trop dans l'avoir et pas assez dans l'être ».

Oui sourd, je le deviens car je suis comme ceux-là qui placent leur assurance dans le bien matériel et cherchent le bonheur dans de fausses richesses. Et pourtant... Pourtant, je le sais bien, mais

trop souvent j'oublie que c'est poursuite du vent, fatigue et temps perdu en avoirs dérisoires au regard des trésors amassés dans les Cieux.

A l'écoute des promesses, mon âme trouve le repos et la vraie liberté. Par la foi, je déclare « Je suis au Créateur, la création ultime ; je suis Sa préférence, Sa création majeure. »

Par la foi, je peux dire que je ne manquerai de rien, et que rien je ne crains, ni la nuit, ni le jour. Concentrée sur le but, centrée sur l'essentiel, nourrie par Sa Parole, revêtue de Sa gloire, à l'abri sous Ses ailes, je sais qu'Il veille sur moi et gère ma maison quand je suis en mission pour l'avancement de l'œuvre.

En source inépuisable, je reçois en offrande, mon pain du quotidien et, en paix je m'endors...



Jusqu'au jour, où

Gabrielle Sévigny

Se balançant tranquillement
Au gré des brises et du temps
Grain de blé, fier de sa vitalité
Insouciant de la vie, de sa fatalité

Jusqu'au jour, où, sa précieuse tige
Croisa la froideur de la grande faucille
Abasourdi de perdre son prestige
Son univers complet qui vacille

Au sol désemparé, ses rêves fichus
Senti venir soudain, le réconfort
D'une lumière tellement bienvenue
Et cette lueur d'espoir, le rendit fort

Fort, pour la vie nouvelle qui pointait
Dans cette terre pour faire mourir l'ancien
Destiné à renaître de son déclin
Pour qu'éclosent de fabuleux bienfaits

Dans la douce matrice nourricière
Il sentit s'accomplir ce pour quoi
Son existence était nécessaire
Les fruits, précieux produits de sa foi

Il pût voir croître de sa souffrance
De sa peur, de ses désespérances
Des merveilleux bourgeons de joie
D'une vie vaine trouvant sa voie.



L'ingratitude

Alain Guégan

Dans l'Angleterre du 19^e siècle,
Dans la, région du Sussex
Vivait un chevalier d'industrie
Qui faisait du bénéfice.
Un jour convoqua ses gestionnaires
Qui lui semblaient fidèles.

Cependant, ce n'était pas le cas.
Ce n'était que du blabla.
Le bilan d'un de ses managers
Nota une perte financière,
Un gâchis, une dette non-négligeable,
D'où danger d'être sur la paille

Le patron invita son gèreux,
À entendre de tout son cœur,
Les reproches, la sentence méritée,
La prison ou remboursé.
De patience à son interlocuteur
Quémанда son ingénieur.

L'employeur face à son employé
Décida de son plein gré,
Sa volonté d'enlever ce poids,
De l'angoisse, du désespoir
Sur le dos de son subordonné,
Un vain passif à payer

Sortant tout léger il interpella
Un de ses collègues légal,
Lui demanda explicitement
De payer son endettement
Ou de rendre compte de son état
Devant le grand tribunal.

Son collègue le pria d'être patient,
Supplia être indulgent.
Mais celui-ci ferma ses oreilles
N'écoutant pas sa misère.
Il le renvoya bien en jugement
Pour entendre la sentence.

Par les rumeurs qui se propageaient
Parmi tous les gestionnaires
Sur le comportement malveillant
Qu'eut un de ses dirigeants.
Le boss explosa dans une colère.
Il payera d'une manière.

Arrêté il fut mis en prison
Par un manque de compassion
A la grâce qu'il venait de fêter.
Il oublia la bonté,
Ne consultant que ses émotions.
Il oublia l'audition.

Nous avons plus qu'un patron d'usine.
Nous avons comme chef le Christ.
Et que nos émotions soient domptées
Par la Parole Inspirée.
Notre Seigneur qui donna sa vie
Sur cette croix, nous gracie.

Nous n'avons plus à subir la dette.
Elle fut assumer par le Maître.
Nous sommes appelés à pardonner
A remettre les impayés.
Que la grâce traite tous leurs découverts.
Qu'elle couvre leur misère !





Mes deux fils

Jessica Chaptal

Le fils cadet demanda à son père l'héritage
Qu'il n'était pas censé avoir à son âge,
Celui qui à dix-huit ans
Lui donnerait l'indépendance qu'il voulait tant.

Son père ne remit pas en question
Cette demande qui poussait à l'incompréhension.
Il partagea entre ces deux fils sa fortune
Avec allégresse, sans rancune.

A dix-huit ans, son fils s'envola pour l'étranger
Investir cet argent qu'il voulait voir fructifier.
De débauche, d'argent et de plaisirs, il s'enivra,
Une vie loin de celle que son père lui enseigna.

A l'arrivée d'une crise, ses investissements plongèrent
Dans ses difficultés financières, personne ne l'aida guère.
Même si depuis des années, il n'avait accordé pour son père
aucune pensée,
Il considéra retourner à lui, trouver l'hospitalité.

Honteux, il revint, encore une fois, lui demander
Une faveur qu'il savait ne pas mériter.
A son retour, son père laissa éclater son exaltation
Sans même lui rappeler sa rébellion.

Papa, je sais que de toi je me suis détourné,
Je travaillerai pour obtenir ton hospitalité.
Mon fils, je veux seulement célébrer ton arrivée.
L'hospitalité te sera donnée sans compter.

Son frère aîné, submergé par l'incompréhension,
Éprouva une vive colère, sans remise en question :
Pour mériter l'hospitalité, auprès de son père il était resté,
Suivant sa volonté, sans y déroger.

Apprenant la colère de son aîné,
Le père s'empressa de venir l'écouter :
Papa, comment veux-tu que ma colère s'efface
Quand l'injustice semble prendre toute la place ?

J'appliquai sans cesse tes enseignements,
Restant à tes côtés dans chaque moment.

Tu n'as jamais considéré
D'autres présents pour me récompenser.

Mon fils, je te donnais déjà mon héritage
Ce privilège, qu'on ne sait estimer qu'en temps sages.
Pour l'obtenir, tu n'aurais rien pu faire,
Que tu cherches à me désobéir ou à me plaire.

Vous recevez mes fils le même cadeau,
Peu importe ce que vous portez en fardeaux.
Considérez donc avec le même émerveillement,
D'avoir été pardonné ou préservé dans chaque moment.





Le Semeur, *Vincent Van Gogh*

Semeur, accomplis totalement ta tâche

Christiane Talbot

Dans un vaste champ longeant une rivière,
J'ai vu un semeur à l'ouvrage !

D'un pas mesuré il avançait,
Maniait son soc avec dextérité,
Et veillait à la régularité de ses sillons.

Des rangées uniformes se formaient,
Prêtes à recevoir les grains qui s'y logeraient.
Mais soudain, il s'arrêta. Examina son matériel.
Le semoir avait subi une avarie ...
... et la pluie menaçait.

Prompt et réfléchi, le semeur ne se laissa point abattre !
Il savait qu'il n'est pas bon d'observer le vent et les nuages,
Pour ne pas semer ... car sans semence, point de récolte !

Le temps pressant, il eut vite fait de remplir un sac,
Le pendit à l'une de ses épaules,
Et d'une main généreuse, sema à la volée !

Les grains les plus astucieux, firent de leur mieux,
Pour s'enfoncer dans la terre fraîchement labourée.

Les farfelus, se logèrent entre des pierres moussues,
En espérant profiter de l'humidité de la rivière proche.
Mais sitôt germées, les plantules furent brûlées par le soleil.

Les négligents qui s'étaient hasardés le long du chemin,
En défiant les oiseaux nichant dans les arbres proches.
Ont tous été engloutis par merles et serins,
Trop heureux de trouver pitance à portée de bec!

Quant aux imprudents, aux audacieux et effrontés
Qui se vantaient de pouvoir échapper au danger,
Installés au beau milieu de plantes urticantes,
Ils périrent étouffés par les orties brûlantes !

En fin de saison, le semeur revint pour récolter.
Des centaines et des milliers de grains semés,
Ceux qui avaient eu la volonté de produire,
Avaient mené jusqu'au bout leur détermination à réussir !
Son travail minutieux n'avait pas été vain :
L'abondante moisson, laissait présager de fastes lendemains !

Peuples, prêtez l'oreille : Si vous voulez entendre, vous comprendrez cette parole de l'Écriture :

«Celui qui fournit de la semence au semeur et du pain pour sa nourriture, vous fournira et vous multipliera la semence, et il augmentera les fruits de votre justice»

Semer pour récolter

Esdéesse

Un jour alors que je devais partir vers d'autres horizons
J'eus la volonté de confier une part de mon héritage à
mes enfants
Des perles précieuses transmises de génération en génération
A l'aînée j'avais donné cinq de ses trésors qui prennent de la
valeur avec le temps
La cadette en eut deux, elle était conquise
Puis la benjamine reçue la dernière
A mon retour quelle fut ma surprise
Avec deux fois plus, c'est un collier que me donna la première
Elle se montra digne de recevoir davantage
La seconde avait également doublé le montant
Je l'ai félicitée pour cet investissement sage
Elle gagna ma confiance, quelle fierté, avec si peu en faire
autant

Ma troisième fille n'a pas été à la hauteur
Elle me ramena la perle, sans gain supplémentaire
En effet elle l'avait mise dans un coffre par peur
Par déception je lui fis cet unique commentaire :
Afin de prospérer, il ne faut pas être apeuré
Tu ne pourras jamais récolter ce que tu n'as pas semé.



Au fond du gouffre, une brebis retrouvée

Virginie Gustave

Au fond du gouffre il fait bon vivre
Si vous ne me croyez pas, je vous invite à me suivre
Au départ, on pense faire partie de ce pourcent de gens
Qui sort du lot, du troupeau, du mouvement
Je veux sortir des sentiers battus, c'est bon je gère
Je sais où je vais, fais-moi confiance, on m'appelle Bergère
Le plus pénible est la descente incontrôlable
On se tient, on s'accroche parce que c'est inacceptable
On croit qu'avec nos efforts on pourra remonter la pente
Que si on s'en sort, on sera une personne épatante
Et puis le fond du gouffre, c'est le sort réservé aux autres
Ce sont les faibles, les malades, les pêcheurs qui se vautrent
Non vraiment, merci, ce n'est pas pour moi
J'ai des amis, des valeurs, du courage et la foi
Je vais y arriver par la volonté et la force de mes bras
Comment ça va, moi ? Très bien, merci, et toi ?
Prise dans la spirale de la tristesse et du désespoir
Je pose enfin mes pieds au fond de cet effroyable trou noir
Recouverte de boue, de péchés, de regrets

Je réalise amèrement que j'y suis arrivée
Il n'y a plus rien à faire, plus rien à essayer
Juste lâcher prise, ne plus résister
Écorchée vive, seule, faible, épuisée
J'attends que la mort vienne enfin me chercher
J'entends mon nom en écho tout autour de moi
C'est lui, j'en suis sûre, je reconnais sa voix
Je crie de tout mon être : au secours, je suis là !
Et en un bond il est tout près de moi
Dans cet endroit tant redouté, je me sens bien
Car mon berger est à mes côtés et il me tient la main
Il pleure avec moi et m'entoure de ses bras
Soulagée, je me repose, peu importe ce qui arrivera
Au fond du gouffre je resterai le temps qu'il faudra
Jusqu'à ce que mon sauveur me sorte de là



À travers le chaos

Valérie Carrier

Notre planète est terre sauvage,
La mauvaise herbe l'envahit.
C'est une perle engloutie au fond de la mer,
Son huître emmêlée dans les algues.
Il faut attendre! Sa nacre doit épaissir!
Il faut la garder enfouie dans son chaos,
La laisser là le temps qu'il faut,
Pour qu'elle s'embellisse, se solidifie, se valorise.

C'est la jungle, tout est emmêlé,
Dur de différencier ce qui est quoi.
C'est un champ et on veut cultiver,
Mais le désordre complique et fait loi.
Les racines s'entremêlent,
On ne peut plus choisir ce qui grandit...
Il y a du bon, il y a du mauvais; on étouffe!
Mais arracher l'un est déraciner l'autre aussi.

Et ce mal, dans le cœur de l'Homme,
Et cette laideur, dans le monde,
Doit-on l'endurer, laisser ternir

L'image de la divine Bienveillance ?
La souffrance sévit
Et on s'en demande le sens...
Mais par ailleurs, les fruits
Ne sont pas empêchés dans leur croissance !

Un ennemi a planté la mauvaise herbe;
C'est lui qui a semé l'ivraie.
Rien ne sert de s'apitoyer: c'est fait.
Arracher n'est pas une option,
Car on enlèverait aussi le beau, le bon,
Nos semences, ce que nous cultivons.
Et sans pousses, sans plantes,
Pas de récoltes, pas de fruits, pas de vie.

Si, pour éviter la haine,
Pour ne pas faire pousser l'ivraie,
On étouffe le bon grain
Et ne laisse pas croître le bien,
Il n'y aura plus rien.
Courage ! Il faut tout de même planter,
Continuer à cultiver,
Permettre à la vie de pousser,
Et ne manquera plus que les ouvriers
Pour l'abondante récolte de l'amour semé.

Tout au creux de sa main

Florian Rochat

Un semeur s'en va, s'en vient... sur le chemin
Un semeur s'en va, s'en vient, le blé en main !

Un semeur sème la bonne parole...
De part en part, de portes en portes et de haut vol,
Semeur qui n'a pas de bol :
La graine s'écrase sur le sol dur,
Trop difficile cette contre-culture !
Le grain s'égare en bord de chemin
Trop difficile comme pain quotidien !
Mais pour les oiseaux : un vrai festin !

Un semeur s'en va, s'en vient... sur le chemin
Un semeur s'en va, s'en vient, le blé en main !

Alors, sous le soleil de Satan,
Le Germe est brûlé !
Bon an mal an...
Et à tout bout de champ,
Au plus offrant :
Vilipendé !

De toute part
Volé ou bien remisé au placard !
Étouffé,
Meurtri, brisé,
Écrasé,
Même tué...

Un semeur s'en va, s'envient.... sur le chemin
Un semeur s'en va, s'en vient
Le blé... au creux de sa main...

Vers ton cœur, ami, la Parole cherche aussi son chemin
Pour aujourd'hui et pour demain,
Semence de Vie !
Ce grain rejeté, foulé,
Jusque dans la mort
Sera source, résurgence...
Porte d'Espérance ;
Au cœur de Sa main blessée
Vie donnée, vie renouvelée !

Un semeur s'en va, s'envient.... sur le chemin
Un semeur s'en va, s'en vient
Le blé... juste tout au creux de sa main...



Le juge injuste

Nadine Kikuni

Non, mais pour qui elle se prend celle-là ? Une petite vieille dame qui sort de nulle part et qui vient me voir pour me dire ce que je dois faire ? Pour l'amour de Dieu, dit-elle !!! Je n'ai pas de Dieu. Et les seuls maîtres que je reconnaisse sont ceux qui ont acquis leur position par les diplômes, ou au moins leurs compétences. Mon domaine de prédilection; c'est le tribunal. Les maîtres que je rencontre le plus souvent sont des avocats. Moi, je suis au-dessus d'eux : je suis juge. Hors de question d'obéir à quelqu'un !

Je continue mes courses comme si de rien était. Mme Liam est toujours derrière moi. Je vais au rayon des sandwiches, elle est là. Je me dirige du côté des boissons, elle est à côté. Surpris de la voir au rayon des fruits et légumes, je fais tomber une pomme. Elle se penche et la ramasse patiemment. Elle me la tend avec un grand sourire. Je lui arrache des mains. Elle continue toujours à me suivre. Je n'en peux plus. Arrivé à la caisse, elle est derrière moi et attend aussi que tous mes articles soient comptabilisés.

Quand c'est fini, la caissière me demande si nous sommes ensemble. Je ne réponds pas à la caissière. Je paye et je sors du magasin. Mme Liam est toujours là. J'ai pu retourner au tribunal mais quand je regarde derrière moi, je vois qu'elle ne me suit plus. Soulagé, je rejoins mon bureau. Mais là, impossible de m'y mettre. J'ai constamment le visage de Mme Liam devant les yeux.

Pourtant dans l'après-midi, j'ai géré deux ou trois affaires avec des auditions longues. Il y a plusieurs personnes que je rencontre. C'est à n'y rien comprendre. Je suis épuisé. L'un des inspecteurs chargés d'une enquête avec qui j'ai également rendez-vous, finit par me demander :

« Richard, ça va ? J'ai l'impression que vous ne m'écoutez pas. »

En effet, j'ai les yeux fermés. Je n'arrête pas de voir les images de tout à l'heure. Son visage calme et tranquille qui me répète sans arrêt :

« Je ne bougerai pas d'ici tant que je ne suis pas sûre que c'est vous qui allez gérer cette affaire. »

Sa main tendue vers moi pour me donner la pomme que j'avais fait tomber. Sans crier gare, je me suis dirigé vers la sortie, laissant l'inspecteur en plan. Je ne peux pas rester là. Impossible de supporter cette pensée, ce visage, cette voix dans ma tête. Mme Liam me tourmente. Je suis rentré chez

moi. J'ai pris un cachet pour dormir et je me suis allongé sur mon canapé. Comme un automate, j'envoie un message à la juge d'instruction dont je suis le tuteur, Maïsha :

Je ne peux pas rester au bureau aujourd'hui. Je vous laisse le choix de prendre les décisions que vous estimerez nécessaires pour mes affaires en cours.

Je balance mon téléphone sur mon canapé et je ferme les yeux. J'essaye de dormir et de ne plus penser à rien. Cependant, j'ai encore Mme Liam dans la tête. Elle insiste, encore et toujours. Je veux tellement que son image parte de mes pensées. Je ferai tout ce qu'il faut pour cela car ça m'est insupportable. Oui c'est bien ça. Après tout, pourquoi est-ce que je ne pourrais pas gérer son affaire à cette fameuse Mme Liam ? Par orgueil ? Par principe ?

Depuis mon plus jeune âge, mes parents m'ont toujours répété que j'étais un enfant intelligent avec un sale caractère. Certes, je peux être vraiment détestable mais je suis intelligent. Ce qui importe pour mon père, c'est la réussite professionnelle. J'ai parfaitement atteint mon objectif de ce côté-là. En revanche, socialement, c'est autre chose. Je n'ai jamais réellement été sympathique avec qui que ce soit, à commencer par mes parents. Je n'ai d'égard pour vraiment personne. Ni Dieu, ni personne. Pourtant, cette femme a réussi à me faire changer d'avis par sa persévérance et sa ténacité exceptionnelles. J'ai envoyé un nouveau message à Maïsha :

Merci de prendre rdv avec Mme Liam le plus rapidement possible pour l'affaire de son mari, svp. Cordialement.

Quelques instants plus tard, Maïsha répond :

Merci infiniment, Richard.

Je lui demande :

Pourquoi merci ? Parce que je reprends l'affaire ?

Elle répond :

Pas seulement... Merci d'avoir dit « Svp et merci » dans la même phrase !

J'ai réfléchi un long moment. Si je peux être efficace même en étant détestable, comment le serais-je en ayant un comportement agréable ?



Des racines profondes

Coquelicot

Nous étions frères et copains
Comme les 2 doigts de la main
Des bêtises, il en faisait
Quand je tentais de l'empêcher

Mes parents épuisés
Lui montraient le bon chemin
Il faisait ce qu'il lui plaisait
Le temps n'y changeait rien

J'assurais ses arrières
Quand un jour il est parti
Parti sans regarder derrière
Voulant découvrir la vie

Des pleurs s'en sont suivis
Pour leur fils bien-aimé
Sa part d'argent il avait pris
Avec tout l'honneur et notre paix

Levée de bonne heure
Pour accomplir mon dur labeur
Des efforts supplémentaires
Et le mépris dans le cœur

Essayer de consoler
Ou bien de remplacer
En vain, on peut réparer
Un cœur qui a été brisé

Un semblant de calme revint
Mais ils continuèrent à prier
Ma valeur ils la verront enfin
Je serai plus que récompensé

Jour après jour
Les racines d'amertume
D'orgueil et de colère
S'étendaient sous le bitume

Un jour, tout a basculé
Quand leur fils est rentré
Père était tellement fier
Ma colère a explosé !

Comment se pouvait-il qu'il puisse si facilement le pardonner ?
"Traite moi comme l'un de tes ouvriers" C'est bien plus que ce
qu'il méritait !

Parfait. Toute ma vie je l'ai été
C'est à moi que revient le respect
Une fête en mon honneur, j'avais toujours espérée
La première place, c'est bien ce qu'on me devait

En comprends-tu le sens ?
La morale est dans le fin fond de ta conscience
Motivé par l'amour ou motivé par l'orgueil?
Invisible des jours et des jours
Mais translucide à Son œil
Ton idole te rattrape toujours.



Je suis ton père

Mona Moore

Un homme avait deux fils, un grand et un petit
Le plus jeune un jour, voulu voir du pays
Pas de place aujourd'hui, bien trop étroit ici
Son héritage il prit, puis sur le chemin partit
A lui la grande vie, la liberté aussi
Du matin jusqu'au soir, fêtes, joie et filles
Pas de compte à rendre, ses désirs assouvis
Une vie bien choisie, il était grand le petit
Mais à vivre au jour le jour on en oublie que demain
Poursuit sa route et vous entraîne sur son chemin
Quand vient la famine le petit se retrouve cigale
Mais n'ayant l'âme artiste point de récital
Son ventre se tord et il périt mais point d'amis.
Où sont passés ceux qui avec lui,
Partageaient sa fortune en ses heures nanties ?
Petit parmi les plus petits, il devient gardien de ces animaux
maudits

Que faire en cette heure de misère ?
Se laisser mourir sur cette terre ?
Son cœur se glace, il désespère

Il ferme ses paupières et monte de son âme une prière.
Il repense à son père, riche propriétaire
A ses serviteurs qui chaque jour étaient prospères
Lui qui avait tout n'a plus rien
Il se sent bien moins qu'un chien

Pourra-t-il à nouveau se présenter devant lui ?
Il n'est plus digne d'être appelé son fils
Il deviendra dans cette maison un esclave
Pas après pas, il retourne vers la maison ancestrale
Où était donc ce fils depuis de longs mois parti ?
Son cœur de père se serrait en pensant au fruit
De ses entrailles enfuit.
Il l'attendait sur le chemin, le matin, le soir et le midi.

Un jour de plus à attendre et espérer en vain
Mais comment se résigner à oublier
Celui que l'on a vu naître, marcher
Et que l'on a surtout tant aimé ?
A l'horizon les yeux fixés, il continue d'espérer
Un passant, un marchand, une femme et son enfant
Et pourtant ? Qui est cet homme au loin qu'il voit tituber ?
C'est lui, mon fils, mon enfant que je serre tendrement
En deux temps, trois mouvements
Le fils perdu est retrouvé et aussitôt paré,
D'une robe, d'une bague et de sandales aux pieds
Le veau gras est tué, la fête est lancée !
Cela ne fut pas au goût du fils aîné

Qui depuis toujours son père servait
Ainsi le traître, le débauché, on fêtait ?
Alors que lui jamais on ne célébrait ?
Haine et colère contre son père
Aveuglèrent son cœur amer
Mais ne savait-il pas, qu'il avait déjà tout cela ?
Ne connaissait-il pas l'amour de son papa ?
Un homme avait deux fils qui ne savaient pas
Que le meilleur était déjà là
Aucun ne connaissait la grandeur et la profondeur
De l'amour de leur créateur.



Confiance

Dominique Biau

Ô mère, qu'il est doux le lait de ta mamelle !
Coulera-t-il toujours dans mes lèvres avides
Ou devrai-je bientôt ne sucer qu'un sein vide,
Pleurant amèrement sur un sort bien cruel ?

Ô père, puise encore l'eau de notre fontaine
Pour étancher ma soif et rafraîchir mes tempes.
Préserve avec soin le feu de notre lampe,
Empêchant que la nuit n'étende son domaine.

De l'hiver qui arrive, je crains tant la morsure
Quand de mon paletot se devine l'usure...
Fils ! oublie ces soucis, allège ton fardeau!

Notre pain est pétri, il cuit déjà au four.
L'outre demeure au frais dans l'onde du cours d'eau.
Accueille sur ta peau la chaleur de l'Amour...



L'humanité du bon Samaritain

Yannick Agricole

*Un professeur de la loi se leva et dit à Jésus pour le mettre à l'épreuve:
« Maître, que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle ? » Jésus lui
dit: « Qu'est-il écrit dans la loi? Qu'y lis-tu ? »*

Luc 10 25-26

À quoi servent mes croyances aussi belles et vraies soient-elles
À quoi servent les doctrines auxquelles je crois et que j'enseigne
À quoi sert mon autorité, à quoi sert mon influence
À quoi sert ma position, mon statut, mon éloquence
À quoi servent toutes ces choses que je ne cesse de chérir
Si celles-ci avec toi érigent une forteresse affective ?
Forteresse où se barricadent pitié et miséricorde
Forteresse aux murs polis, reflétant ma propre personne.
Toutes ces richesses sont le sujet de mon attitude inflexible,
De mon côté inaccessible, de mon inhumanité.
Ce sont elles qui m'incitent à continuer ma propre vie.

Même quand je sais que tu saignes et que ton âme est détruite.
Ce sont elles qui me défendent de te porter assistance,
Afin de rendre ton monde meilleur et d'embellir ton existence.
... C'est pourquoi mon cœur lance l'assaut
Contre cette forteresse, pour répandre le chaos.
Pour qu'à la place soit dressé l'étendard de l'humanité.
Et que de toi je me rapproche afin d'agir avec bonté.
Sous cet étendard je t'écris, et je continuerai à t'écrire.
Pour t'aider à bander tes plaies, pour t'exhorter à vivre,
Pour que chacun de mes mots puissent répondre à tes besoins,
Car chacun de mes prochains, j'aimerais les voir sourire.
Sache que non moins que la vie, l'écriture n'est qu'un voyage.
Quel serait donc son intérêt si je n'égaye pas ton visage ?





Revisiter son dressing

Christ. Mas

*Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit ;
car elle emporterait une partie de l'habit, et la déchirure
serait pire.*

Matthieu 9:16

Si un habit est usé au point où sa trame
N'assume plus sa chaîne,
Il est temps de le libérer, avant le drame.
Le coudre n'en mériterait pas la peine,
En un instant il aura rendu l'âme,
Et loin du tisseur le peigne,
Rien ne lui rendra sa flamme.
Une pièce de drap neuf ? Elle serait vaine.
La déchirure ferait rire jusqu'à l'âne de Balaam,
Tu ne pourrais te produire sur aucune scène...
Alors qu'un habit neuf refera tout ton charme,
Un départ tout neuf, un envol sans la moindre gêne,
Car si le temps joue avec ses armes,
Renaître en coton en quittant une vieille laine
Est doux, pour rire et assécher les larmes.

Dieu lui pardonne

**Lydie (11 ans), Viviane (12 ans), Noémie (13 ans),
Claire (14 ans), Emma (16 ans) de l'église Chinoise
Évangélique (Saint Paul, Réunion)**

Le fils prodigue

Je suis le fils cadet et de la vie je veux en profiter !
Je veux m'amuser et faire la fête et ne pas me casser la tête.

Je veux découvrir et voyager dans le monde pour dégager de bonnes ondes,

Je veux faire du shopping et dévaliser les magasins pour mon propre bien,

Je veux croquer la vie à pleine dents...

Désespéré, désespéré, Boom !!!

La Covid est arrivée.

Je suis pauvre comme un SDF, vêtement : je n'en ai plus.

Ma fortune : j'ai tout perdu.

Je crie famine et j'ai une drôle de mine.

Je retourne chez mon père car j'ai péché contre lui.

Le père

Je suis le père.

Tristesse, tristesse

Mon fils cadet est parti : perdu, perdu.

Qui vois-je au loin ?

Tu es de retour mon fils !

Faisons la fête; faisons un festin !

Le fils aîné

Je suis le fils aîné

Quel est le bruit que j'entends ?

Colère, rage, jalousie : tout ça m'envahit

C'est pas juste !

J'ai tout le temps travaillé mais l'autre a fait n'importe quoi.

Il a glandé !

Mon père dit : Soyons joyeux : celui qui était perdu est retrouvé, faisons la fête ! Celui qui se repend de ses péchés, Dieu lui pardonne.



Un trésor singulier

Monique Elchinger

Inquiétude et illusion se rencontrent :
As-tu vu ce bonhomme courir
A l'affût de bonnes affaires
Pour remplir son compte en banque ?

Il donne pour modèle à ses enfants
D'être criblé de travail et de soucis
Pour leur offrir une bonne vie
Basée sur la réussite.

Inquiétude et illusion se frottent les mains.
Il est à notre merci aujourd'hui et demain
Persuadé de marcher sur le bon chemin.
Mais oh, vois-tu ce que je vois ?

L'homme trouve un trésor
Il va échapper à notre contrôle.
Son regard balaye les alentours.
Personne en vue, il va cacher le trésor.

Sûrement, il continuera sa vie d'avant
Oubliant ce qu'il vient d'enterrer
Et reprenant ses activités.

Inquiétude et illusion continuent leur observation.
S'en allant par les marchés
L'homme vend tout ce qui lui appartient
Pour acheter un bout de champ.

Assurément, il est devenu fou.
Son regard est brillant d'une nouvelle fièvre.
Il rencontre des gens pauvres
Et partage sa table avec eux.

Au lieu de gagner de l'argent
Il perd son précieux temps
En jouant avec ses enfants.

Il ne se dispute plus avec ses semblables,
Il ne sert plus dame vanité.
Il fléchit le genou devant un homme
Qui a prétendu être fils de Dieu.

L'homme a envoyé promener les idoles
Pour proclamer que Dieu est vivant
Il est tombé dans la secte des Nazaréens.

Il va s'identifier aux lys des champs
Qui sont revêtus d'en haut.

Ses actes annoncent l'ère nouvelle
Du Roi qui établit un règne d'amour.

Il a acquis une sagesse
Qui ferme la bouche aux contradicteurs.
Les gens cherchent sa compagnie
Car il est irradié de la lumière divine.

La joie et l'allégresse
Sont les nouveaux compagnons
De l'homme transformé
Par le trésor qu'il a découvert.

Fuyons de la sphère d'influence de cet illuminé
Avant d'être réduits à néant
Par sa détermination,
Décident inquiétude et illusion.



Le chef et ses employés

Ivélina Stoïkova

– Bonjour, collègues, employés et vous tous qui travaillez
Dans mon équipe, ma compagnie, pour mon business et dans
ma vie.

Je vous présente aujourd’hui – et je demande toute votre ouïe,
Pour ce qui suit votre attention – et à partir de ce moment.

Merci de tout ce que vous avez fait, produit, multiplié.

Ayez en tête : pour réussir, il faut agir et réfléchir.

Demain je vais me déplacer pour des affaires et des projets

Pour un certain temps (ou, qui sait, temps incertain) à l’étran-
ger.

Pour commencer, je partagerai quoi et qui va travailler

Jusqu’au jour de mon retour (la date, je n’en suis pas sûr).

Toi qui es le manager expérimenté, alors,

Je laisse à toi les dix affaires, fais tout ce que tu en as à faire.

A toi qui es ici depuis un an à peine, fidèle, intelligent,

Je laisse ces cinq objets à faire; regarde et réfléchis, sois clair !
A toi qui es tellement sympa, venu hier, je ne sais pas;
Enfin je te laisse un petit projet pour être bien encouragé.

Mais tu dois faire attention et demander des opinions;
Sinon, tu vas faire des erreurs, tu vas rater le but et l'heure !
– Comme ça le chef-propriétaire partait loin pour ses affaires,
Après avoir mis sa confiance en ces personnes d'expérience

Pendant son voyage très bon, mais qui s'est prolongé vraiment.
Enfin, quand il est revenu, certains ne l'attendaient même plus.
Il s'est caché, a regardé les gens de sa société
Comment pour lui ils travaillaient et ce qui s'est passé après...

Le manager si concentré après les dix affaires courait.
Celui qui cinq objets avait, très fermement il travaillait.
Le dernier aux jeux jouait et ne buvait que du café:
– Jusqu'au retour y a plein de temps, en plus, je n'ai qu'un seul
client !

Tant pis ! Car le propriétaire qui dans son cabinet entrait
A sans aucun retard appelé chacun de ses trois employés.
Il a surpris tous les trois, ils ne pensaient pas à cela.
Était-il chacun d'eux occupé ? Et qu'est-ce qu'ils ont à rapporter ?

Le premier avait tout fait et même, en plus, était parfait
Et son chef, plein de telle aisance, pour dix neuves tâches a
confiance.

Le deuxième a accompli les cinq objets à un haut prix et en étant content, le chef ajoute les cinq nouveaux objets.

Et celui d'un seul client qui du café buvait tout le temps

Ayant vraiment rien gagné, n'sait point les yeux lever:

– Pour toi, il n'est pas important, en plus, il s'est passé du temps ;

Je n'avais qu'un seul dossier, mais aujourd'hui ce n'est pas prêt...

– Mais ce n'était pas difficile! Tu as joué aux jeux aussi...

Et par suite je te licencie ! Et tu n'appartiens plus ici !

Donnez son dossier non prêt à celui qui dix en fait !

Et toi, ne franchis plus mon seuil ! Ne compte jamais sur mon accueil !

L'employé a eu très honte... Mais... le voilà frapper à une porte :

– Tu dois quoi à mon leader ? – il a pressé le débiteur.

– J'ai tellement de problèmes maintenant ! Je lui rends quatre-vingt pour cent

– Mais si c'est tout, d'accord, j'accepte, le rien, c'est pire que le partiel.

Comme ça le mec a envoyé à son patron une note résignée :

– Bonjour, mon chef, j'ai retrouvé ton débiteur, j'en ai parlé,

Regarde sa dette réduite maintenant, ce qu'il a donné, c'est ton argent...

Excuse-moi, j'étais stupide ; je t'ai fait mal et je te quitte...

– C'est qui alors – il demandait ses deux fidèles employés.

– Le mec qui n'a pas travaillé – l'employé licencié.

– Quoi ? Mais il a travaillé ! Son bon sens a été prouvé! –

Le chef lui téléphonant, plein d'espoir, lui dit : – Reviens !



Le maître de maison

Deschamps Okito

Mon serviteur, veille et prie !
Personne ne sait quand je viendrai,
Vois, il est déjà minuit !
Je ne serai pas présent pour te
Réveiller ;
Entre en prière
Maintenant et
Secoue la poussière du jour !

Mon serviteur, veille et prie !
Écoute-moi ! Je pars très loin,
Loin de ce pays,
Mais je rendis la main de chacun
Utile pour toute œuvre du destin,
En à croire, l'autorité,

Tu pourras décider sur ton destin
Tout est là, priez !
Mon serviteur, veille et prie !
Qui sait quand le maître viendra ?
Est-ce au milieu de la nuit ?
Est-ce le soir, ou à la première voix
Du coq ? Ou parfois
Le matin,
Seule la prière sauvera
Ton âme du chagrin.

Mon serviteur, veille et prie !
Je dis tout ceci,
Parce que j'ai un amour fort
Pour toi. Et cet amour n'aura jamais tort.



Ubiquité

Isabelle Bambust

Bien sûr que Tu es là
bel et bien présent
indéniablement

Et moi de Te voir
dans la fraîcheur des herbes
et de T'entendre dans les dessins
que font les cristaux de givre
et puis encore, diable ! – ô pardon –
dans cette effrayante symétrie
d'un noyau de lychee germant

Il y en a partout
des tas de maisons
importantes ou minuscules
et un amas de portes
comme une escorte d'orbites
invitantes

Et là, à quatre lieues
de la mienne

j'arrive chez Toi
à la Tienne

Pu*** ! – ô pardon
quelle baraque mais
tellement belle Ton église
en guise de centre de notre village
et de nos vies déjà vécues ou
en train d'être existantes

Fastoche ce porche de Ta chapelle
pour les Isabelle et les Rachel
car t'y entres sans problème
ce porche étant la Porsche des portes

Mais être chez Toi vraiment
non pas en tranches mais totalement
c'est une autre paire de manches
mais je pense à Blaise sans blèsement
car ce Blaise Pascal c'est la totale

Mieux vaut de croire et d'exister
d'avoir une place pendant sa vie et après
de toujours rester qui on est
et on saura entrer par toutes les portes
mêmes celles incroyablement étroites

Et certainement, je te le jure sur ma foi
tu Le retrouveras en toi

Un pas dans le vide

Pascal Scheidegger

« Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans les greniers ; et votre père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? »

Matthieu 6.26

A ssis dans le siège en plastique du Terminal 2 de l'aéroport, il se sent léger. Enfin ! C'est fait mais quelles batailles et quel stress il a vécu ces dernières semaines ! Ces réunions à honorer, ces administrations à satisfaire, ces papiers à trouver, à compléter, à signer et à renvoyer, ces obligations à remplir, ces résiliations à coordonner.

Fermer un chapitre. En ouvrir un autre.

Maintenant que cette pression a disparu, quelque chose de neuf naît dans ses entrailles. L'inconnu. Voilà, l'inconnu ou

plutôt l'excitation de l'inconnu. Il a comme l'impression de marcher dans le noir, les mains devant lui, ne sachant jamais ce que son pied va rencontrer. Obstacle ou vide ?

Avancer. Doucement. Un pas après l'autre.

Ressent-il de la peur ? Oui, certainement une peur. Tout cela forme une boule. Elle ne grandit pas. Elle ne diminue pas non plus. Ce n'est ni bon, ni mauvais. C'est. Il faut faire avec. Cet œuf est là comme un bagage qui n'aura pas à voyager en soute. La peur, un bien sphérique que personne ne déclare à la douane.

Un œuf. Étonnante enveloppe. Vie fragile. Encore une heure avant de quitter pour l'Afrique. Il visite ses souvenirs pour passer le temps. Il se remémore cette dernière rencontre tendue avec ses conseillers.

- Tu n'es pas prêt !
- Il te manque du financement !
- Si j'étais toi, je repousserais de six mois !
- On te dit ça pour ton bien. On veut te voir réussir !
- Ne précipite pas ton départ !
- Ce serait tellement dommage que tu doives rentrer après quelques mois...

Éclats. Échos. Éclairs et tonnerre.

Quel formidable tir de barrage. Il s'était senti petit, incapable, en faute et très seul. Il entendait leurs remarques. Il voyait bien que – d'une certaine manière – ils n'avaient pas tort ! Il comprenait parfaitement le poids des arguments. Il était ressorti de cette rencontre épuisé, bouleversé et déprimé. Mais il avait campé sur ses positions.

Tête de mule. Né entêté, mourra obstiné.

Comment aurait-il pu leur exprimer cette certitude : « C'est maintenant. C'est comme ça. » Il sait ce qu'il a entendu. Il sait ce qu'il doit faire. Il sait quand il doit le faire. Même si cela paraît déraisonnable. Ou infantile. Ou précipité. Ou pas professionnel. Comment exprimer cette conviction intime ? Comment dire la force de cet ordre ? : « Va ! Maintenant ! »

Évidence. Mouvement impérieux. Obéissance.

Alors qu'il se souvient de tout cela, son téléphone portable vibre. Un message. Les amis prennent congé et agitent un mouchoir électronique. Mais le numéro est inconnu et le mot, surprenant !

– Avez-vous tout votre soutien ?

Après une courte réflexion, il répond que non.

– Combien vous manque-t-il ?

Il articule le chiffre.

– Nous allons vous soutenir de cette somme pour les douze prochains mois.

Les yeux piquent. Une larme glisse. Émotion.

L'appel à embarquer retentit. Il prend son petit sac, sort son billet, passe le guichet et quand il marche dans la passerelle pour rejoindre son avion, il voit une tourterelle passer. Il songe alors à cette promesse du Christ quant à la valeur de ses disciples et à l'attention particulière du Père céleste pour la subsistance de ses enfants. Précieux à ses yeux.

Joie. Feu. Reconnaissance et humilité.



La Maison de mon Père

PinArt

Je convoitais le monde et ses trésors
Et je bondis, un jour, pour prendre mon héritage comme
un ressort

Partir très loin, je le voulais, loin du terroir paternel
Croyant que le monde me sourirait de manière fraternelle.

Ma poche était une mine d'or pour mes désirs
Déversant son trésor comme une rivière,
Aux personnes qui réveillaient en moi mes démons cachés.
J'étais comme du miel invitant des mouches à un festin inespéré

Mais soudain ma mine d'or s'était tarie,
Mes amis s'étaient volatilisés comme par enchantement
Emportant avec eux mes désirs intarissables
Me laissant seul dans mon coin, affaibli.

Je mangeais à la même table avec les cochons
Et partageais le même lit avec les rats
Rêvant des moments agréables dans la maison paternelle
Qui était toujours remplie de joie et d'Amour Éternel.

Le soleil me caressait de sa chaleur, mon cœur plein de
regret
La voix de mon Père m'appelait de loin pour que je retourne
Alors que ma faible volonté, teintée de honte, refusait de
suivre
J'en appelai à la force divine de m'aider pour me lever.

Quelle joie de pouvoir reprendre le chemin de retour !
Et quelle appréhension et honte d'avoir à rencontrer mon
Père !
Quelle surprise de Le voir courir vers moi à l'approche de la
maison !
Ses bras autour de moi étaient un fleuve d'amour.

Honte et appréhension avaient disparues laissant place à la
joie
Les sourires des serviteurs et occupants de la maison pleu-
vaient sur moi
Même le sang de l'animal sacrifié pour mon retour chantait
une chanson de délivrance,
Mais que fut ma tristesse en voyant la colère dans les yeux
de mon frère.

J'étais de nouveau dans la maison de mon Père
Il me donna des cadeaux et une bague pour sceller notre
réconciliation
Nous nous sommes réconciliés de nouveau !
Et je décidais de ne plus sortir du confort de Sa Maison.



Si j'avais su, je t'aurais plu

Englen

Si j'avais su, ce jour-là, j'aurais pu
J'aurais pu faire ce qui t'aurait plu
Et aujourd'hui, ce feu ne m'aurait point pris.

Comme chaque soir, le maître venait vérifier que son bétail
se portait bien.

Ce soir-là, il vient une valise à la main et nous dit :

« Je m'en vais pour revenir tantôt. »

Il confia dix vaches à Adrien, cinq à Roberto et une à moi
Puis il s'en alla.

Le lendemain matin, je vis mes deux frères qui s'occupaient
de leurs vaches.

La moustache de Roberto était même couverte de foin,

Et la tâche d'Adrien n'en était pas des moindre.

À la vue de ce labeur et ayant la vache la plus grosse,

J'entendis dans mon cœur, une voix :

« Vends la vache avant que le maître ne revienne, car elle
pourrait te causer du tort. »

Je me demandais si l'idée que voici était si bonne car le
maître récolte là où il n'a pas semé.

Puis elle reprit :

« Il n'y a pas de mal, tu prendras l'argent et le cacheras dans la terre dans un champ où peu de gens vont et tu diras à tes frères que tu es allé faire garder l'animal. »

Je pris donc une petite malle avec quelques vêtements et comme si de rien n'était je partis vers la cité de JEMEMENS, j'étais sûr que j'y trouverai des gens de luxe qui négocieraient un bon prix pour l'animal.

Après, un jour et demi de marche, la vache et moi arrivâmes au marché de JEMEMENS.

Il s'y trouvait des marchands telle une pandémie, mais je puis trouver une place, puis je commençai à crier :

« Tomi ensé hutrukié » qui veut dire « une vache à table, une hache à terre »

Il vint vers moi un petit enfant et sa mamie et je leur vendis la vache.

Je suis resté une semaine et demie à JEMEMENS chez un ami qui habitait non loin de la plaine.

Au cours de mon voyage retour, je passai par un pâturage et j'y enterrai mon bien...

Quand j'arrivais, je vis un cheval devant le portail, je me demandais quel invité cela pouvait être.

En entrant dans l'enclos du bétail, je vis que c'était le maître. Roberto. Il me dit « Entre c'est bien toi que l'on attend pour

rendre les détails »

Je me suis donc avancé, à la seconde même le maître demandait déjà les comptes :

Adrien tout plein de fumier mais fier parla en premier,
Ces 10 vaches avaient pris 5 kilogrammes chacune et trois
d'entre elles étaient enceintes.

Le maître, très heureux invita Adrien le fermier à partager son palais.

Roberto se lança : toutes ses cinq vaches étaient enceintes.
Le maître, très heureux invita Roberto le fermier à partager son palais.

C'était là mon tour, je m'avançai et expliquai au maître que
j'avais vendu sa vache et mis son argent dans un pâturage
non loin du village

Car je savais qu'il récolte où il n'a pas semé.

Le maître fut pris de colère, il ne me jeta hors de son champ
Là où il n'y a point de chants mais seulement des cris.

Si j'avais su, je t'aurais écouté

Plutôt que l'ennemi qui m'a rendu insoumis et dérouté.

Si j'avais su, je serais resté fidèle comme mes frères

Mais je n'ai eu du zèle que pour toi, mon père.



Papa est là

Nirina Simonella

Je me voyais perdu, au fond d'un puits, dans une mortelle
vallée
Angoisse, pleurs et impasse... puis une voix du beau mont
d'à-côté

Pleine de force et de douceur, une voix hors pair
qui vint dissiper mes peurs :

« Mon enfant égaré, sois apaisé, je suis là !

Souviens-toi que-moi ton très haut Papa

Je t'aime et te garde dans mes bras

Alors ne t'inquiète pas

Quoi qu'il se passe, souviens-toi toujours

Que Papa est là et qu'Il est Amour »

Je levais le regard, pour le voir, ce Père merveilleux

Et je vis des oiseaux, me saluant gaiement dans les cieux

Bien comblés et sans soucis, alors que moi je me laisse

troublé,
Moi l'enfant chéri.
La douce voix se rapproche et vint me bercer :
« Calme toi, sois confiant, je suis là pour te sauver
Pour ne plus t'enfoncer, apprends à m'adorer
Et arrête de t'inquiéter
Quoi qu'il se passe souviens-toi toujours
Que Papa est là et qu'Il est Amour »

Je tendis la main, pour tenir la Sienne, pour en sentir la
douceur
Et j'attrapai un oiseau, le plus doux, le plus beau, ô quelle
blancheur!
Une colombe, humble messagère, placée dans mon cœur
Par l'aimable ordre du Père
La douce voix est en moi, elle me fortifie, me fait sourire
J'écoute encore et son chant me fait plaisir :
« De ce puits de tracas et de soucis, il faut la foi pour t'en
sortir
Crois en moi pour ne plus gémir
Quoi qu'il se passe, souviens toi toujours
Que Papa est là et qu'Il est Amour »

J'élève ma voix, pour glorifier le bon berger, le Père Éternel
Je suis en paix, car délivrée, à moi de chanter la sainte
ritournelle
Oui, pour me souvenir que toujours, Papa est là et qu'Il est
Amour

La douce voix, qui me sauva, me dit alors tendrement :
« Vas-y, à toi maintenant mon cher enfant
Vas-y, crie ta joie dans toutes les maisons
Chante-moi dans toute les Nations
...Que je suis là pour lui, pour elle, pour toute la famille
Que je suis le Père qui vous aime, vous donne la vie, et vous
nourrit... »

Mon frère, ma sœur
Quoi, qu'il se passe, souviens toi toujours
Que Papa est là, et qu'Il est Amour



Dans la mer déchaînée

Nadya Noury

O h moussaillons débridés
Ballotés dans la mer déchaînée
Naviguant dans l'opacité
Sans vue, ni aperçu
Malmenés par les vents
Les meneurs de contre-courants
Ces capitaines navires
Édifiant les tempêtes indécises
Sous l'emprise d'une âme déconfitée
Où trébuchent les esprits assignés
Dans le filet d'une société maculée
Oh Âmes endormies ! Depuis des décennies
Aujourd'hui impactées, ébranlées, chavirées
Vous voici interpellées !
Alors sachez méditer et prier

Pour entendre et comprendre
D'où provient le contre sens
Afin de se dévêtir de l'ivraie
Pour entreprendre l'accès au vrai sens
Le déchiffrement des saintes écritures
Pour parfaire le retour à l'éveil
Le cheminement sans pareil
Où s'ouvre l'arbre de vie
Quand le fruit se réhabilite





Arbre mort

Kodjibaye Miangarkoh

Il est comme un figuier stérile
Son existence est si vile

Il est comme une horloge sans pile
Il mène une vie fragile et fébrile

Il ne se laisse pas guider par le Saint-Esprit
Il vend son âme au Malin à vil prix
Il aime la vie, il boit du vin jusqu'à la lie
C'est une âme fragile que Satan lie

L'homme naturel est un arbre qui se déracine
Au vol de la tempête, il courbe l'échine
Il brimbale, il mène une vie clandestine
C'est un chrétien faible que Satan domine

Il a un pied dedans, un pied dehors
En tout temps, il doute et s'endort
Chaque instant, sa foi se détériore
Spirituellement, il est déjà mort

Quand il est dans la détresse, il accuse
Quand Dieu l'éprouve, il l'accuse
Quand il tombe malade, il maudit
Il pense que les mains de Dieu sont trop courtes

Comme un cochon, il se vautre dans la fange
Comme un singe, il fait son enfantillage
Il ne se laisse pas transformer par les messages
Il ne glorifie pas Dieu, il ne lui rend pas hommage

Le chrétien charnel est dans la tristesse
Il mène une vie de bassesse
Jamais, il n'atteindra la noblesse
Et ses chagrins sont sans cesse

Et un jour, au bout de patience, le Seigneur apparaît
Dans sa fureur il dit : pourquoi détruit-il la terre inutilement ?
Coupez-le, qu'il soit jeté dans l'étang de feu
Car tout arbre improductif sera coupé et jeté au feu.



Les dix lampes

3xv3

Le règne de Dieu, dans les yeux d'un concierge
Vous conte l'histoire de dix lampes et dix vierges

Façonnées dans les mains d'un habile potier
Elles portent la lumière tout le long du sentier
Dix lampes de terre cuite pour repousser la nuit
Pour mettre au grand jour son visage qui rit

Le soir avancé, la flamme a cessé
L'époux tarda, et sommeil gagna
Quand au cri de minuit, la lampe se ralluma
Mais pour cinq d'entres elles, la réserve cria

Donnez-nous de votre huile pour que flamme préserve
Lampe qui fume fait de nous folles vierges

Notre temps de lumière ? que Dieu nous en préserve
Glaciale réponse de la bouche des cinq vierges

Nuit sélective voit deux chemins tracés
L'un pour l'époux et l'autre rebroussé

Cinq lampes brillent pour l'épouse enlevée
Cinq lampes éteintes, cachèrent les insensées

Au jour et à l'heure, c'est dans ce temps furent trouvées
Cinq lampes à huile avant que porte soit fermée.



Lettre à mon Seigneur

Galaret Laetitia

Mon Seigneur,
Ce qui découle de notre relation
Des temps passés à tes côtés
Ces moments privilégiés
Où tu t'es révélé
Ton amour te poussant
À prendre les devants
Pour m'envoyer là
Là où est le besoin
À la recherche des tiens
Je suis restée discrète
Mais non dans le secret
Pour mieux te servir
Pour accomplir ton désir
Me saisir de ce bien
Qui devient mien

Oh tendre Maître
Mon plaisir est de te connaître
Et de me soumettre
Ton amour me porte
Plus loin, me transporte
Ton royaume faire paraître
De tout mon être
Travailler sans relâche
Me mettre à la tâche
Pour ceux que tu as aimés
Et pour qui tu as tout donné
Le cœur renouvelé
Alors j'ai semé
Avec ardeur
Sous la chaleur
Mon bon sauveur
Laissant mourir l'homme charnel
Pour révéler mon potentiel
Ce qui me vient de toi
Ce que je te dois
Agir par la foi
Pour ainsi entrer dans la joie
Résultat d'une vie motivée par l'essentiel
Ce qui est éternel
Tu rendras à chacun
Comme il convient
Dans l'assurance nous pouvons être

Au jour de ton retour
Pour toujours dans ton amour
Dans le divin séjour
À tes côtés
Je désire rester
Mon bien aimé

A celui, qui n'a pas saisi
La valeur de ce prix
Qui avec mépris
L'a enfoui sous terre
Le privant de lumière
C'est ainsi privé de ton amour
De ta grâce pour toujours
A la paresse
Se mêle l'ivresse
A l'ivresse, l'orgueil
A l'orgueil, la confusion
Et à la confusion, l'inaction
Ce cœur en rébellion.
Te conduis malheureusement à la perdition.





Alliances

Jake Pinna

Que ce soit dans les bulles qui remontent valeureusement l'écrin de verre d'un vin vieillissant ou dans les trous qui s'étalent pompeusement dans la mie encore humide d'un pain qui gonfle au four : la Vie est une Femme qui s'active... et ça ne rigole pas !

Pourtant si petite - pas même aperçue par l'œil dévêtu - elle fait lever des masses infiniment plus grandes qu'Elle. C'est une sorte de fourmi, fébrile mais pleine de foi, jetant, sans la toucher, une montagne dans la mer. L'Homme en est bien amer, lui qui supporte à peine son propre poids.

Oh ! La voilà qui remue tout à nouveau ! Et dans trois mondes différents, extraits de la même matière.

C'est parce que la Femme sait toujours ce qu'il faut faire.

Elle sait prendre, de la Vie, toute la Force qu'il faut, dans les mesures parfaitement nécessaires, Elle qui, un jour, a su la donner.

Comme convenu, les mondes s'agitent.

Des univers inconnus - du moins pour les yeux de l'Homme, bien trop gros et beaucoup trop étroits - des univers invisibles et toutefois manifestes ! C'est fou ce que la Vie fabrique quand on ne peut pas la voir, ce que la Femme pétrit quand sa Foi veut bien se donner la peine d'y croire !

Du coup, on pourrait s'estimer en droit de se poser la Question : combien d'Alliances faut-il, raisonnablement, pour faire cuire l'Espoir convenablement ?

Une, c'est évident !

Deux ? D'accord, mais il aura fallu beaucoup de Sang.

Trois !? Ce serait abuser, j'en conviens, j'en conviens... Mais renversant !

En attendant, ce que je crois fermement, c'est que la Perfection pousse en son Temps.

De cela, Adam en est conscient.

Mais, la Perfection c'est toujours un étonnement !

Et là malheureusement, Adam joue les Savants.

Pauvre Homme qui ne voit plus sa Femme lui bâtir une Maison. Pire ! Il se rit d'Elle !

Mais c'est un autre sujet, j'en conviens, j'en conviens, pour un autre Moment.

Pour l'Heure les pâtes montent. Ce sont trois charmantes mesures de Joie.

Elles renferment la Vie et tous Ses Jours.

Elles renferment l'Amour et tous Ses Cris.

C'est beau ! Et pour l'Heure, ça suffit.

Car on comprend très bien ici, que le Royaume est pour Aujourd'hui... Et pour Bientôt.



Sonnet du royaume

Alexandre Tarcy

Ô toi, jeune ou vieux,
Devant toi se dresse,
Le portrait d'un royaume merveilleux ;
Un royaume éternel, un royaume d'allégresse.

C'est un lieu ouvert à tous, accessible.
Mais, il faudra s'être préparé.
L'attente sera longue et peut-être pénible.
Mais la récompense est assurée.

Nul ne sait, quand viendra l'heure d'y accéder.
Les sages, pour ce beau jour seront bien apprêtés.
Les insensés, mal préparés, seront hélas partis.

Car ils diront ; vite ! Préparons-nous aussi.
Mais, les sages à ce moment seront entrés.
Et les autres, de retour, seront laissés de côté.



Le Riche et Lazare

Tim Sarran

L'homme riche de ses amis le mieux placé
Vivait comme un prince, mangeait plus qu'à sa faim.
Vêtu de Lacoste une Rolex au poignet
Il faisait la fête du soir jusqu'au matin

Lazare dépourvu de chaleur gisait
À l'entrée du métro, sous la pluie.
Il aurait aimé quelques pièces ou des tickets
Mais même les chiens ne s'approchaient pas de lui.

Le pauvre mourut, par les anges fut porté,
Emporté au paradis auprès d'Abraham.
Le riche mourut ; enterré, abandonné,
Il connu l'enfer et les brûlures des flammes

Et Vers Abraham et vers Lazare il criait:
« Donne-moi une goutte pour me soulager ! »
Car il était heureux quand le mendiant souffrait,
Désormais il souffre et Lazare est consolé.

Il supplia : « Envoie Lazare chez mon père
Afin que n'aboutissent ici et soient brûlés,
De la même manière que moi, mes cinq frères.
Si Lazare revit il sera écouté. »

Ils ont Jésus et la Bible, qu'ils soient écoutés !
Car ils ne se laisseront pas persuader.
Ainsi que sert-il à l'Homme de tout gagner,
S'il perd son âme ? Car ses jours sont comptés.



Destin

Jozz B.

Les muscles endoloris,
Mon cœur est coloré,
Tel que le crépuscule,
Est dans la jalousie.

Mince, je sens la mort qui approche.
Vite ! ma dernière chance est ce riche.
Trop tard, car même les chiens l'ont senti,
Ma lumière s'éteint, une autre brille.

Celui qui m'a créé,
Me rappelle à lui,
Quittant la souffrance du monde,
Trouverai-je paix au paradis ?

J'aurais bien vécu,
Même si la vie m'a tout pris.
Qu'en est-il de la suite,
Serai-je parmi les justes ?

Quelle est cette odeur de soufre ?
Je peine à trouver mon souffle,
Dans cette chaleur qui m'étouffe,
Je ne rêve que d'une goutte.

Abraham !! que fais-tu si loin,
Avec Lazare dans tes bras !?
Tout allait bon train dans ma vie,
Pourquoi suis-je traité ainsi ?

Plus personne à côté pour servir,
Je comprends... le destin...
Plein de bonté pour tous mes frères,
Ils sont cinq... et j'y tiens...

J'aurais bien vécu.
J'ai connu tous les plaisirs.
Les miens pour la suite,
Seront-ils parmi les justes ?



Dans mon lit, certains soirs...

Annick SB

Parfois, le soir, je compte les moutons et je m'endors sans savoir quel nombre j'ai atteint...

Je me suis égarée, sur le bord de la route, sur le bord du chemin,

Écrasée par la honte, rejetée par les miens, toute remplie de doute.

Un matin, je croise un inconnu qui veut me tendre sa main ;
il me dit :

– Que faites-vous donc là ?

Avez-vous bien dormi ?

Votre ventre est-il plein ?

N'avez-vous donc pas froid ?

Vous êtes-vous abîmée ou marchez-vous sans hâte à la recherche du temps perdu, stagnant dans vos pensées, muette devant le temps ?

Souhaitez-vous de l'aide ? Vraiment ?

– Passez votre chemin monsieur, je vais très bien.

La fierté est un moteur qui galope dans notre cœur et nous laisse souvent statiques, impuissants, errants.

Je me suis égarée, et j'étais en déroute, seule, triste, perdue.

Ne rêvant même plus au renouveau possible.

– Pourquoi donc pleures-tu, me demande un ami ?

Raconte tes soucis !

Allège-toi, bon sang ! C'est vrai, je suis pressé !

Confie donc ta détresse, en vitesse ; les détails croustillants qui entraînent tes larmes. Confie donc ta misère.

Oh ! Désolé ! Je n'ai pas vu ma montre qui me dit qu'il est temps ! Au revoir !

On prendra rendez-vous si c'est très important !

Écoute, zut, le téléphone sonne ; il faut que je m'en aille ; vite, je te laisse !

Sois forte, garde courage ! A la prochaine !

Je ne peux compter sur les autres.

Les autres ne peuvent compter sur moi.

Ils sont loin.

Je suis mal.

Je me replie sur moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi...

Et je suis dans l'effroi ; je me sens vide, paumée, en déroute, seule, triste, perdue.

Ne pensant même plus au changement possible que certains ont vécu.

Quand ils parlent de Foi, je pense bien qu'ils croient et que tout est possible.

Je les ai entendu chanter et être en Paix.
Est-il naïf ou bête ce petit monde-là ?
Leur foi, ce n'est pas pour moi !
Je n'ai pas entendu
Je n'ai pas recherché
Je n'ai pas mérité
Je n'ai pas décidé
Je n'ai pas voulu ; je suis têtue, oui, têtue comme une mule,
voilà !
Et seule aussi pour digérer tout ça !
Triste, malheureuse, affligée...
Je n'en peux plus ! Pitié !

Je tombe à terre sur ce chemin de pierres où rien ne pousse
plus ; les ronces m'emprisonnent ; je sens la mort venir ; je
ne peux plus tenir dans toute cette béance et je lance un défi
au Ciel qu'on m'a promis... Après tout pourquoi pas !

Alors, contre toute attente, je sens soudain un souffle, lent,
doux, une présence, une espérance, une enveloppe, une
voix, la vie en moi qui bout, le Ciel qui me secoue.

Et dans tout ce remous, Il me rejoint, je crois, Il m'entoure,
c'est ça !

Il ôte les épaisseurs néfastes que la solitude et l'angoisse
avaient cristallisé dans mes pensées

Il ôte les mensonges

Il ôte les péchés
Il les brise
Il fait le ménage
Il enlève ma rage
Il transforme les cris
Il essuie mes larmes
Il me caresse

Il tient promesse
Et je revis

Je demande pardon ; c'est bon...

*Je comptais les moutons, dans mon lit certains soirs ; c'était
très long et sans espoir...*

Mais j'ai rejoint la bergerie !Tendrement, je Lui dis :

– Merci Seigneur d'être présent
D'avoir voulu notre rencontre
Merci Seigneur d'être patient
Par pitié, va chercher les autres ...

*Souvent, le soir, je prie pour les petits moutons ; leur nombre
m'impressionne et l'Esprit me cautionne et me dit en secret :
« Ne laisse rien tomber, va parler, va parler... »*



Qui aimera ?

N'âme

Un homme marchait tranquillement dans un chemin
Alors que des bandits l'attendaient dans un coin,
Ce qu'il ne savait point
Les bandits l'attaquèrent et prirent ces vêtements
Ils le frappèrent et le laissèrent à moitié mourant

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?

Un pasteur passa dans le coin
Il vit l'homme mourant au bord du chemin
Mais il ne l'aida point
Car comme le prêtre à l'époque
Ils ne montrent point leur cote sans qu'il n'y ait de « vue »

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?

Le conducteur de louange passa dans le coin
Il vit l'homme mourant au bord du chemin
Mais ne l'aida point
Car comme le lévite à l'époque
Ils ne montrent point leur cote sans qu'il n'y ait de « vue »

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?

Un simple chrétien passa dans le coin
Il vit l'homme mourant au bord du chemin
Il l'aida
Car comme le samaritain à l'époque
Ils eurent plein de pitié pour l'autre, sans qu'il n'y ait de
« vue »

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?

Mais qui ! Mais qui ! Qui aimera l'homme mourant sur ce chemin ?



La fille perdue

Magali André

Un père aimant
Ne pouvait voir partir son enfant

Il voulait la bénir
Et pas la regarder souffrir

Si elle désirait mourir
Lui voulait l'aider à s'en sortir

Il voulait lui dire
Qu'il est celui qui peut la guérir

Il a tout laissé
Pour venir la chercher

Il est venu la sortir du noir
Lui apporter la lumière dans son désespoir

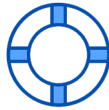
Elle qui avait perdu sa dignité
Il l'a complètement restaurée

Il l'a sortie de la boue
Pour que plus personne ne la bafoue

Il a pris dans ses bras cette enfant perdue
Et a fait la fête quand elle lui est revenue

Peu importe où tu t'es fourré
Peu importe dans quoi tu t'es embourbé

Quand Dieu ton père te cherche
Accepte son aide, il veut te sauver !



Le trésor, la terre

Sarah

Je levais brusquement la tête car j'avais ressenti un sourd tremblement. Je posais mon livre sur le banc et cherchais du regard la raison de cet ébranlement inattendu. Serrés les uns contre les autres, un petit groupe de personnes se dirigeait vers moi, pressés comme s'ils avaient un objectif à atteindre, coûte que coûte. Leur foulée cadencée martelait l'allée du parc. Ils n'étaient pas nombreux, moins de vingt, mais la pression de leur pas sur la terre avait suffi pour faire vibrer le sol. Je m'attachais à capter leurs visages. Les uns, le visage buriné, mal rasé, faisaient penser aux travailleurs de la terre, d'autres portaient d'élégants vêtements de ville comme s'ils se rendaient à un rendez-vous professionnel. Je remarquais la silhouette d'une femme portant un enfant sur son dos. Ils avançaient d'un même pas vif, déterminés, regardant droit devant eux.

Malgré leur allure tellement disparate, il émanait de cette troupe une unité tranquille.

En quelques petites minutes seulement, la petite cohorte atteignit le banc où je me trouvais assise. Un sentiment étrange m'envahit, comme de l'étonnement mêlé d'une attente. Une petite bourse fut glissée entre mes mains alors que le groupe continuait d'avancer. Je saisis au vol ces quelques mots soufflés :

Gardez ce trésor, bien précieusement. 2 Timothée 1.14

Je n'eus pas le temps de poser une seule question, déjà ils étaient loin, distançant une foule, derrière eux, qui hurlait et vociférait en brandissant des poings rageurs. Le sol trembla une fois encore, secouant légèrement le banc du parc.

Perplexe, je cachais le petit sac sous mon livre. La foule passa, elle aussi, devant moi. Elle respirait la violence. Il y avait des bousculades. Je fis un sursaut de recul, et ramena la petite bourse sur mon cœur en serrant bien fort ce trésor encore inconnu. Ils étaient poursuivis par des gens remplis de haine qui les chassaient de la ville. Voilà pourquoi la petite troupe avait l'air si pressée !

En quelques minutes j'avais été témoin d'une scène étrange. Était-ce un rêve ?

Les trilles des oiseaux dans les arbres peu à peu me sortirent de ma stupeur. Le parc avait retrouvé son calme habituel. Des enfants riaient un peu plus loin, « A quoi jouaient-ils ? » Mon oreille perçut un clapotement, je tendis l'oreille, c'était le

murmure de l'eau; une fontaine? un ruisseau? Je ne saurais le dire... Cela donnait beaucoup de profondeur à la vie du parc. Il était temps de rentrer.

Soyez tranquilles ! N'ayez pas peur: c'est votre Dieu, le Dieu de votre père, qui vous a donné un trésor dans vos sacs. Genèse 43:23

Après le dîner en famille, je montais rapidement dans ma chambre. J'hésitais à ouvrir le petit sac de velours noir. Ma main trembla en desserrant le lien. Je glissais un regard curieux à l'intérieur, puis y plongeais la main et en sortis un tout petit livre. Des pas dans l'escalier, sûrement maman qui vient me dire bonsoir. J'hésitais, une fraction de seconde. Elle entra souriante. Je ne pus résister au désir de tout lui raconter. « Maman, j'ai quelque chose à te dire. »

Sans hésiter, avec beaucoup de douceur, elle s'assit tout proche de moi, tout contre moi. Ensemble, nous ouvrîmes le livre. La nuit était bien avancée lorsque nous le refermâmes.

Quelque chose de merveilleux s'était passé. Et nous ne savions pas l'exprimer. Je me glissais dans le lit, le petit livre dans son sac noir bien serré sur mon cœur.

Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur... Matthieu 6.21

Nous avions pris l'habitude maman et moi de découvrir de nouvelles pages du petit livre. C'était un peu notre secret.

Cela dura plusieurs jours, ou semaines ... Un soir pourtant, maman ne vint pas seule. Derrière elle, je devinais papa. Ils entrèrent tous les deux dans ma chambre. Papa s'assit sur une chaise, maman sur mon lit.

– Alors ... ? me dit papa, tu ne lis-pas ce soir ?...

J'étais étonnée et heureuse à la fois car notre père était toujours trop occupé pour nous donner un peu de temps. Il était toujours pressé, soucieux, nous ne le voyions pas beaucoup, mais nous l'aimions.

A la fin de la lecture, il se leva, prit la main de maman et l'entraîna à sa suite. Avant de fermer la porte sur eux, elle se retourna et me fit un clin d'œil pour me rassurer.

Depuis que ce trésor était entré dans ma vie, tout avait été secoué y compris ma famille toute entière ! L'atmosphère de la maison, les petits matins difficiles, tout maintenant semblait plus lumineux et joyeux, il y avait de l'ordre aussi mais un ordre souple qui fait du bien.

Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est celui qui entend la parole et la comprend; il porte du fruit, et un grain en donne cent, un autre soixante, un autre trente... Matthieu 13.23

Cet après-midi là, en sortant de la faculté, je passais par le parc et m'assis pour entendre.

L'Eternel n'était pas dans le tremblement de terre, ..., un murmure doux et léger. 1 Rois 19.12

Le clapotis de l'eau, le rire des enfants, le gazouillis des oiseaux ... le parc diffusait sa musique paisible ! J'étais heureuse, tout simplement. Je repassais dans mon cœur les événements étonnants que je vivais, depuis que cette troupe avait croisé mon chemin.

Soudain, je sentis une présence bienveillante à mes côtés. J'ouvris les yeux, trop tard. J'aperçus, dans l'allée, comme une robe blanche qui glissait au dessus du sol et s'évanouit derrière les arbres. Deux petites bourses noires au bout du banc m'étaient destinées, elles ressemblaient étrangement au petit sac noir que j'avais reçu.

C'est bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître. Matthieu 25.21



Destins impairs

Récab Mayila

Dix vierges avec des lampes en plein jour, encore ce songe qui me hante !

Cinq de la tribu des Fêlées et cinq de la tribu des Zélées :
On dirait un conte de fée !

Suranné ; c'est le mot qui monte en mon cœur tel de la fumée. Vérité ; c'est le mot qui tombe sur ma tête tel de la rosée

Que faire, j'ai bien envie de me taire, mais j'ai peur ; du coup je te le raconte :

Ce n'est pas un conte, rends-toi compte ; le même sort, Matthieu, un vieux, l'a vécu ;

Voici dix vierges sortent d'un même harem, en route pour Salem

Voici dix vierges, chacune avec sa lampe à la rencontre de l'homme qu'elles aiment

Je me soucie des cinq, qui en prenant leurs lampes, ne prirent point d'huile ; les Félées c'est leur nom en aperçu

J'apprécie cinq, perçu comme zélées, qui en prenant leurs lampes, prirent aussi des vases d'huiles ;

Voici que l'époux tarde, voici que toutes les vierges s'assou-pissent et s'endorment ; que les heures défilent !

Voici l'époux, allez à sa rencontre ! s'écria quelqu'un à minuit ; Dieu merci, toutes se réveillèrent et préparèrent leurs lampes

Avec frénésie, les Félées demandent de l'huile aux Zélées ; averties, les Zélées répondent : non c'est insuffisant allez plutôt vous en acheter ;

Les Félées s'en vont, l'époux arrive, étant prêtes, les Zélées entrent dans la salle des noces et la porte se ferme : était-ce une trappe ?

J'en doute ! Voici les Félées de retour, les voici qui frappent : Seigneur, Seigneur ouvre-nous ;

En vérité, je ne vous connais pas répond l'époux, faute de luminosité et non de chasteté.





Quel chemin sera le tien ?

Michel Abraham

O h chemin qui mène au salut, tu es étroit !
Oh combien sont nombreuses toutes les autres voies !

Ils sont si peu, ceux qui suivent le chemin d'en haut !
Au travers des larges allées se trouvent les maux...

Les maux de toute votre vie, privée de mes mots !
Vos convoitises vous mènent sur les routes de la faux !

Vous avez préféré nourrir vos convoitises,
Et sans réfléchir à qui elles seraient remises.

Des voix de l'Amour, vous vous êtes tant écartés,
Du chemin de la vie et de la vérité.

Me voilà venir avec la clé dans la main,
La porte qui se referme, c'est déjà pour demain.

Vous voudrez alors tous entrer pour le festin,
Conviés, vous avez préféré un autre destin.

Enfants du diable, comment osez-vous m'appeler ?
Par vos ruses, vous tenterez de vous dire appelés !

Vous m'avez connu, mais je ne vous connais plus !
Seuls les enfants de Dieu sont ceux qui sont élus !

Levez les yeux, et voyez le Père de la foi !
Lui et ses fils, mes serviteurs sont avec moi !

Ceux que vous avez martyrisés sont bien là !
Et ceux qui sont nés de nouveau sont dans mes bras !

Il est venu le temps des gémissements des âmes !
Les océans seront remplis de toutes vos larmes !



Le retour du fils prodigue

Josué Bilong

Il se sentait sous l'emprise de son père
Et voulut s'envoler comme une hirondelle
Il se croyait supérieur à son frère
Et eut besoin de faire des choses une part belle.
De la vie il rêvait de jouir
Loin du logis familial il voulut s'enfuir,
Donc à son père il demanda sa part d'héritage
Qui en bon géniteur, fit le partage.
Chèque en main, l'oiseau volage prit son envol
Et retrouva sa vie de rêves tant enviée.
D'un coup, tout fut dilapidé avec des prostituées
Et à peine en l'air, il tomba de son vol.

Ceux qui jadis l'appelaient boss, patron
Le surnommèrent du coup vaurien, poltron.
Moqué et hué fut-il par ceux qu'il aidait
Il comprit que la vie n'est pas ce qu'il pensait.
Afin de survivre, il devint mendiant,
Mais il se rendit vite compte que c'était méprisant.
Il décida donc de travailler pour un homme riche
Qui pire qu'un porc, le nourrissait de miches.
Il vit sa vie réduite en esclavage
A cause d'une erreur par lui commise en bas âge.

Épuisé d'effectuer les travaux forcés,
Fatigué d'être considéré pire qu'un forcené,
Il mit bas tous ses malheurs
Et songea à un quelconque bonheur.
Il repensa à son père dont les domestiques étaient des rois
Et pourtant il mourait de faim, malgré qu'il alliait le bois au bois.
Le cœur meurtri d'amertume et épris de remords,
Il prit en mains son courage et pensa à son triste sort.
Il reprit le chemin du retour
Afin de demander pardon en plein jour.

Avant qu'il n'arrivât à ses pieds, son père l'atteignit
En larmes et plein de joie, il l'étreignit.
Il fit main basse à ses supplications
Et refusa d'écouter ses explications.
Pour lui une fête fut organisée,
Car le fils perdu retrouva sa maisonnée.

Son frère aîné faillit mal le prendre
Et son cadet, il voulut envoyer se pendre,
Mais le bon père sut calmer les esprits
Et assura à l'aîné que rien ne lui sera repris.
Ainsi doit agir tout bon père,
Car tout enfant est un trésor pour ses parents.
La soirée se termina sans aucune galère



La balance fausse

S.K

Dieu a en horreur la balance fausse. Quand les mots pèsent lourd mais que les actes laissent à désirer. On voit le Prochain au fond de la fosse, mais on le laisse s'égosiller...

Pourtant on a prié.

« Dieu rends-moi utile », « Seigneur envoie-moi ». Coup d'œil vers le pasteur, pourvu qu'il ait entendu. Si non, on redouble d'efforts, quitte à tomber la veste de costume ou le châle soyeux.

Mais le moment venu, on baisse les yeux.

L'occasion se présente mais on regarde ailleurs. Bonjour Paralysie, installe-toi, mets-toi à l'aise. T'as l'habitude maintenant. Avant tu culpabilisais, maintenant tu sais te justifier. Avec ton frère Inaction, vous vous faites entendre.

N'est-ce pas qu'après tout, on pourrait s'y méprendre ?

Qui dit que le Prochain ait vraiment besoin d'aide ? Ce n'est peut-être que fumisterie. De toute manière, qu'a-t-il fait pour se trouver dans cet état ? Pourquoi intervenir, payer des fautes qui lui appartiennent ?

Peut-être parce qu'un Sauveur a payé les tiennes ?

Pourtant, quand Le Prochain s'en sort, grâce à Musulman qui lui tend la main, Inaction méprise Musulman. Elle le surnomme Religion. « Moi, je n'ai pas besoin de ça pour être sauvé », « Moi j'ai une relation », se vante-t-il.

En réalité, il n'a que des mots, et ils ventilent.

Un courant d'air se forme et emporte le témoignage sur son passage. N'aimez pas en paroles seulement, disait un homme sage. Elles rendraient fausse la balance et vous feraient mentir.



La voix du Semeur

Sonia Kadhi

Cette voix, je l'ai entendue
Mais ma foi, d'elle je n'ai rien retenu
C'est comme si elle m'était inconnue
Pourtant, d'elle, je me sentais connu

Cette voix, je l'ai entendue
Cette fois encore, je ne l'ai point reconnu
Je creuse pour ne pas être perdu
Mais de mes efforts rien n'est obtenu

Cette voix, je l'ai entendue
Mais éphémère fut la joie reçue
C'est comme s'il y avait un malentendu
Entre la réalité et mes idées conçues

Cette voix, je l'ai entendue
Mais en moi aucune voie d'issue
Pour sortir de tout ce qui me semble confus
Imprimés en mon âme, comme dans un tissu

Cette voix, je l'ai entendue
Elle ne m'était plus méconnu
Elle a su me mettre à nu
Et c'est ainsi que je suis devenu.

De la mauvaise à la bonne terre
Ce qui autre-fois tombait par terre
Maintenant sous un nouvel air
Engendre une chose extraordinaire

De la mauvaise à la bonne terre
Désormais, plus rien ne sera tordu
A son écoute, je deviens prospère
Désormais, plus rien ne sera perdu

De la mauvaise à la bonne terre
Celle qui autrefois semblait déserte
Qui autrefois ne produisait guère
Est devenue une véritable serre

De la mauvaise à la bonne terre
Maintenant, je fais tout pour plaire
À celui dont la voix et si sincère
Et qui m'a sorti des voies peu claires

De la mauvaise à la bonne terre
Plus je l'entends, plus je produis
Plus rien d'autre ne peut me plaire
Plus je crois, plus en moi je mûris

De la mauvaise à la bonne terre
Non ! Jamais plus je ne me laisserai faire
Tant que la voix qu'on ne peut taire
Fera partie de mes affaires.

Par cette voix qui est sans pareil
Je dors et je me réveille
Et rien n'est plus jamais pareil
Il y a toujours quelqu'un qui veille

Plus d'accès aux mangeurs
Plus de sécheresse en vigueur
Plus de place aux étouffeurs
Ce n'est déjà plus votre heure !



Joie de vivre

Nastassia Charest

Quand la mort a frappé à la porte de mon cœur
Se sont échappées de lui les émotions en folies
En ont d'abord défoncé la porte, *Colère* et *Amertume*
Suivis de près par *Tristesse*, *Déni* et *Angoisse*
Mais s'est faufilée discrètement
Ma précieuse *Joie de vivre*.

On m'a dit : « C'est normal, le temps aidera. »
Car, oui, perdre son papa, c'est perdre un peu de soi
Le temps ramène du corps au cœur doucement
Les larmes moins souvent, les serrements de dents
Des jours moins lourds
Mais il me manquait toujours.

Puis j'ai cherché dans mon cœur, je les ai comptés
Les émotions et les sentiments étaient bien là
Sauf *Joie de vivre* que je ne trouvais pas
Je l'ai appelée par des jeux et des souvenirs
Mais rien ne dessinait mon sourire
Comme savait si bien le faire *Joie de vivre*.

J'ai examiné les profondeurs mon cœur en peine
Et j'ai cherché celle qui me manquait
C'est au bord du gouffre du désespoir
Que je l'ai trouvé, effrayée par tant de noirceur
Je l'ai rassurée, consolée : la pauvre s'était égarée
Alors que tous étaient revenus, elle seule, se sentait perdue

Elle a repris sa place en douceur
Auprès des autres sentiments de mon cœur.
Sachant que *Désespoir* est maintenant éloigné
Que je veille sur chacun et que l'*Amour* me garde
Dans l'ombre de la vallée de la mort
Dans les délices des verts pâturages.



Justice aux élus

Bori Djambazova

Une veuve vieille, accroupie et laide frappa à la porte d'un juge :

– Faites-moi justice, seigneur !

Le juge qui n'aimait personne et qui était avare et méchant s'en étonna vraiment :

– Mais qui es-tu, vieille ?! Moche, laide, oubliée de tous. Je n'fais justice qu'aux élus !

Pourtant, le lendemain, la femme le croisa encore, mais dans la rue et lui cria derrière :

– Faites-moi justice, seigneur ! Le juge qui n'aimait que l'or et qui était égoïste et mauvais s'en étonna vraiment :

– Mais que me veux-tu, vieille ?! Pauvre, seule et oubliée de tous. Je n'fais justice qu'aux élus !

Une semaine plus tard dans son jardin le juge la vit encore :
à l'aise et bien installée, sérieuse et obstinée :

– Faites-moi justice, seigneur ! Le juge, avide de gain et de
richesse, adroit et malicieux s'en étonna vraiment :

– Mais quelle hardiesse, vieille ! Misérable et minime !
Oubliée de tous. Je n'fais justice qu'aux élus ! Durant le mois
qui s'en suivit, elle persista : petite rencontre inoffensive,
regards jetés par-dessus la haie, paroles à demi terminées et
ce cri sans cesse répété :

– Faites-moi justice, seigneur !

Alors un jour, le juge en eut assez ! Il appela la veuve dans
son palais :

– Mais qui es-tu, vieille ?! Moche, laide, oubliée de tous. Je
n'fais justice qu'aux élus !

- Je sais, monsieur, et c'est pour ça. Je suis la fille du roi. Et
tous vos biens m'appartiennent !



Erreur d'aiguillage

Jean-Luc Rolland

*Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'oeil de ton frère,
et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton oeil?*

Matthieu 7.3

On ne se sent pas bien quand on a déçu quelqu'un.
On ne se sent pas bien quand on a parlé de trop.
Quand de notre bouche les mots sont sortis au galop,
Engendrant du découragement chez notre prochain.

Il est si facile de porter un jugement sur les autres,
Du haut de notre suffisance, de se croire bon apôtre.
Il est si facile en croyant ôter de leurs yeux une paille
De ne pas voir en nous la poutre qui fait que l'on déraile.



Une prière dans les crépuscules du mal

Urbain Fatewa Mara

Jésus mon ami ! Je sens que tu m'écoutes
Au début, pour croire, j'avais des doutes

C'est toi qui as mis la lumière dans le désert
C'est toi qui as chassé les petits démons verts
Dans la forêt des crépuscules du mal
Tu es original et je trouve cela normal

Jésus mon sauveur ! Je sais que tu m'écoutes
Au début, j'avais la peur de suivre ta route

Raison pour laquelle Satan m'avait hébergé,
Me mettant dans le cercle vicieux du danger
Une chose est certaine, la mort de ma croyance
Qui a cautionné les hostilités de mes souffrances

Jésus mon cœur ! Encore tu m'auditionnes
Malgré que j'aie suivi un chemin qui déraisonne

Ta parole reste vraiment les mots de la parole !
Elle est comme un oiseau qui a pris son envol
Vers l'azur pour les semer partout dans le monde
Ta voix survole équitablement comme une onde

Jésus ! Jésus ! Mon ami. M'entends-tu avec ta pitié ?
Maintenant, et maintenant, je cesse de vivre en moitié

Tu étais venu en Afrique pour ne plus repartir
Alors ne me laisse pas dans cet affreux devenir
J'ai vu la belle lune où habitent les petits anges
J'ai aussi vu le soleil et les traces de ton passage

Oh Jésus ! Tu l'as annoncé en toute dignité affichée :
« Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. »

Alors permets-moi de devenir cette lumière du monde
J'irai sur le sommet des temps à chaque légère seconde
Car la vallée des morts s'étend sur le murmure des flots
Le sang des nuits noires remplit le lit des suaves marigots

L'univers est petit mais ton royaume est splendidement grand
Je ne me questionnerai plus, non plus jamais : tu reviens
quand ?

Tu t'es déjà retourné vers ce monde que tu as tant adoré

Oh médecin ! Je suis tout le jour et toujours agenouillé
Lamentablement devant le seuil de ta porte verrouillée

Les eaux de la terre coulent comme ta sueur
Et je sens la fraîcheur splendide de la lueur
Fouetter ma peau sans scrupule dans une nuit
Sans étoile, ni lune, dans le silence des bruits

A présent, je jette un regard vers le paysage
Où se trouvent les rayons de ta lumière sage

A présent, j'observe la hauteur des campagnes
Où se dressent les bosses moches des montagnes
Derrière lesquelles se découvre un large ruisseau
Haineux, trempé comme la lime d'un couteau ;

Et les eaux du ciel pleuvent comme tes larmes
Brûlantes, imminentes et illuminantes de flammes

Les fumées que je perçois par la persienne de la fenêtre
Fuiet entre les branches des arbres pour nourrir les êtres
Ta lumière ! Heureuse soit ta lumière, mon unique sauveur
Les yeux des cieux visionnent en profondeur ma peur

Qu'est-ce qui te préoccupe plus que ma vie éternelle ?
Moi qui fais tout temps la course vers tes mamelles

Ne vois-tu pas que je suis ce fils perdu dont tu as parlé ?
Comme dans la prairie, le loup ne cesse point de hurler
M'invitant à te rejoindre à travers ce poème sans pareil

Maintenant je veux revoir le lendemain du feu du soleil

Maintenant que je m'apprête à dormir profondément
Je te confie mes rêves de tes sinistres fondements

C'est une prière dans les crépuscules des lésions
Les diables arrivent nombreux comme les légions
Lointains qui ravagent les fidèles chrétiens,
Affolés pareillement à la rage d'un vilain chien.

La galerie de mon cou te récite sur ma langue
Comme la mer repousse brutalement la vague

Sur le lit, les herbes poussent de joie et la poésie
Siffle dans mes oreilles par la merveilleuse saisie
La vague de rêveries voyage vers les chevilles
De tes pieds bénissants, protège toutes les villes !



Le bon berger

Camara Jérémy

C'est l'histoire d'un bon berger habitant non loin d'une contrée, qui décida de faire une marche vers un endroit très loin au large.

L'homme prit avec lui ses brebis, une très grande joie lorsqu'elles le virent, donc elles vont paître auprès de lui.

Ce berger prit la décision d'aller vers d'autres horizons, car le grand désir de son cœur, c'est d'agrandir la bergerie qui est collée à sa maison.

Alors l'odyssée de sa quête, c'est d'adopter de nouveaux êtres, intempéries dans son voyage quand l'une d'elles vient de se perdre, le bon berger aime ses brebis, leur garantit que des bonnes herbes.

Les mettant à l'abri tout le temps, car il les chérit tellement.

Alors son cœur bat tellement fort, ne serait-ce que pour une seule brebis, abnégation dans tous ses actes, c'est par amour pour elle(s) qu'il marche. Décidant d'affronter les eaux, les vents et les tempêtes, traversant même un désert sec avec une grande idée en tête : retrouver sa brebis à lui, qui est un cadeau de son père, d'ailleurs elle fait partie de son être, veillant toujours sur son troupeau, alors il les mit de côté, afin de retrouver la seule, qui s'était égarée. Perdue sûrement près de tombeaux et de routes toutes délabrées.

Ce berger ne craint point pour elle, car il lui a posé un sceau, sur toute la surface de sa laine.

La marque que c'est bien sa brebis, en plus il la connaît trop bien, sa laine est blanche comme un nuage, mais il y a peu elle était grise. Le berger plein de compassion donna son sang comme solution, sa couleur changea dans l'extrême, une blancheur pure devenue vierge, le berger mit sa signature, par la marque de ses mains, cet acte est reconnu et vu comme une sacrifice.

Le bon berger et sa brebis partis retrouver leurs familles, toutes les brebis sautant de joie voyant qu'elle est toujours en vie. Donc il se remit en chemin afin de continuer sa quête, de kilomètres en kilomètres, il siffla voyant qui s'arrête.

Une ou deux brebis qui suivaient depuis longtemps le

mauvais maître, entendirent donc le bon berger et s'éloignèrent de ses chantiers.

Les deux vinrent donc à sa rencontre, toutes tachées et très amaigries, dans les yeux de ses deux brebis, elles semblaient dire qu'elles cherchent le guide.

Il fut ému de compassion, ce bon berger posa ses mains, une grande joie s'étendit en elles, telles étaient leurs sensations. Les deux brebis étaient toutes frêles, quasiment sur le point de mourir, en acceptant ce bon berger, elles acceptaient enfin de vivre.

C'est donc l'histoire d'un bon berger qui passe de prairie en prairie, cherchant qui voulant l'accepter afin d'être dans sa bergerie.



Je ne suis pas quelqu'un de bien

Tidou

Je ne suis pas quelqu'un de bien
Or on me dit attentionné
On dit que sur moi l'on peut compter

Je ne suis pas quelqu'un de bien
Mais je suis là, pour ceux qui en ont besoin
Pour mes amis à toutes heures, même au loin

Je ne suis pas quelqu'un de bien
Pour autant, là où je passe, il y a de la joie
Et les cœurs sont en émoi

Je ne suis pas quelqu'un de bien
Dès lors pourquoi fais-je le bien
Alors qu'il n'est pas mien

Je ne suis pas quelqu'un de bien
Ce que l'on dit de moi
Ne vient pas de moi

Je ne suis pas quelqu'un de bien
Pourtant, Jésus est entré dans ma vie
Et il m'a donné une nouvelle vie

Je ne suis pas quelqu'un de bien
Mais depuis que Jésus est tout mon bien
Il m'utilise en bien, alors je fais le bien





Le grain de sénévé

Giliana Bruno

La lumière de la foi peut être petite mais sa puissance
insondable

Elle peut nous rendre glorieux même dans les plus sombres
obscurités

Grain de réussite et chemin d'une bonne destinée.

Renouvelle-la dans nos vies parce qu'elle est véritable

Ainsi nous serons voilés d'une assurance ferme

Ici-bas, nous marcherons sur les défis hermes

Nous vaincrons toujours par la foi

Davantage avançons près de la croix

Enrichissons notre cœur de la plus saine volonté

Sur cette voie pleine de sagesse et de bonté

Et que Dieu dans sa grâce éternelle

Nous guide les pas vers le chemin du ciel.

Ensemble nous vivrons par la foi

Vie et bonheur à celui qui croit

Et nous demeurons dans son céleste séjour .



Parti, puis revenu

Abed Miveck

J'existe dans ce monde.
Dans ce monde, qui ressemble à un miroir
Qui influence mon être
Dans l'envie de découvrir
Dans l'envie d'accourir
Poussé par mes pensées
J'ai effleuré une mort intérieure
Autour de moi
Bien des gens
Qui m'enseignent,
Qui m'encadraient,
Qui y souhaitent,
Ma bonne marche était là.
Au-dessus de leur parole
J'ai pendu mon oreille au monde
Conformément à celui-ci
J'ai offensé les autres

Par mes actes
À commettre l'interdit,
Déconnecté de vous
Je vis ma vie, seul loin du salut
À cause de mes fautes qui
M'empêchaient d'être localisé
D'acquérir ce que je méritais
En tant qu'enfant
Mais après le Seigneur m'a puni
J'ai dû connaître.
La dépression, la misère
La pauvreté et autres encore
Ni la nature, ni moi-même
Ne pouvaient prendre soin de moi
De toute ma patrie
C'est moi qui souffre
Il n'y a plus de soutien à mon égard
Ma conscience de retour
Je repends mon cœur au Seigneur
Car j'ai dérouté,
J'ai péché,
Mais à présent, je reviens sur
Mes origines, chez moi
Vers mon maître
Afin d'être libéré de
Ce fardeau
Comme cet enfant prodige

De retour sur mes pas
Dans le but de rebâtir ma vie
Commencer un nouveau départ
De restaurer, communiquer
La joie et la paix autour de moi
Car lorsqu'un pécheur se repent
Le ciel est en fête
À cause donc de mon retour
Tout en moi s'émerveille de festivité.



Simplicités de quartier

Pierre Fasani

Ce matin, comme à l'accoutumée, le rideau ouvert sur un monde brutal, inhumain, presque pervers, la vie bouillonne dans ses pulsions malsaines et dépravées.

Se succèdent au quotidien des actes démoniaques jamais remplacés par le parfum vertueux d'une action ambitieuse, d'un regain d'énergie où le respect dissiperait les humeurs maniaques.

Tant de regards à apaiser, de bienfaits à échanger se trouvent latents, suspendus aux cœurs. Alors, dans la travée des rues, se tissent d'indicibles peurs. Tant de secours à porter, d'hivers intérieurs à consoler se figent dans les halls, embastillés.

Au pied des murs bétonnés, fusent ces visions haineuses complices des réseaux, enfermées dans un carcan ou la pression maléfique de paroles épineuses. Nul ne voit plus mourir l'espoir alors suffoquant si proche de nos demeures, des joies

étranglées, de l'âme d'un enfant. Alors pour contrecarrer ces folles résurgences de haine, d'inimitiés ou même d'indifférence, un grand nombre d'ouvriers armés de persévérance porteront en eux la magnifique vertu de la résilience.

Toutefois, comment rassembler en ce lieu les volontés ? Comment retrouver dans ces avanies les actes de piété ? Dans un quartier où le multi-cultuel exige convenances pour être écouté, vient s'ajouter notre loi commune, notre culture sociale nommée laïcité. Il serait simple pourtant d'évoquer le seul Très Haut. Mais, nos jeunes catéchumènes restent sous le boisseau. Ils n'osent s'affirmer, s'enferment dans leur confort, ne trouvent nulle alternative, perdent la parole.

Pourtant, ce sont les premiers ouvriers, enchanteurs pour mettre dans les rues le fruit de réflexions, leurs œuvres plastiques, les chatoyantes couleurs. Ils activent, obstinés, les nombreuses pompes à bonheur : fêtes des écoles comme sur les trottoirs des danses, contreparties de hardiesses où fuse l'élégance mise en lumière sans chercher la moindre récompense.

Des actions spontanées, des initiatives révélées par le spectre des dégradations subies dans le quartier ont nourri bien souvent de singulières amitiés. Habitants déçus, prostrés, ont puisé dans leur intimité l'énergie débordante qu'ils n'osaient déployer.

Mais, les héritiers des principes de la première heure s'accordent le droit d'ériger, en fidèles épigones, les idées de bien-être, quelques frêles valeurs. Dans un quartier au contraire devenu aphone, la sagesse s'est perdue dans une étrange faune où violences, souffrances, assèchent les bonheurs.

La municipalité a toujours fait valoir ses convictions. Elle espérait, un moment, se mesurer seule aux entraves à la loi, aux déviances qui se veulent devenir l'étendard des quartiers, terres oubliées de la nation. Il suffisait d'appliquer des principes partisans, d'inonder les meetings de préceptes réconfortants. Une parole ainsi offerte ne saurait qu'être acceptée. L'illusion de la tribune, maxime de la découverte auront vite trouvé leurs adeptes pour ainsi les libérer du sous-emploi, de la disette, et même de la pauvreté.

Les employés de l'édile se sont alors mobilisés. Tels des éperdus, ils contactent les voies médiatiques, brillent avec ardeur autant qu'avec finesse pour affilier aux désirs la solidarité et les largesses, ces qualités ignorées dont chacun se trouve vite doté.

Las ! Les postulats accumulés se sont vite heurtés à de plus profonds traumatismes supportés sans vergogne par des personnes accablées. Le présent a fait son œuvre : cessons la sémantique ! Malgré les propositions, d'une teneur éclectique, l'oratoire de tous portera l'amour en applique. Jusqu'ici, on vivait avec ce dont certains abusait. Mais les

fragiles, victimes ingénues, leur vie basculait : ironie du sort et chimères de la richesse alors coexistaient.

Un jour, une femme arrive à la Maison du quartier chétive, voûtée, timide, comme portant ses regrets. La porte lui est ouverte et elle expose ses tristes idées. Ses fils sont absents : l'un au pays, l'autre emprisonné en font une personne vile et, bien sûr, disqualifiée. Les tenants d'un ordre juste ne sauraient accorder aucune autorité à un tel exposé. Forger un collectif, n'est point le fait de laquais ! Ce fut la dernière arrivée à cet endroit et elle apparaît ici après que tout fut dit. Bientôt des âmes sensibles considéraient son émoi. Depuis bien longtemps elle se voyait investie d'un rôle de pâtissière dès que le quartier ferait cérémonie.

« Je pétris des makrouts dans la plus pure tradition, les expose et les vends avec rires et chansons ! »

Pour émerveiller le lieu par un étal alléchant, la mal-aimée, devenue cuisinière, dispose du profil. Ce sera l'amorce et le modeste signe encourageant pour effacer l'incongru des multiples points de deal.

Aussitôt les élus se montrent enchantés, eux qui, avec peine, recherchaient de nouvelles voix. Elle fut, par des applaudissements, des félicitations, l'espoir incarné, l'émotion, généreusement gratifiée.

« Nous saurons, avec elle, dominer l'éloignement. Voyez :

son opiniâtreté n'a d'égal que l'exquis de ses biscuits fourrés. Dattes, cannelle, clous de girofle, fleurs d'oranger se fondent en un mets, symbole d'une unité que dans nos quartiers, nous aimerions retrouver ! »

Stupeur dans l'assemblée : comment l'intruse pouvait de la sorte être valorisée ?

« Depuis l'origine, nous avançons, mobilisés. Nous endossons les risques de nous enrôler pour appliquer enfin des principes éprouvés. »

Il eut été fortifiant d'imposer ses idées pour, auprès des puissants, en être tous honorés. Pourquoi sur le plus faible alors lancer l'opprobre ? Attentifs, les élus rappellent avec acuité : le contenu du calice, tous en connaissaient la robe ! Parfois enlaidie de trop de jalousies, elle se tâche de la fréquence de vénéneux non-dits.

Les débuts imparfaits, passagers, parfois fuyants illuminent des actes aux effets bouleversants. De la sagesse de chacun naît un témoignage éternel pour avoir su enfin pacifier même les venelles, des secteurs urbains classés tels des écrouelles. Alors, au bas des immeubles, les étendues potagères rassemblent, innombrables, les dignes ménagères.

Étrangers méprisés, dans un sous-emploi enkysté, méandres de procédures aliénantes, dépouillées, brident les associations aux initiatives oubliées. La crainte, l'arrivée tardive, l'hésitation

faisaient d'eux les négligés, emplis de confusion. Tant d'obstacles inverses se présentent : une seule action infondée sème alors la dérision. Aussi, tous et toutes restent passifs : perclus d'incertitudes, ils se coupent de l'intuitif.

Derechef, l'édile exigea de ne point hiérarchiser : ce qu'il considérait comme acquis dès l'aube des difficultés ne reflétera qu'une part modeste de la fragile vérité.

« La vie publique est à rebâtir. Les attentes évoluent. C'est pourquoi, des vieilles idées me voici désormais repu. Toujours, je vous ai ouvert les portes de mon bureau lors d'astreintes vespérales déchirées en lambeaux. Pacifier le quartier, nous en portions le fardeau. Mais, s'enfermer dans l'irréel ne fut point mon maître-mot. »

Il ajouta, d'un ton catégorique en s'adressant, formel, aux nombreux dogmatiques :

« De rencontres pour examens, puis en conciliabules, nous peinions à trouver l'indiscutable formule. Écoute, partage de traditions deviennent prioritaires et je découvre la sécheresse du seul numéraire. Raser, transformer en charpie les habitats ont désespérément fossilisé les êtres et les tracas. Nous avons besoin de sentiments, d'initiatives qui affleurent le désir, cristallisent notre intelligence cognitive, l'instinct solidaire avec l'intelligence affective. »

À ces mots, le premier cercle resta interdit, devint triste.

Derrière l'éminence des sublimes spécialistes, les quidams de la vie courante ont su tracer la piste pour dénicher des actions, oser en diffuser la liste.

Le dévouement désintéressé fera face aux injonctions. Comblant les antagonismes, il s'amusera des chenapans. Alors, les passionnées de tricots empliront le vil tripot ; les tours d'abandon transpireront de vifs pardons si chers à l'épanouissement de tous les résidents.

Une échelle de valeurs inédites, peu à peu, prend racine. Sur ses barreaux de courage, les volontés s'agglutinent. Permettra-t-elle, au moins un jour, d'éviter l'abîme ?



Confession ultime

Olivier-Emmanuel Longueira

Je m'appelle Giovanni Drogo,

Ma vie, vous la connaissez déjà : Dino Buzzati l'a racontée admirablement dans *Le Désert des Tartares*. Ce que vous ignorez, je vais vous le dire, car il n'a pas dit l'essentiel. Les décennies, il est vrai, se sont écoulées dans la monotonie tragique du fort Bastiani, celle du désert frontalier, jamais encore violé par les Tartares. J'ai vécu ce temps sans frontière en homme libre et conscient, heureux de me sacrifier pour un idéal difficile à atteindre, car l'au-delà, on l'atteint toujours par notre fin humaine. Mais seul le Fils de l'homme conduit l'humain dans la voie juste.

J'ai été homme de paix, de devoir, de volonté et d'amour pour les hommes. Avant tout j'étais un soldat, fier de l'être et j'aurais naturellement donné ma vie s'il l'eût fallu. Cela, je ne le dis qu'en ce jour ultime, car pour moi, le temps est révoqué. J'ai combattu le bon combat, le temps est aboli.

Temps de l'humilité.

J'arrive au bout de mes années. Je touche au but.

J'ai bien vieilli, mais la maladie irréversible est arrivée. Me voici alité, moi, fier commandant en second du fort Bastiani à la frontière. J'ai revu, aperçu ma ville chérie, j'ai dû y retourner pour me guérir : mais on ne guérit pas de la vieillesse. J'ai retrouvé, plus prégnante que jamais, famille et souvenirs : ... Mais que me veux-tu donc, Vie au passé ?

– C'est bien à toi que je parle.

J'ai su assumer mon présent, déjà si lointain. Mais il colle à ma peau.

Je ne peux pas en parler comme de mon « passé » : Il vit en moi et je suis lui.

Je saurai vivre intensément les ultimes moments qui me restent encore de mon dernier jour. Mon temps est venu. Cela seul me reste, c'est bien ainsi. Ce bref temps compte plus que tout pour vivre ultimement en serviteur du Maître. J'aurais aimé le suivre sur les chemins de Galilée. Pourquoi n'a-t-il pas retardé un peu son entrée des Rameaux dans la grande ville des Tartares criminels, celle de l'Enfer mensonger, celle des assassins et des traîtres ? Gardien du pays, je l'ai été sans faille dans la pérennité des jours et des nuits, au fil des décennies, des tristesses parfois, et j'ai gravi les échelons, vieilli sous le harnois.

Jours d'orage et d'éclairs fulgurants,

Jours de pluie et de glace,

Jours d'immobilité stérile sous la pluie débilitante.

Lorsque les corps vieillus se contractent pour résister et durer, les nuits n'en finissent pas de vous agresser pendant la veille et la tourmente insolente. Et puis l'attente de la relève... Boire une gorgée de chaleur intérieure, pas plus, mais nécessaire pour tenir toute la nuit...

Vous êtes l'officier de garde et votre oreille reste aux aguets. Vous êtes guetteur, vigile, responsable devant le pays, devant votre terre natale, vos supérieurs... Enfin, devant Dieu lui-même.

– Le saviez-vous ?

Cela ne fait pas de doute. Le Créateur ne cesse de s'intéresser aux créatures dont il est le Père, mêmes faites de boue originelle... A l'image du Dieu unique. L'ennemi peut arriver de son Tartare brûlant de tous les démons de l'enfer.

Il peut toujours arriver sur ses chevaux rapides, capé d'invincibilité mortifère, il finira bien par arriver. Je l'attends dans le calme et la patience de l'éveil. Il arrivera un jour, dans un vent de sable tourbillonnant, au milieu d'une nuit de délire et de solitude intérieure, lorsqu'on s'oublie à penser à sa fiancée

laissée au pays, à sa vieille mère qui le pleure. Le devoir supérieur est là, la fidélité, la foi n'attendent pas. Elles veulent votre engagement et votre veille perpétuelle, heureuse de se donner, avant le grand départ : Vous êtes Veilleur.

Alors ? Eh bien ! vous ne vous endormez pas, vous veillez, vous résistez (comme les Anciens des Cévennes contre les dragonnades, en d'autres temps futurs) L'ennemi ne vous surprendra pas. Il est maléfique, de coutumes barbares. Vous tournez alors les yeux vers le ciel visible, même s'il vous menace de ses glaces.

Au-dessus du chaos, il y a le Maître, celui de la Vie qui ne cesse jamais. Vous savez qu'Il vous attend... si vous respectez la veille, l'attente patiente jamais interrompue, l'attente active et résolue, celle de la lumière. Et, si le Très-haut vous observe du Royaume invisible et vous demande :
– Où en est la nuit ?

Vous saurez lui répondre fermement et doucement que vous l'avez bien servi, mais lui seul saura vous dire sa joie sans pareille. Il la partagera avec vous, car vous êtes des cieux. Vous avez tout quitté pour une unique nuit de veille, une très longue nuit de veille, longue de trois décennies. Jésus a connu cela au désert et... à Gethsémani.

Je vous ai fait, moi, Giovanni Drogo, cette humble confession, car je suis resté au fil du temps et des longues années de cette

nuît, les yeux fixés sur le désert de sable et de bourrasques. Une longue nuit de fidélité, vivante d'incertitudes, mais de foi rayonnante. La foi au fils de l'homme.

Et cet ultime mot, je veux bien vous le dire. Il n'y en a qu'un seul qui mérite l'oubli de soi pour plus haut que soi. A qui dira que j'ai perdu ma vie en restant éveillé comme tout fier veilleur, je dirai que je l'ai fait pour vous tous mes frères : Les Tartares ne sont pas venus parce que je veillais sans cesse.

Ce dernier mot, c'est celui de Messie, bien sûr. Lui seul jusqu'au bout a résisté au sommeil mortifère pour vivre les prophètes, si vivants dans son cœur. Le nuage attendu m'a recouvert de son voile, mais un bref éclair l'a déchiré... C'est la Lumière... Enfin...

Giovanni Drogo, en l'an de grâce 70 après J.C.

La renaissance

Michel Sylvins

J'entrepris le chemin menant à la paix
Rempli de passion pour ce projet
Le voyage retour vers la terre promise

Une tempête se dressant devant moi
Le doute, la méfiance, la peur, la honte, la culpabilité
Le long du chemin que j'atteins, déposant mes fardeaux

Une voix que j'entends dit : « la réalité fatale »
En moi-même proclama la vérité en face
Ferme à continuer sur la route de la vie

Saluant au loin une porte en forme de croix
Mon père, mon père, vois le mal fait
Toi, mon frère, voici
Me levant de ce sommeil sombre

Le soleil de paix m'accueille
Mon fils !!! J'entends, il s'approche vers moi
Joie, Reconnaissance, Honneur, Assurance, Paix, Grâce
Dans tes yeux

Frère sortant du champ
S'approchant de moi bras ouverts
Appellent des serviteurs
Réjouissons-nous !!!



Table des matières

Préface	4
Les larmes d'Angélo	8
Le bon marseillais	12
Le corbeau.....	16
Le grand concert	20
Le billet perdu	23
Grands Espoirs.....	25
Je ne peux pas le croire.....	29
Semer des fleurs	31
La brebis perdue.....	33
Le chant des oiseaux.....	36
La vigne et la croix.....	39
Sur la parabole des oiseaux du ciel	42
Le retour d'un fils.....	43
Le témoin prodigue	46
Un soir singulier	50
Prodiges d'un Père	53
Le fils cadet	56
L'Abricotier Stérile.....	60
La saveur du sel.....	64
Fiel éternel	67
La pièce perdue	72
Il part et revient.....	74
Mon fils	75
Méditation d'une brebis perdue	80
Même si je bats de l'aile	82
La Cigale, son Père et la Fourmi	84

Éclosion.....	86
À ta recherche	91
La B.A du bon gars	95
Sûr de son Amour.....	97
Ma dette était immense.....	101
A quoi pensent les hirondelles ?	107
Ce met, il se meurt.....	109
La graine	110
Labor et Fides.....	112
Un Fils Parfait.....	115
Le temps du Jugement.....	117
Une brebis retrouvée	120
L'attente.....	122
Retour à la Lumière	125
Le père propice.....	128
La Fête à ne pas manquer	130
Bâtir sa vie.....	132
Le fils resté	135
Dans ses larmes.....	137
Le véritable cep	139
Passe-Cœur.....	142
Petit oiseau tombé du nid	145
Le monde que je vois.....	147
Le religieux et l'éboueur	149
Mon merveilleux Berger	151
Le bon samaritain	155
Maître Corbeau est bien nourri	157

L'orchestre à bout de souffle.....	160
Mes lendemains sont dans ta main... ..	163
Jusqu'au jour, où	167
L'ingratitude.....	169
Mes deux fils.....	173
Semeur, accomplis totalement ta tâche.....	176
Semer pour récolter.....	179
Au fond du gouffre, une brebis retrouvée.....	181
À travers le chaos.....	183
Tout au creux de sa main	185
Le juge injuste.....	187
Des racines profondes.....	191
Je suis ton père	194
Confiance.....	197
L'humanité du bon Samaritain	198
Revisiter son dressing.....	201
Dieu lui pardonne.....	202
Un trésor singulier.....	204
Le chef et ses employés.....	207
Le maître de maison	211
Ubiquité	213
Un pas dans le vide.....	215
La Maison de mon Père	219
Si j'avais su, je t'aurais plu.....	222
Papa est là.....	225
Dans la mer déchaînée	228
Arbre mort.....	231

Les dix lampes	233
Lettre à mon Seigneur	235
Alliances.....	239
Sonnet du royaume.....	242
Le Riche et Lazare	243
Destin	245
Dans mon lit, certains soirs.....	247
Qui aimera ?	251
La fille perdue.....	253
Le trésor, la terre	255
Destins impairs	260
Quel chemin sera le tien ?	263
Le retour du fils prodigue	265
La balance fausse.....	268
La voix du Semeur	270
Joie de vivre	273
Justice aux élus	275
Erreur d'aiguillage.....	277
Une prière dans les crépuscules du mal.....	278
Le bon berger	282
Je ne suis pas quelqu'un de bien.....	285
Le grain de sénévé.....	288
Parti, puis revenu	289
Simplicités de quartier	292
Confession ultime.....	299
La renaissance	304

Remerciements

Merci tout d'abord à tous les auteurs qui ont participé à notre concours.

Merci au jury génial de ce concours : André Fillion, Yves Prigent, Typhaine Couret et Meak.

Merci à Typhaine Couret, Cactus Ren et André Fillion pour leur travail de relecture de ce livre et leurs conseils avisés.

Merci à Amandine M. pour l'illustration de couverture.

Merci à toute l'équipe de Plumes Chrétiennes.

Merci beaucoup à toi, lecteur !

Nos partenaires

Merci à la Maison de la Bible, les éditions ThéoTeX et à Meak pour les fabuleux cadeaux offerts dans le cadre de ce concours.



Merci aussi à nos blogs partenaires : le blog jeunesse de la Rébellution et le blog ToutPourSaGloire.com.



LA LIGUE DU SOURIRE

EN BD

KATMANDOU, NÉPAL



Bonjour
Pratik, tu es le
dernier arrivé,
c'est bien ça ?

Oui, je suis
arrivé en
Janvier
2021.

Où
vivais-tu
avant ?



Je dormais
dans la rue,
avec ma
maman, à
Lalithpur.



Tu n'avais
pas de
maison ?

On nous en avait
prêté une, mais
maman est
retournée vivre
dans la rue...



Elle a
rencontré
beaucoup de
gens pas très
gentils...



Un jour, ça a
changé, je suis
arrivé dans
cette nouvelle
maison...



Je me suis
fait plein de
copains et je
suis même
allé à l'école !

TOUT A COMMENCÉ EN 2011...



Aujourd'hui, l'association de la Ligue du sourire Fête ses 10 ans après avoir déjà changé la vie de 26 enfants.



Sa vocation est de sortir des enfants des rues au Népal. Elle s'appuie sur Nawaraj, un Népalais qui souhaite changer son pays. Si tu veux en savoir plus, contacte Fabrice (président) au 07 88 62 26 72.

Nawaraj

Plus d'informations sur ligue-du-sourire.com





Retrouvez-nous sur plumeschretiennes.com/



<https://www.facebook.com/plumeschretiennes/>

À Dieu seul soit la gloire...